

William-E. Lacoursière

Les Enfants de Virginia Beach

roman

Édition revue et augmentée

© 2017 et 2018 pour le présent ouvrage, William-E. Lacoursière/William-Emmanuel Douyon (auteur)

INDEPENDENTLY PUBLISHED

DÉPÔT LÉGAL :

ISBN :

1. Toute incidence ou correspondance, c'est-à-dire ressemblance concernant les personnages de cet ouvrage avec des personnes vivantes ou non serait purement fortuite.
2. Tous droits de publication réservés. Pour la traduction et l'édition dans d'autres pays ou provinces que le Québec, Canada, veuillez contacter directement l'auteur à l'adresse e-mail ci-jointe :
williamlacoursiere@outlook.com
3. L'auteur est le seul responsable dans le cadre juridique quant à la légitimité de cet ouvrage.

Suivez l'auteur sur Facebook !

@William-E. Lacoursière/page Facebook.

REMERCIEMENTS À MA MÈRE, QUI A TANT FAIT POUR LA CAUSE.

William-E. Lacoursière.

« Quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. »

— Voltaire, in *Candide ou L'Optimisme*.

NOTE : la plupart des lieux cités dans ce roman existent réellement, mais leur configuration a été quelque peu transformée pour que les divers éléments géographiques satisfassent à la qualité historique et démographique du présent ouvrage, mais aussi afin qu’il soit évidemment mentionné que la structure de certaines institutions publiques nommées au fil de ce bouquin est dans la plupart des cas effectivement fictive. Citons par exemple la Columbia University – fondée en 1754 par décret du roi d’Angleterre George II d’Hanovre –, dont des facultés ont été réaménagées et certaines, mêmes – pour ne pas dire toutes –, inventées. Bien sûr, sans exception, les personnages du présent volume sont fictifs, et toute ressemblance avec quelque personne ou personnage vivant ou ayant déjà vécu ou existant actuellement serait purement fortuite ET OU involontaire dans le cas actuel en ce qui concerne le présent titre. De plus, en effet, *l’un des personnages du roman* en question est “fictivement” le fils illégitime d’Ernest Hemingway, prix Nobel de Littérature en 1954 et ce, malgré qu’il n’en ait jamais eu, bien entendu, selon toute vraisemblance historique concernant le réputé écrivain relatant ses émois au plein cœur des années cinquante avec *Le vieil homme et la mer*, et avec nombre de ces romans nous servant, à nous les penseurs, à nous décharger du poids pesant de l’existence qui fait partie intégrante de notre quotidien.

L’auteur,

WILLIAM-E. LACOURSIÈRE

**Merci, cher lecteur, de lire ce roman et de l'apprécier autant que moi, j'ai aimé
l'écrire,**

— Anonyme.

Là où tout a véritablement commencé

(6 – 13 Juillet 1992, États-Unis d'Amérique)

DES ANNÉES AVANT L'HISTOIRE DE : LES ENFANTS DE VIRGINIA BEACH

6 juillet 1992

Une fois de plus, le soleil faisait plomber comme à son habitude sa brûlante lumière mordorée sur les bâtiments de la ville de Virginia Beach. Personne ne se doutait, alors, que la famille de Jack Fillion allait vivre un drame tragique qui changerait à tout jamais leur conception de leur vie, ainsi qu'elle l'était vraiment, puisqu'ils seraient atrocement éprouvés. Tout allait être transfiguré en désespoir, et pas rien qu'un peu : puisque la famille Fillion éclaterait réellement.

C'était le 6 juillet 1992, juste après les festivités américaines.

Les parents de Jack, Hélène Fillion et Henry Fillion, avocats de profession, avaient décidé de rendre visite à un vieil ami résidant à Ogunquit, Réal Desjardins, jeune retraité de cinquante-cinq ans, puisqu'il avait longtemps servi comme policier dans les forces de l'ordre du F.B.I., comme ils le faisaient presque à chaque vacance qu'ils accomplissaient lorsqu'ils avaient tous les deux amassé assez d'heures travaillées.

Henry Fillion ainsi qu'Hélène avaient rencontré ce dernier dans leurs cours de criminologie alors qu'ils étudiaient encore à la faculté de droit de l'Université de Montréal, au Québec. De plus, leur ami avait décidé d'étudier avec eux afin de postuler pour le F.B.I. C'est ainsi qu'ils étaient vite devenus un

trio inséparable, tellement inséparables qu'ils se voyaient presque tout le temps malgré la distance actuelle entre leurs foyers puisqu'Ogunquit, ce n'était quand même pas la porte à côté.

De la manière la plus explicite possible, Réal désirait influencer Jack afin que ce dernier le suive dans le métier d'enquêteur car, d'après lui, son ami possédait les talents innés, voire requis, pour cette profession extrêmement exigeante mais aussi terriblement passionnante : soit la minutie, la perspicacité, l'endurance, la curiosité intellectuelle et la ténacité nécessaires au métier de policier.

Cependant, Jack préférait plutôt étudier en droit afin d'exercer plus tard le travail d'avocat, parce qu'il songeait que ce serait plus adapté pour lui et davantage à sa portée. Il désirait exercer le même boulot que ses parents, car ceux-ci étaient réellement une source d'inspiration et d'admiration pour lui.

Par après, Réal Desjardins n'en parla plus, sachant fort bien que Jack découvrirait bien assez vite que seul le job de policier lui allait comme un gant, et que celui de procureur ne lui conviendrait certainement pas puisque, tout comme lui, il était extrêmement tatillon et méthodique en ce qui avait trait à son propre boulot d'étudiant à temps plein...

À vrai dire, Desjardins connaissait sans doute Jack plus que lui-même ne se connaissait en réalité, pour l'avoir vu grandir d'année en année lorsque ses parents enfilèrent les vacances vécues à Ogunquit.

Non, sûrement pas – et Jack ne tarderait d'ailleurs sans le moindre doute pas trop à le savoir ; puisqu'être avocat, ce n'était pas du tout sa voie et ce, même s'il ne voulait pas se l'admettre pour l'instant.

Dès qu'ils furent enfin arrivés et installés au sein d'un hôtel d'Ogunquit à proximité d'où leur vieil ami restait, l'ancien enquêteur du Federal Bureau of Investigations Réal Desjardins – ayant émigré du Québec vers les États-Unis après ses études de droit et d'intervention policière ; ayant intégré les forces du FBI après un délai de trois années d'attente pour perdre sa nationalité canadienne mais obtenir son droit d'appartenance américaine, puisque c'était nécessaire pour décocher l'emploi de profileur – les invita à

manger les légendaires “lobster rolls” du “snack-bar” Barnacles Billy’s, ceux dont absolument tout le monde raffolait, sans exception, car ils étaient si délectables.

Desjardins leur apprit que son épouse était partie pour un mois afin d’entamer un projet d’affaires à l’étranger en tant que propriétaire d’une entreprise des plus florissantes et lucratives, mais qu’elle leur transmettait avec force joie ses salutations et qu’elle leur souhaitait un beau séjour dans le Maine en compagnie de son époux resté quant à lui au pays. Ils dirent à Réal de faire de même avec elle lorsqu’elle serait de retour – ce qu’il accepta avec la bonne humeur qui lui était habituelle, puisque cet heureux bonhomme paraissait toujours joyeux.

En train de manger son homard cuit, Desjardins révéla à ses invités avoir pris des vacances à Virginia Beach il y a une semaine afin de profiter du beau soleil et de la chaleur car, à Ogunquit, il ne faisait pas toujours très chaud pour se baigner dans la mer, qui était très froide.

L’ancien inspecteur leur raconta alors comment le sable et l’eau de l’Atlantique devenaient torrides : il s’était presque cru dans un spa ou dans une marmite à homards tellement les flots avaient été bouillants et chaleureux, ce qui l’avait alors comblé... Presque pas de requins au large et, surtout, des restaurants à deux pas de la plage, là où il s’était fait bien sûr dorer sereinement la peau.

L’enthousiasme de Réal quant à son séjour plus au sud finit alors par décider les parents de Jack de descendre jusqu’en Virginie après avoir été passer quelques nuits à Ogunquit en compagnie du policier à la retraite, car Réal avait été vraiment éloquent quant au fait qu’il fût satisfait de son congé passé entre la Floride et l’État de New York, ce qui les avait inévitablement convaincus.

Après avoir quitté leur ami Réal et terminé leur repas chez Barnacles Billy’s, la famille alla s’installer sur des divans de style victorien dans le hall de leur petit Bed & Breakfast (ou “auberge”) d’Ogunquit. C’est à ce moment qu’ils prirent la décision de rouler en direction de la cité de Virginia Beach dans la semaine qui s’en venait : « Jack, Réal nous a persuadés : ta mère et moi, nous continuons nos vacances à

V.A. Beach. Tu peux nous accompagner ou bien retourner au Québec par autobus, c'est toi qui vois et qui décides. Saches cependant que nous serions contents de t'avoir avec nous.

— C'est *cool*, j'embarque avec vous ! », leur répondit Jack avec une voix empreinte de la joie qu'il vivait alors, si bien qu'il n'aurait jamais pu se douter de ce qui les attendrait là-bas quelques jours à peine après cette fatale décision.

•

12 et 13 juillet 1992

Tout de suite après avoir été saluer leur vieil ami Réal Desjardins d'Ogunquit avant leur départ pour le Sud, la famille Fillion roula longtemps sur la turnpike (une route populaire) pour finalement emprunter le pont de “Chesapeake Bay”, ou Baie de Chesapeake – l'une des plus grandes infrastructures au-dessus de la mer jamais construites par les États-Unis d'Amérique, véritables rois du capitalisme et du mondialisme.

Étant inéluctablement parvenus à destination, ils se dirigèrent prestement à l'accueil de leur hôtel avec leurs bagages afin d'y confirmer leur arrivée, quoique fatigués à cause du temps de route : c'était le 12 juillet 1992, tout près de l'heure du souper ou du “dinner”, selon les américains.

(Alors qu'ils séjournaient encore à Ogunquit, Réal avait permis expressément à Henry et à Hélène d'utiliser son ordinateur pour qu'ils puissent réserver une chambre avec deux lits de taille “queen” à Virginia Beach, afin d'en tirer le meilleur confort. Ils avaient opté pour le luxe de l'Oceanfront Inn, puisque Desjardins leur en avait longuement vanté les mérites, car c'est là qu'il avait passé toutes ses vacances.)

Lorsqu'ils virent le sourire aux dents blanches immaculées et amical de la réceptionniste, Jack et ses parents surent aussitôt que Réal Desjardins avait eu raison sur le fait que le personnel était fort courtois et professionnel.

Ils informèrent la préposée au comptoir de leur réservation, et elle leur donna aussitôt le numéro ainsi que la clé de leur suite, en plus d'explications sur le fonctionnement de l'hôtel, afin que tout se déroule bien durant leur séjour à Virginia Beach.

Celle-ci leur dévoila aussi que leur chambre se trouvait au deuxième étage et qu'elle possédait une belle vue sur la plage et donc sur la mer.

Ils la remercièrent alors et se pressèrent à monter les marches pour accéder à leur "*bedroom*" (ou "chambre à coucher"), parce qu'ils étaient assez pressés de dîner.

À la base, leur avait raconté l'ami d'études de ses parents, historiquement parlant, l'Oceanfront Inn avait été un club de nuit appelé The Top Hat durant la décennie des années 60 mais qui, par la suite, avait été repensé et reconfiguré pour être ce qu'il est aujourd'hui à partir des années 80, compte tenu de la nécessité croissante d'avoir de plus en plus de lieux où résider durant les vacances d'été ou d'hiver et ce, depuis que les vagues de touristes successives à destination des États-Unis – vacanciers provenant à la fois des provinces canadiennes, de l'Europe et de l'Amérique latine – avaient sévi au sein de la plupart des États côtiers de l'Atlantique et du Pacifique, de la Californie jusqu'à l'État de Floride, car c'est ainsi que la classe moyenne s'était manifestée pour le tourisme au courant des deux dernières décennies.

Ainsi, pourraient-ils profiter tout le long de l'été de la mer et du sable, des restos et des activités prodiguées par leur hôtel sur la plage ou ailleurs...

Finalement parvenus dans leur chambre à quatre heures et demi de l'après-midi, ils s'y installèrent et entreposèrent leurs vêtements dans la large garde-robe de leur suite.

Ils prirent tous une douche revigorante et s'habillèrent chiquement avant de sortir de l'enceinte de leur hôtel, puisque c'était déjà l'heure du *dinner* – l'un des rares mots retenus du français par les anglais, sûrement par dégoût de l'idiome de leurs homologues saxons du Nord.

Ainsi, ils allèrent manger dans un restaurant italien non-loin et y commandèrent des escalopes de veau *parmigiana* arrosées d'un *chianti ruffino*, mets qu'ils découvraient justement.

Après leur repas, ils allèrent se promener tout le long du Boardwalk – le gigantesque et célèbre trottoir propre à Virginia Beach situé tout près de la mer, sur lequel on pouvait marcher en tout temps après les repas et les crèmes glacées avalées. Ils le parcoururent pendant quelques temps, puis entreprirent d'aller visiter des boutiques non-loin.

La mère de Jack s'y acheta plusieurs vêtements et fit porter le tout à Henry Fillion ainsi qu'à son fils, lesquels le lui avaient auparavant offert par politesse ainsi que par élégance et générosité de leur part.

Par la suite, à vingt-trois heures trente du soir, ils allèrent aussitôt s'endormir dans les grands draps blancs immaculés de leur chambre d'hôtel, embrassant ainsi la fraîcheur de leur matelas.

Reposés, Hélène et son fils se réveillèrent tous les deux aux alentours de neuf heures du matin, le lendemain.

À leur réveil, ils s'aperçurent rapidement que le père de Jack, Henry, était inexplicablement absent de la chambre à coucher, ce qui était fort curieux et les intriguait...

Sa mère lui demanda alors d'une voix fort inquiète, voire tout à fait angoissée quant à cet événement étrange : « Mais où est passé ton père, Jack... ? Dis-moi, se trouve-t-il dans la salle de bain ? »

Déjà debout, étant allé vérifier expressément pour voir s'il s'y trouvait, Jack Fillion lui répondit alors du couloir en lui révélant : « Non, maman..., il n'y est pas. L'as-tu entendu partir de la chambre durant ton sommeil ? car c'est quand même bizarre qu'il soit parti ainsi sans nous en...

— Non..., lui confia-t-elle en coupant sa phrase par inadvertance. Ça m'intrigue qu'il soit parti sans nous le dire ou nous en laisser un mot sur la table-miroir près de la télévision noire... Ça m'inquiète, Jack : ce n'est pas dans ses habitudes, d'après ce que j'en sais depuis que je l'ai marié. Il n'a jamais fait ça avant, depuis tout le temps que nous sommes ensemble... J'essaie de le rejoindre tout de suite sur son gigantesque portable. Merde ! pas de réponse, en tout cas...

— Viens : allons demander à l'accueil en bas s'ils ne l'auraient pas vu partir. Il nous y a peut-être laissé une note, qui sait ? »

Ils descendirent alors au pas de course les marches pour se rendre jusqu'à la réception.

Les Fillion demandèrent à l'hôtesse, une jeune dame du nom de Rose Wilson, d'après son épingle dorée à la gauche de sa poitrine, si par hasard le personnel avait vu son mari sortir de l'hôtel la nuit passée et leur laisser une note, ou plus tôt dans la matinée.

Cette dernière leur promit d'aller tout de suite vérifier, et alla questionner son patron sans plus tarder.

Après quelques minutes passées dans les bureaux intérieurs, elle revint soudainement et leur déclara naturellement sur un ton visiblement déçu, presque affligé pour eux, sans ne l'être du tout néanmoins : « Non, personne n'a rien vu et personne ne vous a laissé de note dans le pigeonier, madame Fillion, et...

— Jack Fillon. Je m'appelle Jack, madame...

— Bien, Jack ! madame : personne n'a vu votre mari sortir de notre hôtel, ni durant la soirée ni durant la nuit : c'est moi qui, d'ailleurs, était en poste comme auditeur nocturne jusqu'à minuit. Mais comme vous le savez sans doute, le personnel est réduit après douze heures p.m., puisque ce sont des temps relativement paisibles. Tout comme vous, pour ma part, je trouve cela fort étonnant et même, extrêmement intrigant, puisque notre hôtel est l'un des plus sécuritaires de tout Virginia Beach. Vous savez, les casinos abondent à notre ville..., ne serait-il ainsi pas du tout étonnant qu'il y soit allé pour gagner plus d'argent, si c'est bien ce qu'il désirait faire à ce moment-là.

— Non, il déteste véritablement les casinos. Étrange..., dit à voix haute Hélène. Il s'est pourtant endormi avec nous, puis il est sorti sans que nous ne le sachions et que nous ne nous en rendions compte..., tout simplement bizarre. Merci d'avoir répondu à nos questions : c'est apprécié, miss Rose...

— Miss *Wilson*, lui remémora-t-elle sèchement et méchamment, désirant qu'elle l'appelle par son dernier nom. Y a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous ? je peux demander au service de taxi de la ville et vous pouvez demander aux différents propriétaires de magasins dans le périmètre du Boardwalk – car il est tout près – s'ils n'auraient pas vu quelqu'un qui pourrait correspondre à la description de votre mari disparu. Détenez-vous une photo de lui ? ou bien une pièce d'identité quelconque ? ce pourrait potentiellement *nous* être utile afin de pouvoir le retrouver.

— J'ai une photo de lui dans mon portemonnaie : la voici... »

En tremblant, et en étant de plus en plus angoissée au fur et à mesure que de bien sinistres engrenages démarraient sans crier gare dans sa tête tels des visions d'horreurs et d'Apocalypse, Hélène Fillion tendit la photo de son mari à miss Wilson, qui répondit par un : *Je faxerai pour vous aux propriétaires de la flotte de taxi de Virginia Beach la photo de votre mari, voilà tout ce que je peux faire pour vous en ce moment. Mais ayez courage, madame Fillion ; il ne peut pas être parti bien loin : ça, c'est pour le moins sûr...*

Sur ce, désespérés, Hélène Fillion et son fils quittèrent l'hôtel en parcourant les magasins à proximité de ce dernier le long du Boardwalk tout en montrant par-ci à un vendeur et par-là à un joggeur la photo d'Henry.

Il leur apparut vite que personne n'avait vu le père de Jack, et que d'aucun également ne savait donc où il était passé exactement. Quelle étrange péripétie vivaient-ils donc tous les deux ! et est-ce qu'ils arriveraient quand même à survivre, même après avoir entendu la triste nouvelle qui leur serait bientôt révélée par les forces de l'ordre de V. A. Beach ?

Courageusement, à deux heures de l'après-midi, sans nouvelles d'Henry et après l'avoir tant cherché, ils décidèrent finalement de contacter la police de Virginia Beach par le biais du cellulaire d'Hélène.

Compréhensif, l'enquêteur à l'autre bout du fil ne fut pas insensible ou froid ou sec face à la situation qu'ils vivaient, mais plutôt empathique quant à leur sentiment et à leur désespoir : il leur recommanda aussitôt de venir faire une déposition au poste de police de V.A. Beach afin qu'Henry Fillion soit retrouvé le plus rapidement possible – car sa vie, d'après ce que l'enquêteur comprenait de ce que lui racontait Hélène, était probablement en danger, compte tenu que son mari avait été absent durant plusieurs heures et que, selon les dires de sa femme, ce n'était pas habituel qu'il soit ainsi, ce qui n'expliquait pas du tout pourquoi il s'était évanoui dans les airs.

Hélène lui révéla que son mari était un avocat criminaliste résidant à Montréal, de nationalité canadienne, âgé de quarante-cinq ans, et que ce n'était pas dans ses habitudes de les quitter sans dire où il allait – du moins, elle le répéta trois fois complètement affolée au téléphone, si ce n'est pas plus, afin de lui signifier cette curiosité.

« S'il n'a pas donné de nouvelles du tout de la journée et qu'il ne vous a pas avisés qu'il partait, madame Fillion, et que personne ne l'a vu depuis plus de dix heures, c'est qu'il y a certainement matière à ouvrir un dossier d'enquête, lui dévoila sombrement l'inspecteur, envisageant certainement le pire pour Henry. Présentez-vous au poste, car chaque minute compte désormais. Après votre déposition, je mettrai immédiatement mon équipe sur la piste de votre mari, madame Fillion... Vous m'avez dit que vous étiez canadiens, vous, votre mari et votre fils ?

— Oui, monsieur l'inspecteur...

— Nous nous en chargeons immédiatement : ne vous en faites pas. »

Raccrochant sitôt l'appel terminé, Jack et sa mère prirent les clés de la familiale et se dirigèrent rapidement vers le poste de V.A. Beach en toute hâte, puisqu'ils craignaient tous les deux qu'Henry n'eût été enlevé.

Enfin arrivés dans le stationnement du bâtiment d'État, en sortant du véhicule, ils furent aussitôt accueillis par une jeune policière d'environ vingt-cinq ans : « Nous vous attendions... Nous avons peut-être trouvé quelque chose concernant votre mari, madame Fillion. Veuillez-me suivre...

— Mais qu'avez-vous donc trouvé ? lui demanda alors Jack, surpris par ce qu'elle leur avait dit.

— Veuillez me suivre si vous voulez avoir une réponse à votre question. »

Rapidement, elle convia les Fillion à la suivre jusqu'au bureau de l'enquêteur-chef, qui les avait attendus.

« Madame Fillion : je suis le lieutenant-détective Sorrow, celui qui vous a parlé au téléphone tout à l'heure. Je dois vous mettre au parfum de certaines choses affligeantes, je le crains..., veuillez me suivre jusqu'à mon bureau, là où nous pourrons en parler plus calmement ; voulez-vous avoir du thé ou du café ? »

Sa question resta en suspens dans l'air, sans avoir de réponse.

Ainsi, ils marchèrent avec lui et passèrent par la large baie vitrée pour finalement pénétrer jusque dans les bureaux du département de la criminelle.

Ils s'assirent tous les trois à un large secrétaire et alors, le policier qui les observait tous les deux de son œil expert ne put s'empêcher de s'allumer une malodorante et dégoûtante cigarette Marlboro, sa marque favorite, sans se soucier du tout des sensibilités de ceux qu'il avait conviés pour leur annoncer la mauvaise nouvelle, ou plutôt la déduction que Sorrow en était venu à faire après avoir enquêté tout le long de sa journée à Virginia Beach ainsi que dans les alentours.

De cette manière, ce dernier prit la parole : « J'ai de fort mauvaises nouvelles à vous faire part. Nous avons retrouvé le corps d'un homme ce matin, avant que le monde ne se lève, sur un banc du Boardwalk. Nous ne l'avons pas encore révélé aux médias ni aux journalistes, car nous tenions pour l'instant à garder cette information secrète... Mais je n'ai plus aucun doute à présent : il ne nous restait juste qu'à confirmer la véracité de l'identification de la pauvre et malheureuse victime, mais je crains que votre mari, Hélène, n'ait été sauvagement assassiné vers deux heures et demi du petit matin, d'après les épreuves préliminaires de notre médecin légiste en chef. Je suis sincèrement désolé, mais votre mari Henry est mort d'une balle dans la nuque : madame Fillion, votre mari avait sur lui son portefeuille avec ses multiples pièces d'identité à l'intérieur de ce dernier. »

C'est alors que la nouvelle veuve s'effondra littéralement sur sa chaise, perdant ainsi connaissance. Jack, quant à lui, ne put empêcher quelques larmes amères de lui monter jusqu'aux yeux et d'ainsi le faire souffrir horriblement ; signe que sa vengeance pourrait être terrible, si un jour il retrouvait l'assassin de son paternel.

Et Jack, à l'âge de dix-huit ans, depuis ce jour fatidique, savait désormais qu'il deviendrait enquêteur coûte que coûte afin que la mort de son père ne soit point vaine et, qui sait, peut-être, retrouver un jour son assassin pour essayer de lui redonner la monnaie de sa pièce... Car il était certain que c'était lui seul – eh oui, lui seul qui pourrait bel et bien le venger et ce, bien qu'il savait fort bien que ce sentiment était extrêmement mauvais et contraire aux principes moraux d'Henry son père.

Et pour quel motif l'avait-on tué ? personne n'en sut davantage, même avec les années qui passèrent calmement ; car rien n'aurait pu les y mener de toute façon, avec les maigres indices qu'ils possédaient à cette époque.

C'est alors qu'un beau jour, la lumière se fit sur ces circonstances extraordinairement mortuaires : malgré son espoir, jamais Jack Fillion, maintenant policier à Virginia Beach, n'aurait pu s'attendre à ce

que l'on rouvre ce dossier d'enquête – celui qui concernait la mort de son paternel –, suite aux événements troublants qui vous seront racontés dans les pages qui s'en viennent, et qui apporteront un éclairage nouveau à cette affaire déjà sanglante, réellement comme vous le lirez, mes chers lecteurs, telle une porte ouverte sur un monde insoupçonné.

C'est ainsi qu'anonymement en tant que narrateur – du moins, pour le moment... – je vous raconterai cette histoire : puisque l'écriture, comme il est bon de se le rappeler constamment, c'est la passion de devenir soi-même une mémoire...

Oui, vraiment : l'écriture, c'est la passion de devenir soi-même une *mémoire*.

•

« OUCH ! Tu me fais mal, Wilson ! », éructa l'un de ses nombreux amants, nu comme un ver, en se réveillant et en ne comprenant dès à présent plus rien, tout en étant terrifié puisqu'elle l'avait attaché, les bras liés solidement après les poteaux de leur lit qu'il aurait pourtant juré être depuis longtemps empreint de leur magnifique amour.

Puis, il lui dit : « Rose..., QUE ME FOUS-TU, BON SENS ?! DÉTACHE-MOI ! C'EST ASSEZ JOUÉ ! »

Par méchanceté, subitement, elle lui déclara ensuite, avec des yeux fous, comme lorsqu'une mante religieuse abat son partenaire de copulation avant de mettre bas : « Tu ne me tromperas plus jamais, sale menteur dégoûtant et sans cervelle ! tu m'as rendue syphilitique ! »

Et sur ce, sans plus tarder, elle le tua en le mordant au cou.

**LES ENFANTS
DE VIRGINIA BEACH**

CHAPITRE UN

(1^{er} avril 2015 : 5 heures du matin, cité de Virginia Beach,

État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

Une fois de plus, le monde alentour ressemblait à un tel chaos. Comme au départ, *le monde s'était tué*, et cette fois-ci pour de bon. *Tel un œuf éclaté en son plein milieu..., c'est d'ailleurs ce que vous lirez au fur et à mesure que vous avancerez dans ce tome ; si bien sûr vous y parvenez vivants.*

Parce qu'une fois mort, on ne ressent plus rien.

L'inspecteur d'origine québécoise Jack Fillion (le seul enquêteur émigré du Québec travaillant au service de la ville Virginia Beach en tant que détective en chef) se plongeait souvent dans une véritable noirceur émotionnelle afin de pouvoir poursuivre les sillons tracés par les sales meurtriers derrière-eux, porteurs de violence, de zizanie et de boucherie dans le seul et unique but de les retrouver pour que justice soit accomplie en toute et due forme.

Jack se repassait toujours en boucle les images ignobles des crimes ayant été commis par ces assassins, par ces sales enfants du diable incarnés sur Terre ; car à chaque fois qu'il terminait une enquête, il se sentait toujours plus éprouvé par toutes ces barbaries sanguines qui ne semblaient jamais finir.

En effet, Jack était traumatisé jusque dans ses songes et jusque dans la moelle de ses os par des années de métier torride qui l'approchait toujours de plus en plus près des tréfonds de l'esprit des plus vils humains qui vivaient sur cette misérable planète éloignée de tout bon sens logique et ce, en y sombrant davantage au gré des temps et des époques.

Car de Jack l'Éventreur à Karla Homolka et Bernardo, il y a un gouffre béant les séparant, les tueurs s'étant raffinés excessivement au fil des siècles.

Pour élucider une affaire, la profession de Fillion l'amenait souvent à suivre les pistes tortueuses et labyrinthiques de sa ville d'adoption semées par les plus vils criminels de la société, ces monstres sanguinaires recherchés dans tout l'État et ailleurs aux U.S.A. par ses lois afin qu'inévitablement, justice soit faite et rendue dans l'État ou dans les États où ce dernier aurait bien pu perpétrer de telles sauvageries ; parce que rien n'est pire que le meurtre au sein de ce monde quoiqu'extrêmement antipathique, mais en général porté à accomplir ce qui est réellement bienfaisant en toute circonstance.

Dans l'obscurité, Fillion avait de ces songes, de ces visions tatouées dans sa mémoire qui continuaient à le tourmenter horriblement jour après jour, nuit après nuit, jusqu'à ce que les affaires sur lesquelles il bossait soient réglées, ce qui n'advenait malheureusement pas toujours, pour le comble de son désespoir.

À quarante-et-un ans, Jack Fillion exerçait au B.C.I. (ou "Bureau of Criminal Investigations") des fonctions de lieutenant dans les forces de police de Virginia Beach : il était chargé de multiples enquêtes criminelles avec des hommes et des femmes sous sa gouverne, et des piles de paperasse concernant les enquêtes en cours comme sur la glace – ou comme on le dirait dans le jargon des enquêteurs : des "cold cases".

C'était surtout à cause de son drame personnel que premièrement, il avait souhaité consacrer sa vie à venir en aide aux autres. Effectivement, à cause du meurtre de son père en juillet 1992, il désirait maintenant permettre aux affligés de mieux vivre leurs deuils tragiques en trouvant les assassins de leurs disparus le plus rapidement possible.

Jack Fillion avait pris une certaine distance avec ses proches depuis qu'ils s'étaient tous disputés et brouillés à propos du choix qu'il avait fait de travailler pour la criminelle de Virginia Beach et en quittant ainsi le Québec, ce qui lui avait pris plusieurs années au cours de sa vingtaine, car ce n'était pas simple de

se ramasser de la monnaie pour entreprendre une nouvelle existence parmi les hommes, puis avoir ses raisons devant l'agence d'immigration pour inévitablement partir du pays où il habitait – puisqu'à Jack il en avait fallu parce que comme on le sait, les américains étaient extrêmement difficiles avec tous ceux qui désiraient entrer dans leur patrie, ainsi que d'ailleurs de ceux qui voulaient brusquement la quitter.

Ce départ n'avait pas du tout plu au clan Fillion, puisqu'ils jugeaient que cette profession était extrêmement dangereuse ; et *surtout* aux États ; car le meurtrier de son père courrait possiblement toujours dans les rues de cette cité clamée maudite par tous les Fillion, le père ayant été assassiné lui-même sur un banc du Boardwalk de V. A. Beach au petit-matin, selon les inspecteurs de l'époque, d'une balle tirée dans la nuque. Sa famille ne voulait pas que Jack finisse comme son parent, tué à bout portant, sans mobile apparent. Néanmoins, ses proches avaient compris certaines de ses motivations quant à sa volonté d'immigrer aux États-Unis, comme celle qu'il désirait que beaucoup plus de ces tueurs horribles dépourvus du moindre sentiment humain soient mis sous les verrous pour le bien de la collectivité de l'État de Virginie.

Jack Fillion était divorcé depuis déjà belle lurette : lui-même ne saurait en compter exactement les années.

De son houleux mariage naquit un fils qu'ils nommèrent d'un commun accord Sam, âgé de dix-huit ans à présent, qu'il ne voyait pratiquement jamais à part durant quelques fins de semaine puisqu'il vivait chez sa mère, Agnes Collins, américaine de souche tout comme lui il l'était du Québec, issu à la fois des gènes français hérités de son père et des gènes anglophones provenant de sa mère, bien que tous les trois saxons par le sang.

C'est alors que, dormant dans son lit, ses oreillers toutes contre sa tête, son smartphone sonna sur sa table de chevet, le sortant ainsi de son rêve dans lequel il pourchassait encore l'un de ces meurtriers véritablement sadiques.

Il y répondit en disant : « Fillion à l'écoute.

— Jack ! dit son enquêteur Harry Thomson d'une voix tremblante. Tu devrais venir voir...

— Thomson, on est au téléphone, pas à la maison entre amis : tu dois me vouvoyer parce que, comme on le sait tous les deux, tous nos portables sont toujours sujets à l'écoute électronique par nos supérieurs hiérarchiques. Mais voir quoi, Thomson ? répètes, afin que je...

— Par pur hasard, un pêcheur a découvert quatorze corps morts flottant dans l'eau près des quais de la plage de notre ville. Il a aussitôt appelé les services de police, et...

— Je m'habille et j'arrive. C'est où ?

— À l'est de la plage... Meier est déjà sur le terrain, en compagnie de Thorsson.

— J'arrive de ce pas. »

Jack Fillion se vêtit en vitesse et partit de son domicile.

•

Voir quatorze adolescents morts dans un filet de pêche commercial amarré aux quais dans les eaux agitées de Virginia Beach, près du Boardwalk, c'était extrêmement déchirant à regarder, surtout pour des policiers natifs de cette ville qui reconnaissaient, pour les avoir vus en compagnie de leurs propres marmailles au sortir de l'école ou encore chez eux, ces morts dans les flots rapidement devenus pourpres faute uniquement qu'à l'écoulement de leurs pauvres vies gaspillées.

L'inspecteur américain d'origine québécoise Jack Fillion regardait les corps inanimés des pauvres victimes avant qu'ils ne soient transportés sur des civières jusqu'au fourgon de la morgue, ainsi que des croque-morts gantés et des légistes qui s'en occuperaient par la suite. Ils avaient de multiples meurtrissures

aux poignets, des bleus sur les genoux, des cheveux arrachés, des yeux gonflés et des nez méchamment bâlafrés..., ça faisait peine à voir, surtout pour les policiers qui avaient des enfants.

Jack reconnaissait plusieurs de ces misérables adolescents : parmi eux, défigurés, Gabriel Reid, l'ami de son fils, et Dorothée Mackenzie, la petite-copine de Reid, en plus d'une bonne douzaine d'autres dont il ne saurait dire les noms, mais qu'il reconnaissait pour les avoir vus à la promotion scolaire de Sam.

Et alors Fillion se sentit triste pour son fils, sachant qu'il devrait prochainement le lui révéler...

Insensiblement, son inspectrice au rapport, Johanna Meier, la première arrivée sur les lieux du crime, lui dévoila, sitôt après avoir bu une gorgée de son café chaud et énergisant : « Méchant poisson d'avril..., lui dit-elle. Moi et Thorsson, nous avons déniché quelque chose sur le sable, près du quai, ce qui pourrait peut-être vous intéresser... Venez avec moi, chef. »

Elle lui fit voir ce qu'elle avait mis dans un sac en plastique hermétiquement scellé, avec toutes les précautions nécessaires : on y voyait, saturé d'eau salée, un foulard imprimé de têtes de mort avec des roses entre les dents, comme plusieurs gothiques aimaient en porter.

Avec dégoût, elle lui dit : « Mais qui donc pourrait décider de porter quelque chose d'aussi moche ?! »

Thomson, à côté d'elle, lui décocha un regard froid et lui dit : « Rien ne semble t'affecter, toi, pour sortir une phrase pareille. »

Il s'éloigna et se retourna vers la mer pour vomir son beigne et son café du matin, définitivement plus sensible que Meier.

Faisant fi de la remarque et de la nausée de son partenaire, Johanna poursuivit son exposé : « En plus, il est rempli de saletés intéressantes... Nous avons retrouvé des cheveux noirs très gothiques sur celui-ci, qui pourront sûrement nous mener à un ADN quelconque et peut-être, même, à celui du tueur qui les a si méchamment défigurés – ou des tueurs, vu l'ampleur de la scène. »

Mais soudainement, Jack s'approcha de l'un des cadavres. Il dit tout haut : « Comment pouvons-nous savoir s'il s'agit de nos enfants, puisqu'ils sont tous défigurés ? à part les étiquettes à l'encre indélébile dans leurs poches que les tueurs ont sûrement dû leur mettre post mortem, seuls Dorothée et Gabriel se ressemblent encore... »

Fillion songea alors que c'était vraiment un mystère.

CHAPITRE DEUX

(29 mai 2014 – 17 Septembre 2014, Frank W. Cox High School, cité de
Virginia Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

UN AN PLUS TÔT

29 mai 2014 – un an avant le drame des quatorze victimes

L'élève finissante du Frank W. Cox High School Dorothée Mackenzie était extrêmement anxieuse compte tenu que les examens de fin d'année étaient terriblement proches, et qu'elle devrait avoir la détermination pour les *réussir* coûte que coûte.

Dorothée Mackenzie était douée, mais guère assez pour s'en rendre compte. Elle s'offusquait toujours de ses notes plus basses, qu'elle croyait causées par son anxiété qui débordait souvent et pas rien qu'un peu... Si jamais bien sûr morale et psychologie, en soi, partageaient des points communs – ce que les psychologues, la plupart du temps, démentaient avidement pour n'avoir rien à faire avec ces ingénus à demi-cinglés.

Puisque la science n'est, selon eux, point compatible avec la morale la plus freudienne qui soit – et ce, bien que ce dernier ait été en réalité le premier des psychanalystes, toujours selon l'étudiante.

Uniquement que ces pensées terriblement anxiogènes trituraient l'esprit de Dorothée Mackenzie depuis qu'elle était devenue finissante de son High School, cette année scolaire 2013-2014, et qu'elle vivait des angoisses encore plus tumultueuses.

Même si elle se savait entourée d'amis intelligents et d'un petit-copain ; Gabriel Reid ; véritablement calé en mathématiques et en sciences et au penchant romantique, elle les appréhendait quand même. Et ce, nonobstant qu'ils n'y étaient pas encore arrivés, et qu'elle avait quand même eu des résultats "très respectables" au sein de son dernier relevé de notes, pour le moins éloquent de ses capacités scolaires, car elle avait d'irréprochables facultés.

Mais de cela, tout simplement, elle ne semblait pas s'en souvenir à l'aube des évaluations terminales...

Par contre, la date finale approchait de plus en plus, ce qui la stressait davantage. Elle s'était réveillée ce matin du 29 de mai, et elle avait aussitôt consulté son calendrier et ses prévisions sur son iPhone de quatrième génération. On était déjà à la fin du mois, et les révisions finales occupaient autant les enseignants que les étudiants par les temps qui courraient...

Et de cette manière, l'ombre des tests obscurcissaient littéralement leurs esprits, même si certains ne souhaitaient pas l'admettre publiquement.

Car, savait Dorothée, les notes – bonnes ou mauvaises – qu'elle y obtiendrait forgeraient nécessairement son avenir, qu'elle le veuille ou non, qu'elle pût ou non le désirer.

C'est ce qui était en ce moment sujet d'anxiété chez elle, elle qui avait toujours rêvé de devenir vétérinaire et de pouvoir un jour exercer cette profession, ce qui la rattacherait énormément aux animaux domestiques ainsi qu'à ceux du secteur de l'élevage, car elle les aimait tant ; mais malheureusement, ses parents ne lui avaient jamais permis d'en avoir.

Également, d'aussi loin qu'elle se rappelait, elle avait toujours rêvé d'exercer ce travail de vétérinaire. Ce métier ainsi que tout ce qui se rattachait à ce dernier la passionnait parce qu'elle adorait vraiment les animaux, et leur état de santé la préoccupait. Ainsi, prendre soin d'eux la réconfortait – mais il fallait

toutefois avoir des bonnes notes pour accéder à ce programme universitaire et ce, dans un établissement acceptable, puisque ce n'était pas toutes les institutions qui offraient une bonne formation.

Parce qu'aux États-Unis, l'Université était extrêmement onéreuse, ce qui était problématique pour presque la majorité de la population.

Quelle chance les canadiens ont, songeait-elle souvent, de pouvoir aller à l'école à moindre coût..., et dans des établissements convenables, de surcroît : car aux États-Unis, le pays où je vis, rien n'est gratuit, et tout s'achète invariablement...

Junky presque toute sa vie, sa mère l'avait été ; et son mari l'avait retrouvée à plusieurs reprises en plein délire sur la rue en train de débattre d'un sujet extrêmement houleux avec des personnes tout à fait imaginaires et invisibles qu'elle seule paraissait pouvoir percevoir.

Dorothée était consciente qu'elle ne devrait pas suivre les traces de sa mère même si, parfois, comme la plupart des jeunes, elle se sentait étrangement attirée par cet univers tout droit sorti d'un *délirium trémens* des tisseurs de la fin du monde.

Et faut-il ajouter qu'elle avait quand même la moitié des gènes de sa génitrice, qu'elle le désirât ou non, car elle était la fille de cette folle presque raisonnée, si ce n'est du fait qu'elle ressemblât davantage à un épouvantail.

Après tout, seulement qu'en combinant un gin par-ci et par-là aux narcotiques ultra-puissants qu'on pouvait trouver d'ailleurs très facilement chez les “dealers” – ou marchands de drogue – à deux pas de l'école en trafiquant avec ceux-ci illicitement, ainsi, pour toujours, elle pourrait sombrer dans cet univers d'hallucinations gravissimes, de souffrances intenses et d'immense déprime causées par ce milieu périlleux, sis à deux doigts à la fois de la mort et de la vie.

Pour ces raisons, elle savait qu'elle faisait bien de fréquenter les bibliothèques telle une véritable laborantine les fins de semaine avec ses amis – des intellos pour la plupart.

Mais d'avoir un aussi beau et bon petit-copain, ça la rassurait aussi.

Car Gabriel Reid était véritablement le gars de ses rêves les plus mielleux...

Il était à la fois doux, poli, respectueux et immensément attachant : c'est ce qu'elle désirait en premier chez les garçons – mais bien sûr, après les lèvres d'un rose suave...

Dorothée, le midi du 29 mai 2014, après les cours, se dirigea aussitôt à la cafétéria – ou salle de dîner – tout comme les autres étudiants du Frank W. Cox High School le faisaient par habitude afin de jaser des examens finaux, avec ses amis Marianne et Feder en compagnie de son seul et unique amour Gabriel qui, à l'exemple des autres amoureux de l'adolescence, la tenait en vie.

Aussitôt après avoir été chercher leur nourriture, Gabriel Reid, Feder Reagal et Marianne Thomson la suivirent jusqu'à la table qu'ils partageaient si souvent ensemble. Véridiquement, ils étaient un groupe uni.

Feder était à moitié latino et à moitié américain. Le père de Marianne était un policier respecté de Virginia Beach appelé Harry Thomson, le chargé de Jack Fillion.

Tout le monde connaît au moins un policier, songea Dorothée Mackenzie tout en s'asseyant à côté de ses congénères.

Pour une fois, Sam Fillion avait décidé d'aller chez son père dîner, ce qui expliquait son absence puisqu'ils étaient tous amis.

« Tu sais, Dorothée, émit Marianne en piquant une tomate cerise dans son assiette, tu ne devrais pas t'en soucier. Il paraît que les examens sont plus faciles que ce que l'on voit en classe... Les profs trichent, en quelque sorte, en nous soumettant leurs tests à la con ! qu'ils sont drôles !

— Foutaises ! cria Feder en cessant de manger goulument son sandwich et en s'approchant de l'oreille de Marianne. Foutaises, Marianne ! dis la vérité, pour une fois ! car les examens finaux sont beaucoup plus difficiles que ce que les professeurs nous donnent comme exercices afin de nous pratiquer

pour ceux-ci... ! C'est tout du moins ce que M. Bean nous a dit dans notre cours d'anglais – rappelles-toi, Marianne, pour une fois !

— Mais arrête de m'hurler dans les oreilles, bon sens ! s'offusqua-t-elle, puisque Feder rentrait carrément dans son espace, les yeux presque exorbités... Ça va me rendre folle si tu continues dans cette voie !

— Je pense que vous vouliez juste me rassurer mais, décidément, c'est bel et bien raté, dit Dorothée à la stupéfaction de tous.

» Gab, on y va : je veux être *tranquille*, pour une fois. Et pas dérangée par ces espèces de guignols parfois totalement dépourvus de toute substance cérébrale : suis-moi. »

« D'accord, Do », lui répondit-il aussitôt.

Ainsi, il la suivit jusqu'au hall du Frank W. Cox High School en silence.

Lorsqu'ils furent enfin arrivés, il lui demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas, Dorothée ? la questionna-t-il tout en l'embrassant d'affection dans le cou.

— Mais arrête, Gabriel Reid ! », gloussa-t-elle presque. Elle se reprit : « Gab, si tu veux que je te le dise..., enfin, si tu veux, bien entendu...

— Ok, ok..., gémit-il. Excuse-moi.

— Pour tout te dire, j'ai un problème : j'ai du mal à me concentrer en classe, et je crains que ça ne perturbe et ne baisse mes notes. Tu sais, comme je veux devenir vétérinaire..., et que ça en prend justement, d'excellents résultats ? et tu sais également, je dois prendre ma dose de Ritalin quotidienne. »

Interdit, Reid garda le silence, mais elle continua : « Tu sais aussi, avec toutes ces niaiseries, ces bavardages inutiles dans nos classes..., je me sens un peu comme si j'étais la seule assez mature pour écouter le professeur, qui tente de peine et de misère à maîtriser ses propres élèves qui foutent toujours le même bordel au matériel à notre disposition, tout en se frappant avec les dictionnaires. Tu m'écoutes ? de

plus, parfois, ces guerres entre les blancs et les blacks sur les bancs de cours qui terminent en bain de sang... Même si nous habitons à V. A. Beach, les tensions raciales semblent devenir de plus en plus fortes et extrêmes dans le système scolaire là où nous nous trouvons ; et il paraîtrait que plusieurs États vivent exactement la même chose que nous présentement.

— Je sais, Do..., et je te comprends, parce que c'est ce que je vis moi aussi. Je ne supporte pas moi non plus toutes ces choses. Mais je pense qu'il faut nous y faire : on ne peut rien y changer vraiment, n'est-ce-pas...? À moins d'être Dieu, on ne peut rien y faire, mais nous ne le sommes point.

— Merci de ta compassion... À dire que nous, les finissants, nous nous rendons à la fac après cette année tellement décisive pour nos vies, tout en n'étant point assez murs ni assez matures pour ne pas se faire sortir de classe à tout bout de champ ! je ne comprends pas pourquoi ils réagissent ainsi. Ils ne savent pas qu'il faut avoir de bons résultats pour intégrer un programme de qualité au pays où nous sommes, ou quoi...? Ça me perturbe vraiment.

— Je suis d'accord avec toi, Dorothée : la maturité, ce n'est vraiment pas leur fort. Mais je pense qu'il ne faut pas que tu te stresses avec ça. Si tu t'angoisses, tu ne pourras jamais réussir les examens finaux ! et il n'y a pas mille manières d'y arriver, comme qui dirait. Les examens ont beau être difficiles, il ne faut pas trop s'en inquiéter. Tu as eu combien, en anglais, en sciences et en mathématiques depuis le début de l'année ?

— Respectivement A, B+ et A-... Mais qu'est-ce que tu veux insinuer...?

— Tu n'as vraiment pas à t'en faire, dans ce cas. Fais-toi confiance, et c'est tout. C'est déjà dur de s'en faire autant ; même pour moi, qui m'en fait toujours par-dessus la tête. »

Tout de suite après que Gabriel Reid eut prononcé ces mots, le jeune couple ne put alors que s'embrasser avec passion...

Et sans que Dorothée Mackenzie ne s'en doute le moins du monde, un maniaque pervers était en train de pirater son iPhone sans qu'elle n'ait de notifications de ce dernier à ce sujet. Même Siri, l'application nouvellement créée depuis la mise à jour d'Apple de 2014, semblait dysfonctionnelle puisqu'elle ne réagissait pas et ne tentait pas d'avertir sa détentrice de sa voix sonore et artificielle à propos de son vol d'informations personnelles.

Mais qui pouvait bien vouloir goûter au sang de Dorothée, et à quel prix cette personne le ferait ? et pour quelle raison oserait-elle franchir le pas entre la vie et la criminalité... ? Ces questions restaient donc en suspens dans l'air, à l'exception simple que personne ne se questionnait pour le moment.

•

5 juin 2014

Très loin de notre propre galaxie la Voie Lactée, Dorothée Mackenzie rêvait de l'Éventreur de Londres après une morbide rencontre qu'elle ne saurait précisément décrire, si ce n'est qu'elle avait eu une vraie frousse.

Populairement nommé Jack l'Éventreur, tueur en série célèbre de la fin du dix-neuvième siècle ayant assassiné ses victimes avec une précision digne d'un véritable chirurgien, raison pour laquelle on avait toujours cru qu'il s'était agi d'un médecin après coup, tellement les incisions avaient été faites avec un tel souci du détail, voire même perfectionnisme.

Mais son rêve ne se résumait pas juste qu'à cela ; car il y avait aussi autre chose, quelque chose de beaucoup plus terrifiant encore.

Dans son rêve, c'était elle qui tuait, littéralement.

Psychotique, avec le sourire malveillant de Jack l'Éventreur, elle perpétrait des atrocités dignes de contes d'horreur...

Pour son dernier meurtre, elle avait tellement eu peur de ce qu'elle avait accompli qu'elle-même, ramenée brusquement à sa froide et véritable réalité, s'était réveillée en tressautant sur son lit d'adolescente finie tout en lâchant un cri effroyablement terrifiant à glacer le sang dans vos veines, digne de la célèbre histoire où, dans sa maison au plus profond de la forêt, le loup mangeait la grand-mère du chaperon rouge toute crue d'une manière extrêmement goulue.

Mais ceci, bien sûr, ce n'était qu'un pur avant-goût de ce qu'elle vivrait très bientôt, sans qu'elle ne s'en doute alors le moins du monde ; car c'est la cruauté de ce monde qui la supplicierait.

Bruit qui réveilla instantanément ses parents endormis dans leur lit, tout abrutis par l'alcool qu'ils avaient auparavant ingurgité la veille. Ils se précipitèrent, complètement catastrophés, jusqu'à la chambre de leur fille devenue grande afin de constater ce qu'il s'y tramait exactement...

C'est un "éventrement" qu'ils virent alors, dans tous les sens du terme figuré.

Couchée dans son lit, les yeux rouges et exorbités, la salive rampant jusqu'à son cou, Dorothée suppliait ses parents du regard. Elle leur disait de l'intérieur : *Aidez-moi..., quelqu'un ! aidez...*

Une certaine pitié s'installa dans leurs yeux – ce que Dorothée apprécia.

Et ceux-ci la virent, toute martyr qu'elle était, partir pour l'au-delà ; mais il y avait encore de l'espoir, il y avait encore de l'espoir...!

« Chéri, appelle l'ambulance ! hurla sa mère. Je crois qu'elle fait une crise d'épilepsie – ce qui n'est pas très bon signe !

— Vite, vite ! », cria son père en allant chercher le téléphone de la maison où la famille résidait depuis des lustres. Il appela l'urgence précipitamment et expliqua la condition de sa fille à la responsable à l'appareil.

La répondante lui promit qu'un véhicule médical arriverait très bientôt et qu'il devrait garder la ligne afin qu'elle lui dévoile les mesures préventives à suivre afin que Dorothée sa fille n'en meure point.

Dorothée semblait s'étouffer.

Sa mère braillait pour elle, en comédie – car elle était beaucoup trop méchante pour ce faire réellement.

Son père, sous les injonctions de celle qui était à l'autre bout de la ligne avec lui, lui fit des pressions sur les deux côtés du cou, afin d'aider sa fille à mieux respirer, et pour ne pas paraître sans doute comme l'irresponsable paternel qu'il était en réalité.

Les secours arrivèrent vite, comme la responsable des services d'urgence le lui avait promis. Elle dit au père de Mackenzie de raccrocher, car les ambulanciers prenaient désormais le relais – ce qu'il fit immédiatement.

Compte tenu qu'elle avait de plus en plus de mal à respirer, l'un des para-médics (des ambulanciers) lui fit une trachéotomie afin qu'elle ne s'asphyxie pas.

Sur une civière, ils la conduisirent jusqu'à l'hôpital, tout aussi catastrophés que ses parents – toutes ces vies gardant néanmoins leur sang-froid, à l'exception bien entendu de Dorothée Mackenzie qui lentement trépassait...

•

Son cœur s'était momentanément arrêté de battre, plongeant ainsi tout le monde dans la plus grande torpeur : c'était fatal pour tous.

Ils l'installèrent alors sur un lit de métal.

Les urgentistes tentaient de la ranimer de force et d'ainsi l'arracher à la mort, puisqu'elle paraissait désormais y avoir succombé, toute pâle qu'elle se trouvait à être désormais, c'est-à-dire livide. Mais il fallait qu'elle revive absolument !

Inéluctablement, après maintes tentatives avec le défibrillateur, elle reprit finalement son souffle, au plus grand bonheur de ses parents, qui assistaient à la réanimation de loin.

Sa mère pleura et son père avait la larme à l'œil afin de ne point trop paraître insensibles au sujet de la situation qu'ils vivaient en compagnie de leur enfant.

Parce que, pour tout dire, en vérité, ses parents la battaient et se fichaient sincèrement de ce qui pourrait bien lui arriver, même s'ils avaient intensément besoin d'elle pour assouvir leurs rituels de torture, puisqu'ils étaient de sincères immoraux.

Simplement, même s'ils essayaient de se dérober grâce à leur air innocent de tout soupçon potentiel, rien n'était en réalité plus vrai que cet énoncé : ILS AVAIENT DÉSIRÉ UN INSTANT QU'ELLE FÛT MORTE DANS SA CHAMBRE.

Mais pour ne pas être inculpés de meurtre prémédité ou involontaire s'ils avaient de la chance, ils se sont chargés d'appeler les secours afin de ne point sembler comme les meurtriers qu'ils étaient véritablement, à l'instar de ce Jack, l'Éventreur de Londres, qui n'avait jamais été retrouvé par les forces de l'ordre des siècles passés... Et pour cause ! puisqu'il avait certainement eu des moyens pour se cacher de celles-ci.

Peu importait par contre désormais ! Dorothee était en vie, et c'est ce qui paraissait être la meilleure pensée..., du moins, en fait, on s'en reparlera plus tard.

Car les tueurs s'y prennent à plusieurs reprises avant de gagner finalement le trophée d'une tête humaine pour remplir tranquillement leur collection macabre, là où leurs obsessions sont les plus graves, les plus exagérées et les plus salaces.

Ainsi, à l'hôpital, Dorothée Mackenzie fut aussitôt mise sous traitement. On lui injecta des sédatifs puissants afin d'apaiser ses systèmes respiratoire, cardiovasculaire, sanguin et nerveux.

Par la suite, l'urgentologue qui avait réussi à la ramener parmi les vivants d'entre l'outre-tombe alla chercher ses parents afin de pouvoir discuter de la condition de leur fille, qui s'avérait grave.

« Monsieur et madame Mackenzie, débuta-t-il en toute et due forme. Votre fille s'en est bien sortie. Mais maintenant, sa condition est plus que critique. Nous lui avons injecté des substances intraveineuses afin de calmer sa crise épileptique, et nous lui avons retiré le respirateur installé dans sa trachée, et avons ainsi recousu le tout d'un fil fondant afin que sa peau cicatrise plus vite. Comme vous pouvez le constater, je dois vous parler de certaines choses...

— Bien sûr, dirent les deux parents ensemble, car ils ne faisaient plus qu'un à cet instant, tels les infâmes comploteurs qu'ils avaient été depuis toujours.

— Vous savez, les crises épileptiques ne sont pas comparables aux autres maladies dans le large domaine de la neurologie. En effet, de telles situations peuvent survenir à tout moment, dès que l'individu vit un stress suffisamment intense. Je me dois ainsi de vous questionner : votre fille a-t-elle déjà fait de l'épilepsie ?

— Non, lui répondirent-ils, certains de ce qu'ils avançaient néanmoins.

— Je dois également vous poser une autre question, et soyez sincères afin d'aider votre fille à recevoir le meilleur traitement possible : pensez-vous qu'elle ait pu, chez-vous, dans son sommeil, rêver de quelque événement qui la taraude en cet instant-même ? donnez-moi votre avis, car il peut être important pour nos recherches.

— Franchement, je ne sais pas, répondit spontanément la mère de Dorothée Mackenzie. Je crains que vous ne devriez lui poser cette question qu'à son réveil... Honnêtement, je n'en sais rien.

— Merci de votre franchise, madame Mackenzie... Si tout se passe bien, vous pourrez la voir lorsqu'elle ouvrira les yeux : je vous reviens dans quelques heures.

— Merci bien », déclara quant à lui le père.

Sur ce, alors, l'urgentiste s'en alla, sa longue blouse blanche et rigide flottant presque dans l'air, tout comme le drapeau insipide et abject des tout premiers astronautes sur la lune, synonyme d'hypocrisies et de toute-puissance falsifiée.

•

Tout était encore si brumeux et pourtant, tout semblait parfaitement lucide dans son esprit ; oui, c'était tellement clair pour elle mais aussi tellement douloureux pour son corps et pour son cœur.

Dorothée savait qu'elle avait été maudite, la veille. Mais par qui ? là était toute la question. Par un démon ? sans doute, elle ne saurait le dire en ce moment.

Après tout : “Être ou ne pas être [...]”, avait dit Shakespeare dans l'un de ses chefs-d'œuvre les plus connus – la pièce de théâtre du Prince *Hamlet*, l'héritier du Royaume de Danemark.

Hier, dans une marche nocturne et solitaire après avoir été chez son amour à boire des bières – ce que Dorothée ne faisait jamais d'habitude –, sur le chemin de sa demeure, elle fit la rencontre étonnante d'un fort étrange personnage près du Boardwalk, à deux pas de la plage, recroquevillé dans ce qu'il appelait un cocon sanglant.

Ce dernier, fou à lier, disait s'appeler Jack, Jack pour l'Éventreur de la capitale britannique, le célèbre tueur en série.

Elle avait eu peur, tout en se demandant pourquoi ce clochard disait se prénommer ainsi. Elle avait tenté de rentrer chez elle ; mais, contrarié par sa réaction, le vieillard avait solidement pris son bras pour

la retenir afin qu'elle ne s'en aille point, pour qu'elle reste avec lui et, de ses yeux blancs presque transparents, ce dernier la regarda d'un air glacial.

Et la pluie commença brusquement à tomber : signe que tout ceci pour Mackenzie était bel et bien réel.

Il lui avait raconté qu'une fois de plus, le monde alentour ressemblerait à un tel chaos, et qu'il était encore temps de goûter à la tendre, sanguinolente et fraîche chair humaine avant que la Chimère de Virginia Beach ne revienne et ne ravage tout.

Avant de s'enfuir en courant, elle lui avait demandé : « Mais qui est cette Chimère dont vous me parlez ? vous êtes un insensé !

— LA MORT ! », hurla-t-il, tel un dément, d'une voix gutturale relatant au combien les souffres des abysses de la Terre étaient abominables, calamités de ce monde.

Le vieil homme se fouilla une bonne fois pour toutes profondément dans le nez afin d'y extraire de ses crottes sanguinolentes, et d'une voix goulue, il cria une ultime fois : « LA MORT ! vois-tu : LA MORT ! se faufile dans ton ombre et te consume, telle une malédiction ! »

Et du sang coulait entre ses dents.

Terrifiée par l'enfer des Autres, et par tout ce qui se rattachait à eux, elle ne put que déguerpir et songer en courant, tout en pleurant abondamment : *Le monde est fou à lier ! si le diable existe, alors il nous est cruel..., il nous est si cruel !*

Cet incident était bel et bien la cause de l'affolement que vécut Dorothée, ce qui l'avait amenée plus tard à être hospitalisée de toute urgence, l'énergie follement négative projetée sur elle et l'épilepsie dangereusement symptomatique jusqu'à sa mort, plus précisément en janvier 2015.

•

Fin juin 2014

À l'hôpital, durant toutes les journées passées au sein de celui-ci, c'était un ennui bien morne qui occupait l'esprit de l'adolescente à présent finie.

Dorothée Mackenzie était véritablement désespérée : quand sortirait-elle enfin, et quand pourrait-elle enfin parler à son Gabriel Reid, à ses amis Marianne Thomson et Feder Reagal ?

Depuis qu'elle avait eu sa crise, elle restait, plongée dans son cauchemar, couchée dans son lit, emprisonnée par sa maladie ainsi que par ce qu'elle englobait.

Elle se dit qu'elle devait certainement se faire passer pour une vieille schnock ainsi accoutrée, ainsi immobile..., puisque ce qu'elle avait à présent, c'était l'angoissante incapacité de ne point pouvoir se mouvoir.

Suite à son épilepsie, elle avait eu droit à plusieurs examens et traitements tous plus longs les uns que les autres. Elle serait en réadaptation durant plusieurs semaines et, si tout se passait bien, elle pourrait revenir par la suite à la maison, selon la bonne volonté des infirmières et des médecins.

Tout son corps la faisait énormément souffrir. Dans ses rêves, tout semblait extrêmement brumeux et sporadique, et elle ne cessait de rêver à Jack l'Éventreur de Londres après que les docteurs lui eussent injecté son somnifère quotidien et qu'elle se fût ainsi assoupie.

Parce qu'elle n'arrivait pas à dormir, dans cet immeuble où tout, semblait-il, d'après les dires des infirmières, était horriblement stérile et blanc.

Mais ce que Dorothée voyait, elle, c'était un amalgame de gris et de noirs. Tout était beaucoup plus crasseux et malpropre que ce que les docteurs et leurs assistantes n'osaient lui dire. Pensons aux microbes

grippaux, aux virus du rhume et aux substances dégoûtantes au sein des pots de pétris conservés dans les laboratoires par les toubibs..., et juste en pensant à ces déchets, elle en avait la nausée.

Ses parents ne venaient pas la voir souvent, ce qui augmentait grandement la solitude et l'isolement qu'elle vivait actuellement.

Gabriel Reid n'avait pas vraiment le temps lui non plus, parce qu'il passait ses examens finaux avec Marianne et Feder.

Tout passait si vite pour les autres, mais point pour elle. Tout gravitait autour d'eux, ce qu'elle reconnaissait plus que tout à présent... Mais à quoi bon vivre, si vous demeurez prostrés dans votre propre solitude et que personne ne vous aide du tout à vous en sortir ? et comment alors s'en sauver...?

Durant le jour comme pendant la nuit, personne ne venait déranger Dorothée.

Son état mental, pourtant, s'aggravait continuellement.

Les infirmières ne le voyaient pas du tout, car elles étaient pour trop occupées à embrasser les médecins dans le cou, sur les lèvres, durant leurs pauses, à leur faire l'amour rapidement. Dorothée n'était pas dupe, loin de là ! elle en était d'ailleurs plus qu'écœurée.

Franchement, elles pensaient que leur patiente ne voyait pas toutes leurs hypocrisies ? « Foutaises ! », avait dit Feder, et elle n'avait rien entendu de mieux jusqu'à ce jour afin de tenter de décrire sa misérable condition...

Et pauvre Dorothée, puisqu'elle ne pourrait jamais embrasser son beau prince durant le bal de fin d'année à son High School – occasion à laquelle elle avait pourtant voulue assister. Mais les médecins le lui avaient refusé catégoriquement de peur que l'épilepsie ne revienne.

Tout compte fait, la promotion, pour moi, ce n'est pas cette année...., songea Dorothée Mackenzie, presque toujours à moitié dans la réalité et à moitié dans les vapes, faute à ces médicaments qui l'apaisaient.

C'était *vrai*, et elle ne s'en plaignait pas.

Mais elle avait lu quelque chose d'intéressant autrefois, dans l'un de ses bons bouquins de morale : « Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres. » Car c'était le cas pour elle, en ce moment – car elle se sentait bien évidemment sur le gril...

C'est en se remémorant les romans de Jean-Paul Sartre qu'elle reprenait tranquillement et curieusement le goût à la vie, le goût de se battre pour elle : *La Nausée*, *Les Chemins de la Liberté*..., et sans aucun doute sa plus dramatique et cruelle pièce de théâtre : *Huis clos*, ou l'emprisonnement après la mort.

Et c'était fort curieux que quelques lectures aussi dramatiques lui redonnent l'envie de vivre.

•

À la moitié du deuxième mois passé à l'hôpital, elle chargea son téléphone sur la prise murale, puisqu'elle arrivait désormais à marcher dans un espace restreint – ce qui lui était favorable.

Je vole mais je me tais, et je suis candide..., songea-t-elle en se rappelant Voltaire.

C'est ainsi qu'elle décida d'écrire son roman social, *La grande pauvreté des femmes et des hommes*, inspiré des écrits de *Tous les hommes sont mortels*.

« Condamné à mort ! », avait écrit Hugo dans *Le Dernier Jour d'un Condamné*. Si seulement Dorothee Mackenzie savait comment elle l'était, maudite jusqu'à l'os par les faisandages du diable...

Si seulement elle le savait.

•

Lorsque son portable fut totalement chargé, alors qu'elle l'activait, quelque chose d'étrange se produisit.

Elle le démarra.

Tranquillement, silencieusement, il s'alluma. Elle y tapa son mot de passe habituel, mais cela ne fonctionna pas. Elle réessaya une deuxième fois, puis une troisième, puis une quatrième..., mais absolument rien n'y fit, quelque chose s'était potentiellement produit dans les circuits de son iPhone.

Dorothée Mackenzie commença à craindre : *Et si j'avais perdu la faculté de me remémorer des choses ?* s'angoissa-t-elle. *Ne suis-je devenue plus qu'une amnésique... ? Ne suis-je désormais que réduite à l'oubli ?*

Mais pas si oublieuse que cela ; car quelque chose clochait réellement.

Effectivement, cependant, ce quelque chose, elle ne savait pas du tout ce que ça pouvait être...

Serait-ce son imagination qui lui jouait des tours, ou bien avait-elle pu réellement oublier son mot de passe ? elle n'en avait pas la moindre idée.

Elle devint peu à peu paranoïaque. *Et si c'était l'infirmier de tout à l'heure, avec son intention malfaisante, qui a changé le mot de passe de mon cellulaire lorsque je dormais ... ?* craignit-elle.

Tout à coup, quelqu'un se permit d'entrer dans sa chambre. Brusquement, elle commença à devenir craintive, très craintive...

Des silhouettes familières pénétrèrent alors dans sa "tanière". Ouf ! c'était juste ses parents.

« Dorothée chérie, dit sa mère. Tu vas bien ?

— Est-ce juste ça que tu as à me dire ? ça fait un mois que tu n'es pas venue avec mon père... Et donc, comment ça pourrait bien aller ? vous me laissez toute seule et enfermée à l'hôpital. De plus, je ne pourrai pas sortir de ma chambre tant et si longtemps que mes symptômes se manifesteront sous forme de tiques ou de reflexes involontaires. »

Ses sourcils, d'ailleurs, fronçaient énormément, et elle tremblait de tous ses membres seulement qu'en regardant ses parents.

« Mais au moins, tu as ton smartphone sur ta table de chevet, celui qu'on t'a apporté de la maison..., la tança son père avec un regard grave. Tu aurais pu nous appeler et nous parler de ce qui va ou ne va pas. »

Décidément, ils ne comprenaient pas du tout ce qu'elle vivait.

« Ils me l'ont remis uniquement qu'aujourd'hui, père, et je ne peux pas y accéder car, semble-t-il, j'ai oublié mon mot de passe...

— Pauvre Dorothée..., lui répondit sa mère. Dommage, car tu ne nous as jamais dit ton mot de passe. C'est de ta faute, et seulement de ta faute, si tu l'as oublié. Nous ne pouvons t'aider dans ce cas.

— N'éprouvez-vous donc aucune compassion pour votre fille ?! leur cria Dorothée. Je vous déteste !

— Infirmières, appela son père. Infirmières ! nous avons besoin d'aide. Notre fille s'énerve pour rien ! pour rien, dis-je...! Elle devient complètement folle !

— POUR RIEN ?! rugit Dorothée. Vous êtes des sans cœurs, des monstres putrides ! vous me faites pitié ! »

Deux infirmières la maîtrisèrent, et une troisième réussit finalement à lui injecter un sédatif puissant.

Elle ne put ainsi que chuter abruptement dans ses rêves les plus noirs et les plus obscurs, sans s'y attendre le moins du monde cependant.

« Ah non, pas l'oubli... », put-elle émettre avant d'inévitablement sombrer dans les vapes.

•

Fin août 2014

Je ne leur ferai plus jamais confiance, songea Dorothée, tout en étant emprisonnée au sein d'une petite cellule capitonnée de murs mous et blancs et ce, avec une camisole de force afin qu'elle ne blesse pas les autres et qu'elle ne s'ouvre pas les veines comme elle avait tenté de le faire pour se tuer il y a environ deux semaines.

Je ne leur ferai plus jamais confiance, se disait-elle souvent dans sa prison ennuyeuse. *Et maudite contention !*

Trouble psychotique sévère, avait déclaré le psychiatre de garde durant l'une des nuits qu'elle avait passé en institut lorsqu'elle avait tenté de le gifler sauvagement quand il avait essayé de la caresser, ce qui ne lui avait causé que des ennuis depuis ce temps.

Elle restait donc emprisonnée, une fois de plus.

Une fois de plus, se dit-elle tandis qu'elle était encore lucide avant qu'ils ne lui administrent sa médication, *le monde alentour ressemble à un tel chaos...*

Dans sa tête, elle savait bien que rien ne clochait.

Mais dans son cœur, certes, elle subissait une souffrance infinie.

Ses émotions se bousculaient d'un précipice à un autre, voguant de la fin du monde jusqu'à son tout début. Son esprit, ses sentiments, ses relations avec le monde..., tout s'effritait, tout se brisait, s'entrechoquait et se déchirait.

Lors des nuits qu'elle passait dans la cellule sensorielle faute à ses énervements spontanés – elle criait alors son martyr, elle hurlait son chagrin, ses peines ; mais jamais ses joies, jamais ses moments heureux... Assombrie, et appesantie par le poids des médicaments, elle l'était progressivement devenue et ce, quoi que l'on puisse bien en penser.

La confiance, ça sert aux brutes afin qu'elles s'entendent, mais pas aux autres..., s'attrista Dorothée Mackenzie, désormais épinglée débile psychotique jusqu'à la moelle dans ses os, sa camisole de force et son bracelet de repère étant des indices fort démonstratifs de l'état mental dans lequel elle se trouvait chaque fois qu'elle passait devant les rares visiteurs de cet institut psychiatrique, ceux-là mêmes dont elle n'avait d'ailleurs jamais su les noms, mais qui la regardaient souvent d'un air oscillant entre tendresse et cruauté, voire entre monstruosité totalement exacerbée et fatale ignominie.

Dans son monde à elle, tous les instituts – ainsi que les hôpitaux – étaient les mêmes, sans exception : c'était des monstres ambulatoires, rien de plus ni de moins.

Après tout, songeait-elle parfois, posons-nous donc cette flagrante question : sommes-nous autre chose qu'humains, hommes et femmes ? bien sûr que non ! nous sommes et serons toujours les mêmes personnes truffées des mêmes défauts tous plus insolites les uns que les autres – du moins, jusqu'à ce que Dieu nous en affranchisse.

« Dorothée Mackenzie, dit alors une infirmière en rentrant dans sa chambre de prisonnière. C'est l'heure de vous administrer vos médicaments, comme à chaque matin.

— Je n'en veux pas, répondit-elle alors, sans se douter des éventuelles conséquences qui découleraient de ce choix.

— Bien, je reviens dans deux minutes avec deux gros bras pour vous maîtriser et vous les injecter de force.

— Non ! attendez, je ne veux pas les prendre...

— Gardiens, immobilisez la patiente ! cria l'infirmière sur un ton autoritaire et impitoyablement cruel.

— Non ! non ! », cria Dorothée tandis qu'on lui injectait l'affreux calmant sans qu'elle ait dit oui, sans qu'elle ait, en outre, affirmé sa volonté propre.

C'était tellement injuste, et elle le savait.

Et elle tomba de nouveau effroyablement dans les vapes.

Plus tard, exactement comme à chaque fois que le monde devenait chaos, elle se retrouva, camisolée de force, dans sa belle mais horrible cellule aux murs capitonnés blancs dans laquelle ils osaient toujours la mettre pour les soi-disant troubles psychotiques sévères dont elle était victime, à chaque fois qu'elle pétait réellement un plomb de trop.

C'est de ta faute ! la tançait sa mère dans ses rêves tel un sermon ou un souhait pour la déranger jusqu'à l'éternité. C'EST DE TA FAUTE, DOROTHÉE MACKENZIE, FRUIT DE MA CHAIR INSIPIDE : TU ES SI LAIDE ET IGNOBLE ! EN PLUS, JE NE T'AI JAMAIS AIMÉE, TENTATRICE INFERNALE ! COMMENT POURRAIS-JE, D'AILLEURS, TOUT SIMPLEMENT, CHÉRIR UNE ABOMINATION QUI M'A TOUJOURS VOULU LE PLUS GRAND MAL ? TU ES IDIOTE DE PENSER QUE JE T'AI CHÉRIE D'AMOUR PLUTÔT QUE PAR SIMPLE PLAISIR DE TE VOIR T'EFFONDRE ET D'AINSI T'ÉCRABOUILLER SOUS MA SEMELLE ! DÉMON, DÉMON, DÉMON ! VA PÉRIR DANS LES FLAMMES QUI T'APPARTIENNENT, SALE MÉDUSE PÉCHERESSE ! PÉCHÉ DE MA CHAIR, DISPARAIS DE MA VUE !

Alors, elle pleura jusqu'à ne plus pouvoir sangloter.

Ses yeux s'embuèrent et, finalement, elle ne put qu'exprimer sa douleur en une explosion d'hurlements cinglants. Et on ne vint pas pour la reconforter, et on ne vint pas le moins du monde pour la consoler...

Dans sa tête, tout était véritablement parti en fumée.

Parce que ses parents avaient toujours été des psychopathes et ce, même s'ils s'en étaient toujours cachés.

•

11 septembre 2014

Écroulée, elle sortit de l'institut psychiatrique le onze septembre 2014.

Ironique, n'est-ce-pas, après la chute des deux tours du World-Trade Center de New-York le 11 septembre 2001 ? cela faisait exactement treize ans... Vraiment, quel sadisme : les docteurs avaient voulu son mal jusqu'à la fin.

Et Dorothée n'avait pas pu respirer ni vivre pendant trois bons mois, après son épisode d'épilepsie.

Savaient-ils alors qu'elle avait eu des chances de faire de nouveau une crise épileptique à cause du stress qu'ils lui avaient fait subir ? non, bien sûr que non..., la preuve étant qu'ils l'avaient malmenée.

Mais restait de cet institut la voix de l'infirmière, stridente dans sa tête, qui l'insultait souvent de nouveau lorsqu'elle rêvait.

Du coup, elle haïssait l'humanité toute entière.

D'humeur massacrant, à peine sortie de l'hôpital tout en voyageant en voiture avec ses parents qui lui faisaient toujours leurs immondes reproches acerbes et exagérés, elle débuta sa revanche en s'allumant une cigarette et en fumant la fenêtre de la portière ouverte.

Après avoir constaté qu'elle ne respectait pas les règles en auto, son père la questionna : « Mais qu'est-ce que tu fous, sale...? »

— Voilà une bien belle manière de parler à sa fille, père.

— Petite gamine insolente ! cingla sa mère, lui adressant ainsi la parole méchamment.

— Calme-toi, chérie : elle est trop simplette pour comprendre ce que tu dis, je crois, ainsi que ce que moi je dis. Je pense qu'on devrait la laisser faire, plutôt que perdre de notre temps à rien foutre avec elle.

— Foutez-moi la paix, oui, c'est une très bonne idée, ça, j'approuve », acquiesça alors Dorothée.

Personne dans le véhicule ne voulut cependant répondre à sa brimade.

Ils poursuivirent leur route jusqu'à leur funèbre maison.

Elle a toujours été très sombre, songea Dorothée. Mes parents n'ont jamais été très nets il faut dire non plus. Notre demeure, notre foyer, antre de ténèbres...

Avec de telles pensées, elle pouvait bien rager contre sa mère et son père.

À douze ans déjà, elle avait vu que sa mère séquestrait des sociétés de souris dans la cave pendant que son père, lui, faisait pousser du cannabis dans un coin, tout en espérant que personne ne viendrait pour le voler.

Dorothée avait déjà essayé d'en mastiquer une feuille, mais avant qu'elle n'y ait goûté, son père était rapidement intervenu afin de la lui arracher des mains. Il avait alors rétorqué à sa fille, tout en étant sous l'effet constant de la marijuana : « Tu es une vile voleuse en plus d'être une sorcière sans scrupules, tu n'as vraiment rien pour toi ! »

Et il avait alors vite détourné les talons tout de suite après avoir enjoint sa fille à monter à l'étage jusque dans sa chambre et d'y rester toute la journée, le verrou enclenché, la conséquence entamée.

Punie, elle l'était depuis son enfance.

Son père avait depuis toujours été un héroïnomane tandis que sa mère était une véritable harpie sans cervelle.

Mais, dans son journal intime, Dorothée racontait toujours comment elle s'était vengée de ses parents, à leur insu ou non, si bien qu'elle exorcisait enfin ses noirs sentiments vécus.

Finalement arrivés au foyer sains et saufs, et après s'être perdus dans le quartier plus d'une fois en cours de route, ils débarquèrent tous de leur véhicule bleu turquoise.

Le père s'élança vers sa fille, qui savait très bien ce qui l'attendait ; et Dorothée savait qu'elle ne devrait surtout pas riposter, car, songeait-elle tout en se remémorant sa petite enfance, c'était toujours pire lorsqu'elle se débattait et qu'elle lui crachait au visage.

Sa mère ne cria pas, car elle était toujours extrêmement indifférente quand ça l'arrivait.

Son père et sa mère, pour lesquels elle ne donnait jamais de noms puisqu'elle les haïssait de toute son âme et de tout son cœur, rejoignirent leur maison en laissant leur fille éclaboussée près de la chaussée bordant la route cahoteuse qui menait chez eux.

Elle se redressa et pénétra à leur suite dans leur demeure, en s'effondrant littéralement dans son lit lorsqu'elle y fut parvenue, après que son père l'eut battue une fois de plus.

•

12 septembre 2014

Le surlendemain, sa mère avait désinfecté ses plaies et nettoyé son visage embourbé.

Cette dernière avait également calculé sa fièvre : « 40 degrés, rien de très grave », lui dévoila-t-elle tout en riant fort, telle l'ensorceleuse des bois qu'elle était vraiment.

Dans ses cours de science, selon leur génial professeur de biologie, 40 degrés Celsius de température, c'était déjà une vraie grippe.

Deux jours de convalescence plus tard, sa mère vint une fois de plus la perturber brutalement dans son repos.

« Allez, bon sens, remues-toi ! je ne vais pas rester toute la journée à poireauter en attendant que tu m'aides à faire le ménage, Cendrillon ! ricana-t-elle encore plus méchamment qu'elle ne l'avait fait

naguère. Tu devras laver les escaliers et torcher le linge sale de ton père : j'ai décidé que tu devais être punie pour ce que tu nous as fait vivre, énergumène ! mais bon, je doute qu'une sotte s'en plaigne car ne comprenant rien, elle ne sait faire que baver sur son chandail affreusement assorti avec ses mottes de cheveux quadrillant son crâne tout à fait horrible. C'est car tu es vraiment ridicule, ma sale fille Dorothée ! »

Sa mère biologique – et non pas la mère qu'elle aurait voulu avoir – ricana alors bestialement.

À peine remise de ses coups, dans du linge propre et blanc, les cicatrices parcourant sa figure en balâfrant sa beauté, elle se dirigea vers les escaliers en compagnie de la lourde chaudière qu'elle avait remplie d'eau chaude et de savon pas cher au sein de la toilette du premier étage, là où sa chambre malpropre se trouvait ainsi que sa salle de bain étroite, sa mère ne lui laissant pas d'autre choix que celui d'obéir à son impératif.

Elle récura aussi le parquet de dehors, sale de la pisse des chats et des chiens errants.

« Mais je ne t'avais dit que de faire l'escalier et de savonner les vêtements ! es-tu folle ou quoi, encore...?! Tu mérites une bonne raclée ! »

Elle gifla violemment sa fille, qui tomba brutalement à la renverse.

Et Dorothée pleurait...

« Sale gamine, va récurer le linge de ton père, maintenant ! »

Elle se précipita jusque dans la salle de lavage, sa mère mettant plein de terre, de poussière et de mauvaises herbes sur le parquet de dehors qu'elle venait tout juste de nettoyer, Dorothée n'ayant guère plus de tolérance ni de patience pour autant de violence.

Mon Gabriel, mon Gabriel Reid..., pleurait-elle tout en frottant les vêtements de son père énergiquement afin de les entretenir, *mon seul rempart contre la méchanceté de ma mère ainsi que de*

celle de mon paternel : viens me sauver, moi qui suis emprisonnée au sein de leur maléfique château d'ébonite afin que la lumière puisse revenir dans mon cœur...!

Cette pensée, se promit-elle, elle l'insérerait dans son roman social pour tout jamais.

•

17 septembre 2014

L'amour de son existence, Gabriel Reid, arriva en compagnie de Marianne Thomson, Feder Reagal et Sam Fillion, le 17 septembre 2014, à son domicile du haut des montagnes.

Elle s'apprêtait à les rejoindre sur le seuil puisqu'ils cognaient à la porte, lorsque sa mère l'interdit absolument de passer d'un ton bourru : « Dorothée, tu restes à la maison, sale vaurienne ! tu n'es plus à l'école, ni à l'institut psychiatrique... Si tu tentes de les rejoindre, tu le payeras de ta tignasse emmêlée ! de plus, je ne te donnerai plus d'acétaminophènes pour traiter ta fièvre !

— Je ne veux plus t'entendre, maman... Je t'en supplie !

— Comment ?! rugit-elle aussi féroce qu'une lionne.

— Do ! Do ! », criait douloureusement Gabriel Reid par-dehors, qui n'en pouvait déjà plus de l'entendre crier.

C'est alors que la mère infâme gifla violemment sa fille, puis lui tira les cheveux atrocement.

Et elle lui en arrachait plusieurs, d'ailleurs... Ça lui faisait vraiment mal.

C'était comme si, dans son esprit, son heure était venue.

Puis, son acariâtre de mère lui frappa le nez fin afin de briser les tout petits os qui le faisaient tenir droit.

« Non, non et non ! hurla Dorothée à cause de ses souffrances intenses.

— Madame et monsieur Mackenzie, on appelle la police ! s'écria Feder Reagal par-dehors. Vous nous avez privés de notre amie pendant trois longs mois, nous savons tout de vous ! nous vous avons espionné à votre insu depuis deux semaines ! et nous avons découvert que vous êtes une dépravée sexuelle aux mœurs psychopathiques...! Ouvrez-nous, maintenant ! on ne peut pas vous laisser faire ; et encore moins désormais, puisque l'on sait désormais tout de vous ! »

Les yeux de la mère de Dorothée, pour laquelle cette dernière n'avait jamais donné de nom, devinrent de plus en plus fous et cinglés, rouges à mesure que les propos des adolescents faisaient raison et vérité dans son esprit.

Elle ne pouvait désormais plus le tolérer.

Elle tira Dorothée par l'oreille, lui ordonnant : « Viens, sortons sur le balcon ! »

Elles atteignirent rapidement ce dernier, au premier étage.

La harpie ouvrit vite la porte qui jouxtait avec l'extérieur et la referma avec sa clé, puis se dirigea à pas lourds vers la rambarde au-devant de leur minable demeure tout en poussant Dorothée afin qu'elle se replie contre celle-ci.

Sa mère cria alors contre le vent et tout ce qu'il leur apportait ainsi que contre les pauvres adolescents qui avaient déjà appelé les forces de l'ordre depuis plusieurs minutes désormais, tout en ignorant parfaitement les menaces qu'ils proféraient tous contre elle : « Je me fous bien de vos menaces ! j'arriverai, que vous le vouliez ou non, à tuer mon ignoble fille Dorothée en la poussant par-dessus bord de cette rambarde, car j'ai verrouillé la porte du balcon de ma demeure. Par la suite, sans que vous ne puissiez rien faire pour la venger, je m'enlèverai la vie en me tirant une balle dans la tête !

— Sale dépravation du démon ! la qualifia Feder. Ignoble diablesse : quelle folie !

— Sale dépravation ; ignoble diablesse – quelle folie ?! »

Elle ricana alors hideusement avec un timbre de voix totalement satanique.

« En vérité, c'est ma progéniture, la perversion ! je n'aurais jamais dû la mettre au monde, mais son père la désirait trop. Je ne pouvais quand même pas lui refuser de mettre bas après toutes ses déceptions concernant mes échecs voulus ! voyez comme mon enfant vous supplie, bande de minables... !

— Mais qu'est-ce que tu fais, espèce de dérangée ?! la questionna son mari, qui était sorti de la demeure juste après les jeunes par la même porte qu'ils avaient pour leur part empruntée, et qui revenait justement d'une rencontre virtuelle de préparation à sa soirée d'échangisme. Tu veux la tuer, ou quoi, et nous mettre sous les verrous, en prison ?

— C'est vrai : tiens, tiens, je n'y avais pas pensé, à cela. Tu me pardonneras, n'est-ce-pas, dans notre enfer ? »

C'est alors qu'elle le tira avec la seule balle qu'elle avait en sa possession au sein de son revolver, ce qui le fit trépasser inévitablement.

« Meurtrière ! hurla de terreur Marianne. Vous avez tué *votre propre* mari !

— Mon mari ? MON MARI...?! Il n'était tout compte fait qu'un jouet pour moi, si je peux me permettre de vous le révéler. Tout comme vous l'êtes à présent POUR MOI, idiots créatures SANS CERVELLES...! Détestez-moi autant que vous le pouvez ! car je reste quand même reine sur mon fort.

— Assez, mère ! hurla Dorothée tout en suppliant son beau Gabriel du regard, qui pleurait pour son amoureuse. C'est bon, tu peux arrêter, maintenant !

— Pas si vite », brama soudainement Feder Reagal, qui avait réussi à passer par la porte du sous-sol en catimini, qui était ensuite monté à l'étage, et qui avait enfoncé la porte de devant qui menait au balcon. Il se jeta alors sur l'affreuseté.

Apeurée, elle se débattit, relâchant ainsi Dorothée, qui lui octroya un brutal coup de pied au niveau de la poitrine afin de se défendre.

Estomaquée, la mère biologique de Mackenzie avait besoin de respirer ; mais elle n’y parvint point, puisqu’elle avait un spasme au cœur.

Une fois entrés dans la maison de la famille Mackenzie et après être revenus de leur stupeur, Gabriel Reid et Marianne Thomson en plus de Sam Fillion, qui avait auparavant appelé son père Jack – celui-là même qui travaillait comme chef-inspecteur dans la police de l’État de Virginie –, arrivèrent enfin à la maîtriser directement sur le balcon, la ligotant par la suite avec une corde beaucoup plus dure que de la jute trouvée par hasard sur le bord du mur externe de la sinistre demeure, en désespoir de cause.

Ainsi, cette cruelle sorcière fut définitivement mise hors d’état de nuire.

•

Les policiers et les ambulanciers arrivèrent très vite sur la scène du crime commis par la vulgaire mégère, la mère de Dorothée Mackenzie, alias la “veuve noire” de son mari à présent décédé.

Lorsque l’on s’y attardait un tant soit peu, on pouvait entendre des : *Mais qu’est-ce que...?* et des : *Mais c’est tout sanglant, ici !*

Effectivement, ce l’était bel et bien : une véritable “fête” digne des *Noces Pourpres du Trône de Fer* de George R. R. Martin... Décidément, la scène de crime était toute emmêlée ! et il était effroyablement difficile de savoir ce qui s’était vraiment produit.

Mais il y avait des témoins et, de surcroît, tous en avaient été des victimes. Examen des témoins oculaires, donc ; et un cadavre là-bas, replié tout près des murs hérissés de la funeste demeure par les étudiants, gisant dans sa propre mare de sang.

Fillion et son équipe se dirent qu’il s’agissait sûrement du père de la jeune fille éprouvée.

Les inspecteurs amenèrent l'abjecte criminelle jusque dans la voiture de police du père de Sam là où, en plus d'avoir les mains liées par de la corde, ce dernier lui passa les menottes aux chevilles afin qu'elle ne donne point de coup de pied car, malgré ses blessures assez importantes, elle restait quand même violente et cruelle, exactement comme l'une de ces harpies des légendes.

« Cendrillon, sale garce ! tonitruait sa mère en lui reprochant encore son existence. Viens m'aider, je t'en conjure...! JE T'EN CONJURE !

— Elle divague, dévoila Dorothée à Gabriel Reid. Vraiment, elle vire tout à fait démente... Elle veut que je l'aide, mais elle me traite de tous les noms.

— Je suis d'accord avec toi, Do », lui confia-t-il.

Elle cria encore, avant que Jack Fillion ne ferme la portière de son côté de voiture, les yeux rougeauds et exorbités de fureur : « Irrévérencieuse énergomène, je suis ta mère, la seule et l'unique ! ainsi, en principe, tu devrais éprouver de la pitié pour moi ! je t'appelle : alors, viens-moi en aide !

— Toi, l'interrompit aussitôt Dorothée : tu ne devrais pas dire ça après que tu m'aies traitée si brutalement pendant toutes ces sinistres années... Ce que tu me dis, c'est inutile, puisque ce sont des sottises, d'affreuses idioties ! je suis contente que tu sois enfin mise en état d'arrestation.

— Espèce de Misérable de Victor Hugo : je me suis déjà vengée de toi, pour tout te dire...! Oui, oui ! tu m'as bien entendue. J'ai brûlé tes feuillets de roman ! tu pensais bien les avoir cachés suffisamment sous tes tiroirs, mais je les ai trouvés et je les ai lus ! vas au feu, roman social écrit par la main de ma fille...! Oui, je me moque réellement de tes écrits !

— Ça suffit ! », déclara le père de Sam, Jack Fillion.

Il ferma alors la porte de sa voiture d'inspecteur.

« Dorothée, ne l'écoutes surtout pas : elle te veut du mal, et c'est tout. Elle ne t'aime pas, mais nous, tes amis et moi, nous te respectons et t'apprécions, et c'est ce qui est le plus important.

— C'est très gentil de votre part de me consoler, M. Jack, merci à vous... », lui répondit-elle tout en séchant une larme sise au coin de son œil.

Il lui révéla alors : « La victime, ce n'est pas elle, Dorothée : mais c'est toi. Ta mère, c'est une criminelle, et rien d'autre. Elle mériterait plus de jugement que ce qu'on lui réserve en ce moment à la cour et par la suite en prison ... Mais ça, c'est à la justice d'en découdre avec elle.

— C'est tout à fait vrai ! complétèrent Sam et Feder de concert.

— En tout cas, elle a été inhumaine avec moi jusqu'au bout...

— Mon amour, je t'aime et je suis heureux que tu sois dans ma vie, parmi nous et à travers nous, avec nous », lui déclara Gabriel Reid afin de l'apaiser.

Il ne put alors que la serrer dans ses bras afin de lui témoigner son amour.

« Mais pourquoi donc as-tu fait ça ? », gronda brusquement Jack, à la stupéfaction de tous.

Le père de Sam le fixait intensément du regard, l'air contrit.

Reid et Mackenzie cessèrent alors leur étreinte afin d'entendre ce qu'ils se disaient.

Jack cingla de nouveau : « Elle aurait pu y mourir, Sam ! tonna Jack Fillion. Le sais-tu, espèce d'irraisonné ? elle aurait pu y laisser sa peau et toi, tu m'avertis en retard, comme toujours. Pourquoi donc ?

— Ça l'aurait été trop tard, de toute façon, rétorqua avec culot son enfant, renfrogné et se sachant pertinemment coupable.

— Ce n'est pas vrai, monsieur Fillion, pas vrai du tout..., répondit indiscretement, comme à sa coutume, Feder Reagal à la place de ce dernier avec son accent un brin latino. Vous savez, nous n'avons pas agi en nous élançant directement dans la bataille sans penser d'abord aux conséquences de nos actes : nous y sommes passés, nous vous l'affirmons. Nous les avons espionnés pendant deux semaines avant de réagir, voyez-vous. Parfois, même, nous nous sommes agglutinés au sein des buissons sous les hautes

fenêtres du salon afin de savoir si Dorothée était toujours sauve, puisqu'elle est vraiment notre amie... Nous avons eu peur à plusieurs reprises, nous l'admettons, mais nous ne pouvions quand même pas nous contenter d'en rester là : il fallait qu'on sache s'ils la maltraiement, vous savez !

— Ce que vous avez fait, décidément, en plus d'être extrêmement risqué, c'est encore plus grave que ce que je ne le croyais... Vous savez que si cela s'ébruite, vous pourriez en pâtir en prison pour au moins six mois chacun ? cela est-il vraiment ce que vous désirez ? imaginez juste un instant s'il y avait eu une enquête criminelle déjà entamée contre eux, et que vous auriez ainsi nui au bon fonctionnement de l'investigation policière...? »

Après une courte pause, il reprit, question de les ménager un peu car ils n'étaient, après tout, que de pauvres gosses, terriblement ignorants de la vie et de son impéiosité, de son impétuosité : « À ce que je vois, vous avez vraiment foncé dans ce tas sans savoir absolument ce qui arriverait si vous aviez eu affaire à un autre enquêteur que moi... Dieu soit loué, les enfants, vous êtes tous sains et saufs pour cette fois.

— Ça veut dire que nous pouvons désormais rejoindre nos maisons ?! », s'exclama avec soulagement Marianne Thomson en grelotant, sans se douter le moins du monde, par contre, que son père, lui aussi détective, se trouvait à proximité d'où elle était présentement.

D'ailleurs, celui-ci leur apporta plusieurs couvertures chaudes et réconfortantes, sans toutefois regarder sa fille tout de suite, sûrement afin de ne point la gêner.

« Papa, c'est toi...? émit-elle, se sentant soudainement toute petite.

— Eh oui, ma douce chérie... Sans aucun doute, tu as fait preuve de bravoure, tu vas devenir une grande héroïne au sein des forces de la justice un jour, mais avant que cela ne s'accomplisse enfin, retiens la leçon. Rappelle-toi que tu as enfreint, malgré ma loi et celle de ta mère, plusieurs règles de discipline de notre maison...

— Mais que se passe-t-il, ici ? dit vivement Johanna Meier. Ah, des ados pris sur le coup ? c'est tellement drôle et sordide à la fois ; glauque, même. Et par papa, en plus !

— Allons, Meier, un peu de respect, l'enjoignit sa collègue Thorsson. Vous l'excuserez, elle est toujours comme ça : elle ne dérangera plus personne, maintenant, je vous l'assure...

— Dans ta face, Thor's daughter !

— Dans ta face, mayonnaise Meyer ! », rétorqua exagérément celle qui s'appelait Thorsson, ce qui détendit inévitablement et invariablement l'atmosphère alentour.

Ce moment loufoque les fit mourir de rire, leur faisant également oublier tout ce qui s'était produit en si peu de temps.

Dans leur cœur, c'était la joie et la libération à la fois, tout à coup teinté d'humour, noir ou pur, selon les goûts et les perceptions des personnes présentes devant la maison d'ombres des Mackenzie.

Et les ambulanciers amenèrent la harpie dans leur véhicule banalisé, car elle s'agitait de plus en plus.

On lui injecta aussitôt un tranquillisant afin qu'elle s'apaise enfin.

Soudainement, Dorothée Mackenzie se rendit brutalement compte que même sa mère, qui lui avait fait volontairement de bien vaines et folles grimaces avant d'être embarquée de force dans l'ambulance — puisque c'était de cela, tout compte fait, qu'elle avait eu véritablement besoin —, la faisait désormais se tordre rire tellement elle lui paraissait tout à coup pitoyable. Elle songea intérieurement à ce propos : *Tiens, tiens : la folle, c'est elle, désormais..., et toute seule.*

Les ambulanciers firent néanmoins promettre à Dorothée de se pointer à l'hôpital dès le lendemain afin de savoir si elle avait des lésions internes causées par les coups que lui avait octroyé sa génitrice, puisque le soleil se couchait déjà.

Totalement dégoûtée, elle vit être emporté le corps de son père autrefois maniaque en direction de la morgue du poste de V. A. Beach., là où il serait d'ailleurs autopsié en sûreté par les esprits les plus logiques et les plus brillants de tout l'État de Virginie.

Elle se dit également que par la suite, sans aucun doute, après le procès qui aurait lieu bientôt selon les dires évocateurs du paternel de Fillion, qui prévoyait déjà son issue compte tenu des preuves et des charges extrêmement accablantes dont était déjà accusée la mère de Dorothée, elle ne verrait plus jamais ceux qui l'auraient, fort malgré eux, amenée à naître et à resplendir dans la vie.

Des démons de parents, pour tout dire...

Et Dorothée, à son insu, était encore plus maudite qu'elle ne le croyait en cet instant.

Des catastrophes inonderaient bel et bien sa vie de leur pénombre ; et alors, elle flétrirait comme une fleur qu'on aurait prématurément menée jusqu'à la ruine.

Ainsi, sans possibilité d'échouer, telle sera son triste sort.

CHAPITRE TROIS

(12 Octobre 2014 – 20 Janvier 2015, cité de Virginia Beach et de New York,

État de Virginie et de New York (Manhattan), États-Unis d'Amérique)

QUELQUES TEMPS AVANT LA DÉCOUVERTE DES QUATORZE MORTS DANS LES FLOTS DU BOARDWALK À V.A. BEACH.

Début octobre 2014 – la vie de Dorothée Mackenzie suite à l'arrestation

Dans sa tête et dans sa conscience, c'était devenu complètement fou et distordu, voire sordide.

Le sang dans sa cervelle s'amenuisait dangereusement et de plus en plus en globules rouges, et ses tympans risquaient désormais d'éclater sans crier gare, sans pouvoir ne serait-ce que l'avertir un tant soit peu du danger qu'elle courrait alors.

Mais jamais, jamais Dorothée Mackenzie n'aurait cru que pareille chose pourrait un jour lui arriver sans l'avertir d'abord, ce qui n'aurait été qu'en fin de compte que pure logique... Parce que ce qui allait justement lui *arriver* relevait tout simplement de l'in vraisemblance, voire de la pure fantaisie ou d'un fantasme du Mal.

Mais cela serait *vrai*, et elle saurait alors qu'elle ne pourrait pas le nier.

Et aussi, qu'elle devrait comprendre sa situation pour arriver à survivre à la fatalité qui alors s'abattrait tel un fléau meurtrier sur sa personne.

Ce jour-là du 12 octobre 2014, dans son nouveau condominium de Virginia Beach, elle se rappelait le vieillard, celui qui l'avait autrefois apostrophée, en juin 2014, en compagnie des mots LA MORT qu'elle avait entendus venir de sa bouche salace, avec Jack l'Éventreur de Londres ainsi qu'avec toutes les tentations et tous les jardins rouges et fleuris du diable... Desquels jardins fusaient du liquide vital et en feu provenant d'hommes et de femmes ensanglantés et meurtris, qui s'écoulait par des cascades de rubis du genre extrêmement chers et précieux, du style qu'il en était même difficile d'en retrouver de nos jours au sein des cavités de la terre.

La pluie, quant à elle, s'en était par la suite mêlée, crevassant les routes, autant littérales que celles de son esprit, et échafaudant des plans sombres pour les chaussées bordant les chemins les plus tumultueux, en arrachant même des montagnes à la terre noirâtre presque d'ébène des promontoires de Virginia Beach...

Et cet homme en sales loques avait-il voulu l'avertir de sa mère, en se prenant pour Jack l'Éventreur ? elle n'en avait aucune idée à cet instant.

Mais avait-il vraiment voulu lui faire dire : *C'est assez, maman, je n'en peux plus de tes cruautés et de tes sauvageries...?*

Elle ne le saurait peut-être jamais ; mais au moins, elle y aurait réfléchi, et c'est ce qui comptait réellement.

Mais tout cela..., tout cela n'était qu'une pitre fable irréaliste, n'est-ce-pas ? et non une histoire vraie...?

À propos de cette spéculation, Dorothée ne saurait dire si ce l'était véritablement, puisque tout se bousculait et s'embrouillait véritablement dans son esprit. Fût-ce un songe, ou bien était-ce réellement la réalité qu'elle avait vue devant ses yeux ? elle n'osait y penser trop, afin de ne guère sombrer encore plus au sein des méandres de sa conscience.

Mais avait-elle été vraiment maudite, comme on le pense si bien à présent ? le démon avait-il ensorcelé sa personne à tout jamais...?

De facto, si tel était bel et bien le cas, alors ce serait horrible...!

Mais Dorothée s'en foutait désormais, remettant en cause même ce qu'elle avait vu, ou plutôt *entr'aperçut*, de ce vieillard répugnant plus que minable et à l'haleine fétide digne des contes les plus perniciox là où l'on aurait pu lire la corruption la plus maléfique et la plus irrévérencieuse qui soit.

Cependant, elle ne saurait sans doute davantage se tromper..., car ce qu'elle avait vu pourrait bien être réel, si on y accordait bien sûr temps et attention, afin de découvrir l'obscur vérité derrière toute cette affaire d'*Éventreur de Londres* et de *MORT* assurée. Ce qu'elle, pensa-t-elle, ne ferait pas pour tout l'or du monde, bien évidemment, puisqu'elle se sentait déjà pour trop enlisée dans ses sentiments, qui étaient très noirs.

Désormais, voici ce que pensait Dorothée par rapport à ce qui lui était arrivé par la suite au sein du manoir de ténèbres des Mackenzie, démolie par ce qui l'avait tant éprouvée, et en ne songeant guère plus à l'étrangeté de ce vieillard horriblement démoniaque tout de guenilles vêtu, celui-là même qui l'avait effrayée, et qui avait prononcé une sentence de *MORT* sur elle, c'est-à-dire une fatalité exprimée d'entre la bouche béante de la géhenne de feu et de sang : *C'est complètement fou ce que je pense à présent, mais Jack Fillion – le policier –, ainsi que mes amis, ont véritablement été mes sauveurs durant cette journée fatidique de septembre 2014, lorsque ma mère a brutalement assassiné mon père sans aucune manière..., j'aurais tout aussi bien pu terminer exactement comme mon paternel, si quelque boucherie avait fini par advenir tandis que lui, il trépassait vraiment ! quelle ironie, de savoir que Jack porte le même nom que celui qu'on donnait à l'Éventreur, cependant que rien ne nous prouve qu'il s'appelait bel et bien comme cela..., puisque ce n'était, somme toute, qu'un surnom qui lui avait été octroyé par les enquêteurs de l'époque.*

Et qui sait si, réellement, il s'appelait ainsi – c'est-à-dire, Jack l'Éventreur...? Peut-être personne ; du moins, pas présentement, ni en ce monde. Potentiellement que c'était lui, l'enquêteur de l'affaire, qui s'était nommé ainsi à cause de la barbarie de ses crimes commis..., ou pas.

Mais une chose, néanmoins, était certaine : l'Éventreur de Londres ne devait pas s'être trop éloigné de la police de la capitale britannique afin d'être sûr et certain qu'on parlerait bel et bien de lui...

Au moins, se disait-elle, même si elle se perdait souvent dans ce genre de tracas n'ayant aucun rapport avec le sujet principal de ses anxiétés, elle avait fait surgir le côté positif de la chose – et non l'inverse, comme elle en avait plus que parfois pris l'habitude.

Mais ce qu'elle ne savait pas encore à ce moment-là, c'était que ses ennuis venaient tout juste de commencer...

Sa vie, brutalement, se terminerait en s'échouant tel un navire dans les bas-fonds de l'océan et ce, sans qu'elle ne puisse rien y faire – parce que ce triste sort l'attendait, tapi dans l'ombre, à l'abri des yeux de Dorothée Mackenzie.

Et déjà, quelqu'un espionnait ses moindres faits et gestes par le biais de son "smartphone" afin d'inévitablement trouver un moyen efficace et discret de la tuer, puisque qu'assassiner pour assassiner n'était jamais tout à fait simple.

Ses amis l'avaient supporté ainsi que les thérapeutes attentifs et la police suite aux événements tragiques du *château d'ombres* des Mackenzie.

Désormais, une psychologue de l'État la suivait, compte tenu de la gravité du traumatisme qu'elle avait vécu. Elle avait également raconté à cette dernière qu'elle avait été abusée durant quelques mois par la psychiatrie justement – au diable sa mère et son père –, mais celle-ci ne voulut pas la croire, afin de protéger certainement ce corps précis de la médecine, toutes deux liées à l'extrêmes, cousine de la

psychologie que Dorothée ne le veuille ou non – car elles étaient toutes les deux de la même branche scientifique.

Ils ont tous un semblant de gentillesse et de cruauté... Enfin, peut-être pas tous, mais certains sont sans doute plus empourprés dans leurs notions erronées que d'autres, c'est-à-dire. Mais la voilà, la morale du corps de psychiatrie : la fausse solidarité et l'internement des justes..., songeait-elle la plupart du temps, lorsqu'elle voyait son psychologue dans son bureau qui sentait absolument toujours le désinfectant javellisé, à chaque lundi de la semaine, puisqu'elle y était tout le temps et ce, de manière ponctuelle...

Mais qu'est-ce que ça puait, tout compte fait, les bureaux médicaux de l'État ! elle s'en serait bien passée si elle en avait eu le choix.

Ayant désormais l'argent de son père et de sa mère, elle avait acheté un condo après la vente de la maison de ses parents et la distribution de la fortune de son paternel, ce qui avait demandé un tas de paperasse à remplir à Dorothée ainsi qu'à leur avocat familial, à celui-même dont elle avait confié le dossier légal et successoral.

Sa génitrice, ayant été déclarée inapte pour toutes transactions immobilières par le médecin-chef du service de psychiatrie carcéral de l'hôpital de Virginia Beach – et une chance qu'elle n'avait pas à payer sa pitance de folle puisque c'était pour le moment l'État qui le faisait, compte tenu de la gravité du crime que sa mère avait commis... –, Dorothée avait juste eu à rechercher quelques maniaques ; presque des psychopathes ; de maisons où des crimes avaient déjà été commis sur le web et le tour avait été joué en quelques jours à peine, tellement les loups en meute s'étaient agglutinés alentour de son macchabée domiciliaire.

C'est débile comme ils peuvent vous arriver vite en reniflant tout l'or et la potentialité de vos biens, se dit-elle lorsqu'elle eut enfin trouvé preneur. *Et comment, également, ils t'arrivent devant les forces de*

l'ordre, bourrés jusqu'à l'os de leur fichue et exécrationnelle dope à la con, qui les fait inéluctablement trépasser lorsqu'ils en sont en surdose...

Ainsi, elle avait empoché la généreuse somme de 500 000 ; soit un demi-million de dollars américains ; suite à l'achat de son ancienne demeure par un joueur compulsif qui, semblait-il, gagnait son existence en fréquentant quasiment toutes ses journées les casinos les plus glauques de la cité, tout en faisant office de dealer (ou “marchand de drogue”) avec d'étranges héroïnomanes pour le compte de la mafia de l'État de Virginie...

Et après tout cela, Dorothée s'était par la suite achetée un condo au centre-ville, apte pour passer à autre chose.

(Mais bien entendu, auparavant, pour en avoir le cœur net, Dorothée avait vérifié sur le cellulaire de son acheteur à l'improviste s'il était vraiment l'un de ces drogués.

Et les étranges héroïnomanes, ils disaient qu'ils pouvaient devenir addictifs juste en fumant de leur drogue, qui était devenue peu à peu leur vie ; voire, leur destinée suicidaire.

Mackenzie avait toujours cru, bien sûr, que de l'héroïne, ça ne se fumait pas, ça ne se pouvait tout simplement pas – par contre, oui, ça *s'injectait* à soi-même, ça, elle le savait.

Ainsi, quelles drôles de singeries avaient passé dans la tête des drogués pour qu'ils finissent ainsi...

Dorothée avait triomphé de son visiteur, en espionnant son courriel et tout ce que contenait son smartphone ou à peu près et avait entrepris de le faire juste à temps afin que son acheteur ne vienne pas près d'elle pour la massacrer, car il était resté bloqué un bon moment aux toilettes, sûrement pour déféquer toute la bouffe du McDonald's qui, lui avait-il expliqué par la suite, lui donnait affreusement envie de faire ses besoins et ce, tout de suite après l'avoir ingurgité..., ou presque, toujours selon ses dires, car il paraissait lui aussi être sous la domination de quelque psychotrope illégal.

Parce que ce qu'elle avait fait comme relevé identitaire dans le téléphone de son acheteur, ce n'était pas une question de secondes, mais plutôt de minutes...

Les paranoïaques et les psychopathes, ils sont toujours les pires des gens qu'on classifie d'étranges.

Soignée, elle avait également effacé son historique de recherches afin qu'il ne se doute absolument de rien s'il se prêtait à vérifier ses propres données.)

Jusqu'ici, un seul problème s'était posée à elle quant à sa légitimité en tant qu'adulte : elle n'était pas du tout majeure, c'est à dire qu'elle n'avait même pas dix-huit ans et ce, même s'il fallait avoir en réalité vingt-et-un ans pour l'être ; du moins, aux États-Unis.

Ce fut alors que Jack Fillion lui proposa son aide afin que son existence ne chavire point.

Il lui avait donné un coup de main afin d'administrer ses biens et ses finances pour qu'elle ne se laisse pas décourager par la dureté de la vie. *Quelle belle marque d'humanité...*, frémit Dorothée, également reconnaissante qu'il lui vienne toujours en aide aujourd'hui.

Et Jack était d'ailleurs venu lui porter des mets, hier, et de la lecture de thrillers psychologiques afin qu'elle n'en manque pas, sachant pertinemment qu'elle se sentirait certainement très seule compte tenu qu'elle devrait seulement reprendre ses examens à la fin juin 2015 à l'High School où elle allait avant sa crise d'épilepsie et son internement psychiatrique, même si elle prévoyait quand même de postuler à une université quelconque prochainement.

Et, certainement par hasard mathématique, elle y serait probablement acceptée si elle donnait tout ce dont elle était capable lorsqu'elle réaliserait le test pour son admission.

La folle à lier...

C'était comme ça qu'on l'appelait maintenant, lorsqu'on la croisait sur le trottoir au centre-ville, et lorsqu'on la voyait se diriger à la marche vers la plage pour faire du jogging sur le Boardwalk.

Et cette risée, c'était pire encore quand le monde le faisait dans son dos. Ils étaient encore plus cruels que sur la rue, parce qu'elle avait eu l'horreur de voir sa voisine de "condo" (c'est-à-dire, "d'appartement") s'étouffer de rire d'elle tandis qu'elle se trouvait sur son balcon en compagnie de son abjecte invitée à la moustache épaisse – pauvres et piteuses femmes – et ce, pendant que Dorothée passait incognito sur son perron (ou balcon).

Tiens, tiens : la justice te rattrapera lorsque tu ne t'y attendras le moins. Un jour, tu seras jetée par-delà ta rambarde, vieille enfant pourrie gâtée, misérable chimère osant se proclamer humaine et en droits de l'être ! s'imagina-t-elle lorsqu'elle l'entendit pour la première fois en passant près d'elle à pied sans qu'elle ne s'en doute, alors même qu'elle se dirigeait vers la cité pour aller y faire son épicerie.

Et elle se savait réaliste en le pensant.

Tout simplement psychopathe, oui, les citoyens avaient quand même un peu raison toutefois sur ce fait...

Dorothée s'imaginait en effet toutes sortes de drames tous plus sordides les uns que les autres, et elle souhaitait même qu'ils fussent accomplis ! sans pourtant se les expliquer tous.

La cinglée !

À l'Université où Gabriel Reid, son amoureux, allait – c'est-à-dire à l'Université Columbia, ou Columbia University –, ç'avait terminé par être la cata pour lui et donc pour elle, puisqu'elle subissait, bien qu'indirectement et malgré qu'elle ne les vit plus guère aujourd'hui, les injures de ses anciens camarades de classe.

Plusieurs élèves de la Frank W. Cox High School avaient décidé d'y poursuivre leurs études tout comme lui, et ces derniers traitaient son amoureuse de dérangée congénitale depuis que le meurtre de son paternel par sa propre génitrice avait fait l'étalage complet dans les journaux américains, canadiens, latinos et même européens, ce qui les faisait tous les deux énormément souffrir.

Après tout, qui avait tué le père de Dorothée ? et ce dernier n'avait-il pas été lui-même un batteur de petites filles autrefois, ou de femmes soumises à son joug... ?

Bref, complètement folle à lier.

Et elle s'était laissée faire..., elle ne valait donc pas mieux qu'une handicapée, enfin, tout compte fait, qu'une recluse de la société, qu'une Intouchable de l'Inde.

Qu'une de ces sales garces qu'on pouvait à coup sûr retrouver en pleine nuit dans les rues et les ruelles d'une ville de la taille de Virginia Beach, et se les péter inhumainement.

Et de cela, pour tout dire, elle en était triste.

Personne ne voulait compatir avec elle, excepté ses amis Feder, Marianne et Sam ainsi que son amant.

À l'intérieur d'elle-même, elle était rapidement devenue un monstre de colère.

Après tout, les tares de ses parents coulaient en elle tels de misérables minéraux s'égrenant au sein d'un large fleuve aux multiples confluent et avenues variés...

C'était que, malgré que plusieurs occasions s'étaient bel et bien montrées à elle afin qu'elle les explose tous, c'est-à-dire tous ceux qui la vexaient en l'accusant d'être une calamité des enfers, se disait-elle parfois, elle ne l'avait jamais fait, par réserve. Mais aussi et surtout, afin que les rumeurs cessent de courir sur elle et qu'elle n'en devienne pas tout à fait aliénée, exactement comme ils voulaient probablement qu'elle le soit.

Parce que folle de rage, elle l'était véritablement.

Et elle ne voulait pas finir par être vraiment démente, voire complètement désillusionnée.

Mais seule comme elle l'était à présent, c'était maintenant devenu plus que probable qu'elle terminât par passer par ce triste avenir.

Cette folie psychotique qui lui permettrait de tout ravager, elle la haïssait, et elle s'accusait alors de vivre ces terribles ressentiments, ces impuissances et ces peines affreuses.

Qu'avons-nous à faire d'autre que d'haïr, lorsque nous détestons ? il n'est pas simple de résoudre la haine par la haine, puisque ces deux sentiments, qui ensemble se découpent, s'entrechoquent continuellement sous le coup de leurs lames et s'embrasent pour une ribambelle éternelle qui mène inéluctablement à l'assouvissement de notre vengeance personnelle.

Bien que moraliste dans l'âme, elle ne l'avait pas encore compris ni appris : *Maudits soient leurs faux-semblants et leur mauvaise foi !* jurait-elle parfois intérieurement, réellement excédée par leur indifférence et leur manque d'altruisme.

Et Mackenzie était malheureuse.

Bien qu'elle eût recommencé son fataliste roman, *La grande pauvreté des femmes et des hommes* (désormais : *L'immonde pauvreté et l'ingrate justice des Autres*), avec ce qu'elle se souvenait de son manuscrit, plus que jamais, elle devenait aliénée, peu à peu et sans qu'elle ne s'en rende le moins du monde compte, parce qu'elle était fortement influencée par ses propres démons intérieurs.

Je crois en le diable, se disait-elle. *J'ai la foi, je crois en le diable ; pour ce faire, je vais me venger de l'enfer des Autres à travers mes vies, oui – à travers mes personnages...*

Car folle à lier comme elle l'était à présent – *Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres* – tout le monde le voyait, excepté Gabriel Reid qui, sans le savoir le moins du monde, commençait à le devenir lui-même tranquillement mais sûrement, pas à pas.

Parce qu'en ce monde cruel : *Il n'existe pas de moment parfait.*

Toutes mes félicitations à Sartre ! hurla intérieurement, démentielle, Dorothée Mackenzie, alors qu'elle se frictionnait les bras ainsi que les jambes au savon dans sa nouvelle cabine de douche, jusqu'au sang et à la folie...

Ses bras rouges, et sa fièvre de vengeance hallucinante !

Tout était vraiment aliéné autour d'elle, et pas rien qu'un peu.

Elle avait pu lire Nietzsche sur internet, et il disait qu'il fallait tuer les Autres, les inférieurs et les mauvais sangs, les traîtres et les infidèles...

Mais quand on parle des Autres, ne faut-il pas, tout compte fait, les assassiner encore plus sauvagement et intelligemment que proscriit par le célèbre et dérangé moraliste, ces infernales créatures toutes droites surgies de la Géhenne ? elle ne le savait pas encore. Mais elle commençait véritablement à délirer, et elle le continuerait sans aucun doute jusqu'à sa mort.

C'est qu'elle délirait complètement, tout en faisant des liens fort invraisemblables – Nietzsche et Jean-Paul Sartre étant des extrêmes, comme le nord et le sud, l'ouest et l'est, elle ne pouvait ainsi qu'être devenue folle pour apprécier ces moments haineux.

Car après tout, il est un dicton qui nous enseigne : *La haine, c'est le moment idéal qu'un être humain se donne pour prendre le couteau et l'enfoncer profondément dans la chair d'autrui... Car de vengeance de soi-même il n'y a pas, sinon la honte de nous-mêmes après l'acte commis.*

Que voulez-vous ? et comme qui dirait, il n'y a pas mille façons d'haïr.

•

25 octobre 2014

Le nom de l'université où Gabriel Reid allait, c'était – comme on l'avait nommée auparavant – la Columbia University de la cité de New York.

C'était une école prestigieuse où l'on y avait filmé de nombreux films américains et internationaux au cours des deux derniers siècles. New York, c'était en effet l'endroit où l'art cinématographique américain s'était éveillé – à l'exception simple des frères Lumière en France, bien entendu, qui avaient

inventé à partir de rien le cinémascope pour l’amusement de cet auditoire dorénavant appelé “public” –, à l’ombre des gratte-ciels et des fils électriques de la General Electricity.

La General Electricity possédait quant à elle de l’énergie purement alternative et ce, suite aux expériences menées par Nikola Tesla grâce à l’invention du transformateur en 1888 par Lucien Gaulard – tapissant de leur laideur cette ville à l’air à présent pestilentiel et empoisonné.

Ainsi, c’était à Manhattan que Gabriel Reid résidait, dans une demeure d’étudiants profitant de bourses internationalement reconnues par les institutions d’enseignement les plus en vogue. Ce qui facilitait grandement ses résultats académiques, puisqu’il n’avait alors point à se soucier des coûts reliés à ses études primordiales pour sa science préférée, qui demeurait la Physique.

Il avait eu de très bons résultats à son test d’admission pour le programme de Sciences Physiques auquel il avait appliqué, ce qui lui avait permis de recevoir une récompense du ministère de l’Éducation des États-Unis.

En plus d’être toujours calé en mathématiques et d’avoir eu plusieurs 100 % (A+) à la Frank W. Cox High School pour ses examens finaux, il avait, somme toute, un avenir extrêmement brillant devant lui, comme nombre de scientifiques avant lui.

L’on disait même de lui à la blague, parfois, à la Columbia University, qu’il avait le quotient intellectuel d’Albert Einstein et sa perception de l’univers, sa géométrie, sa complexité, son calcul et sa mémoire ainsi que, d’après son professeur le plus savant et le plus fou – un savant fou, somme toute –, l’ingénuité du très célèbre relativiste quant à ce qui pouvait ressortir de plus inattendu au sein de cet univers.

Et concernant ces propos suaves, il en était à chaque fois extrêmement flatté.

Puisque dans le vaste monde de la science, il faut une bonne dose d’orgueil et d’inventivité pour y survivre.

Mais ce qu'ils ne se doutaient tous pas, par contre, c'était que Gabriel Reid était atteint du syndrome d'asperger – de plus, avec une forte incapacité à socialiser avec les autres – ou ces *Autres* à lui, comme l'aurait entrevu par ailleurs Dorothée s'il lui en avait fait mention ; car il n'était vraiment pas dans le nature de Reid de se conter lui-même, même auprès de son amante, pour cause qu'il pouvait se montrer tantôt antisocial, tantôt amical et n'ayant guère plus de compassion qu'un orque se jouant d'un phoque sur la grève.

MAIS OÙ ÉTAIT DONC LA LIMITE, SA *PROPRE* LIMITE ? il était d'ailleurs presque toujours stressé pour un rien ; mais pour l'instant, il ne le laissait pas trop paraître – ce qui se révélait à être extrêmement demandant pour lui.

La folie..., la folie..., la folie..., lorsque la folie devient votre réalité...

Excepté que Gabriel Reid n'était pas encore tout à fait comme sa petite amie qui, quant à elle, se trouvait dorénavant en proie à la pire des singeries imaginables ; qu'il ne délirait pas à propos des gouttes d'existentialisme chez les gens avec une teinte maussade, voire syphilitique et complètement dépravée de Nietzsche.

Et il ne voyait que la Dorothée Mackenzie que tout le monde avait vu dans le passé – c'est-à-dire, oh oui ! le Masque recouvrant sa véritable personnalité..., car elle n'était dorénavant plus la même.

Ou *Persona* – ce qui signifie littéralement en grec, prenant ainsi tout son sens : *Masque de la Personnalité*.

Et le remède – Catharsis – restait encore à venir.

Sachant pertinemment qu'il était bel et bien asperger, il n'en avait même pas parlé à son amante Dorothée Mackenzie, craignant qu'elle ne s'en offusque – et qu'elle ne le laisse ainsi, face à ses tourments et à ses angoisses, seul dans ses ombres et ses méandres intérieures, face à lui-même et à ses peurs les plus noires, face à son être qui, tout entier, virait sans se l'imaginer vers le néant.

Généralement, Gabriel Reid prenait au moins un cachet de Rivotril dans chacun de ses cours universitaires en Physique, afin de diminuer son anxiété ; ce qui fonctionnait pour le moment ; son psychiatre le lui ayant fortement recommandé suite à une crise de panique alors qu'il se trouvait en plein métro pour rentrer chez lui.

Heureusement, personne n'avait jamais perçu ou constaté ses angoisses, pas même ses mouvements involontaires et ses tics faciaux, tandis qu'il criait réellement dans sa tête à y voir autant de gens, car il détestait véritablement les foules puisqu'il était un agoraphobe extrêmement irascible, mais également prudent quant aux humeurs du monde ; ne voulant de ce fait s'approprier plus de trouble qu'il ne lui en fallait réellement pour devenir fou ; car il nageait vite, oui ! très vite dans les eaux du Mal.

Car c'est ce que voulait Reid au plus profond de lui-même, après tant d'angoisses récessives : des problèmes, et pas rien qu'un peu ; mais juste assez pour ce faire...

(Cela dit, pour vous décrire davantage leurs caractéristiques, les aspergers ont une démarcation dans l'échelle autistique au niveau de la socialisation et de leur comportement porté envers les autres. Ils peuvent être, s'ils ne prennent pas leur médication afin d'apaiser leurs troubles psychiques, tantôt amicaux, tantôt coléreux, voire violents et tout à fait irraisonnés.

Dans leur socialisation, à l'instar de quelques autistes purs, ils s'en sortent plutôt bien, malgré quelques comportements stéréotypés et leur immense désir d'être toujours porté vers leurs propres intérêts restreints, passant de cette manière plus inaperçus que les autres troubles de l'autisme, mais atteints de ce trouble neurologique quand même.

L'appellation ordinaire d'autiste qualifie les êtres qui, comme les aspergers, ont des difficultés au niveau de la socialisation, du langage, du comportement et des troubles associés : TDA et TDAH, TOC, TOP, trouble de l'anxiété, déficience intellectuelle, etc.

Plusieurs associations peuvent être démarquées chez certains autistes, généralement une difficulté à gérer leur stress et à déterminer leurs éléments anxiogènes – ce qui était bel et bien le cas pour Gabriel Reid et ce, même s’il ne voulait pas du tout l’admettre au monde pour le moment.

Car dans sa tête, il étouffait toujours.

Son être tout entier, sans qu’il ne le désire le moins du monde d’une part, était d’ores et déjà, de l’autre part, dévoué aux inquiétudes et aux appréhensions les plus extrêmes.

Il essayait toujours de se calmer avant de prendre son médicament contre l’anxiété dans ses cours mais parfois, c’était véritablement inutile et il le savait quand cela se produisait, quand cela advenait : lorsque ça lui arrivait, de péter réellement un plomb, quoique ce fut toujours dans son esprit ; du moins, pour l’instant...

Trauma..., songea Gabriel Reid, en train de noter des formules mathématiques tandis que le professeur les révélait à voix haute à ses élèves. Ce qui se rapportait au cercle, en physique mathématico-expérimentale : radian (combien de fois le nombre pi – c’est-à-dire 3,14159... – passait dans un cercle, un jeu d’enfant), le ratio phi (nombre d’or (phi) $\approx 1,618$), la suite de Fibonacci (forme fonctionnelle $\Rightarrow x^2 - x - 1 = 0$), la spirale logarithmique ($r = ab^{\theta}$), le théorème d’Euler en arithmétique ($a^{y^n} = 1$), généralisation du petit théorème de Fermat où $x^3 + y^3 = z^3$... Bref, tout cela était vraiment hallucinant, avec le stress d’études que ça lui octroyait en plus, ainsi que la surcharge de travail demandé.

L’angoisse qui augmentait et qui ne cessait dès lors de s’élever jusqu’au paroxysme du possible et du supportable..., du moins, pour l’asperger nommé Gabriel Reid.

« Et n’oubliez pas : veuillez tous apporter votre équipement pour le prochain cours, car nous serons en laboratoire pour quantifier et déterminer ces formules », leur ordonna le professeur lorsqu’il eût terminé de donner sa classe.

Géométrie analytique, arithmétique compliquée et logarithmes, songea Gabriel Reid tout en ramassant ses choses et en sortant de l'immense salle de cours digne d'un amphithéâtre de petite taille, ou bien d'un colisée miniature.

Persona, Trauma, Catharsis...

C'est alors qu'il vit le Masque ; qu'il vécut la Douleur ; qu'il vit son Remède !

Par contre, ce dernier lui restait bel et bien inatteignable.

•

Les Visages de Dorothée Mackenzie : les Personnalités qui lui étaient chères – ou pas, qui le savait vraiment ? bien entendu, à l'exception de Dieu le Tout-Puissant.

Cela sauta aux yeux de Gabriel Reid lorsqu'il fit un face à face avec la fille qu'il aimait, alors qu'il sortait de son cours de mathématiques universitaires fort complexes ; et il fut tout à fait dérouté par la tournure que prenaient alors les événements.

Les Visages..., voire les Masques de la Personnalité propres à son amoureuse, et qui tranquillement commençaient à l'agacer sérieusement..., il voulait presque la tuer !

Un : *Persona*.

Il ressentit alors une terrible douleur, subissant ainsi une souffrance tellement atroce qu'elle ne l'ait pas averti auparavant, telle une trahison innommable ; elle ne lui avait même pas dit qu'elle fréquentait désormais l'Université Columbia sise à New York – mais quelle trahison vivait alors Reid ! après tout, elle aurait juste pu lui envoyer un SMS..., un simple coucou “texto” de sa part lui aurait certainement évité d'avoir à présent si mal.

Deux : *Trauma*.

Et le remède..., ce dernier se trouvait fort loin de lui, totalement hors de sa portée. Il risquait maintenant d'exploser, littéralement, et pas rien qu'un peu. Et finalement, ce fut sa fin, inéluctablement...

Trois : *Catharsis*, Les multiples Visages de V(...) ! de Dorothée Mackenzie.

Et par après, ce fut le noir le plus total dans l'esprit du jeune homme.

•

Mi-octobre 2014

Dorothée Mackenzie était heureuse quant à la bonne nouvelle qu'elle avait reçue en ce début d'octobre de l'an 2014.

Elle avait finalement réussi à pouvoir intégrer le cours de morale de la *Columbia University of New York* ! et elle avait même pu discuter avec le recteur éminent de la faculté...!

Son dossier – lui avait par la suite raconté le responsable des études après l'avoir enjointe par le courriel qu'il avait auparavant envoyé à Dorothée à l'appeler à son bureau – était un cas spécial, et la faculté avait désiré accepter son admission car dans son tout dernier relevé de notes, elle avait eu un A en anglais et un beau A+ à son cours de morale optionnel pour sa dernière année passée à la High School et ce, avant qu'elle ne s'asphyxie et qu'on ne lui diagnostique de l'épilepsie, et qu'elle ne soit fatalement admise à l'hôpital psychiatrique.

Même si elle n'avait pas passé les examens finaux obligatoires de son High School afin de graduer de cette dernière, lorsqu'elle avait appliqué pour le cours de morale à la Columbia University, selon ce que le directeur lui disait alors au téléphone, elle avait eu pas moins de quatre-vingt-quinze pourcent pour le test d'admission.

« Vous êtes une perle rare, miss Mackenzie, lui déclara alors le vieil Ernest Wilson. Vous me faites même penser à ma fille..., aussi brillante et intelligente, cette “Rose” ! dommage qu’elle n’ait jamais su terminer ses romans... Elle en a une tonne dans la tête, en plus de son travail d’architecte !

— Moi aussi, j’écris des romans, monsieur le recteur, lui révéla Dorothée Mackenzie. De très bons, même, si je puis me permettre..., sans pour rien m’en vanter néanmoins.

— Je n’en doute même pas, chère Dorothée, lui répondit-il. Vos romans parlent certainement de morale...? Et si oui, sous quelle forme ?

— Bien évidemment, qu’ils parlent de morale ; et d’existentialisme rationnel, plus précisément ! je remets à la fois Nietzsche et Sartre en question, afin que le meilleur d’eux en ressorte, avec une touche de Voltaire, de Simone de Beauvoir et d’Albert Camus par-ci par-là. Et pour sûr, même si j’ai eu quelques refus, la célèbre maison d’édition Knopf a finalement choisi de m’éditer, comme je l’ai mentionné, et de clore les enchères pour la somme de cent-milles dollars : bientôt, on va adorer ma morale pour des millions ! dit-elle, exaltée telle une bipolaire (ou “trouble maniaco-dépressif”) : enfin, c’est ce que je souhaite le plus au monde.

— Mes félicitations, Dorothée ! nous vous attendons pour la fin du mois d’octobre ; et nous avons hâte que vous fassiez partie de notre cohorte de finissants, car vous êtes véritablement une surdouée de l’existentialisme ! je pense que vous êtes bel et bien une moraliste en devenir, et ce n’est pas rien ! »

Il agissait en cinglé tout comme elle.

« Je sens que vous pourriez devenir une Jean-Jacques Rousseau, voire même une Marcel Proust au féminin si bien sûr vous vous y mettez sur-le-champ. Votre avenir semble tout tracé, à présent !

— Merci, monsieur le recteur, et à la prochaine ! », finit-elle par dire et par la suite, elle raccrocha indubitablement et partit lire une fois de plus ses manuels savants.

25 octobre 2014

La nouvelle étudiante en morale Dorothée Mackenzie arriva le matin du 25 octobre 2014 avec tous ses bagages de livres scolaires, de stylos et d'épais cahiers de notes aux pages vierges et immaculées et au papier soyeux et chic, relié avec une couverture en cuir brun pur, doux comme du vélin, sachant fort bien qu'elle devait être la seule de sa classe qui avait dû prendre en compte la qualité de ses carnets pour que l'encre bleue, noire et rouge coule bien et vite sur ses grands feuillets, telle la fluidité de son existentialisme et de sa morale.

Elle obsédait sur la qualité de ses outils de travail, révélant ainsi chez elle un passé trouble : de la compulsion suite aux épreuves de sa vie.

Enfin, elle était entrée et s'était installée sur l'un des tous premiers bancs du vaste auditorium au sein duquel son professeur – monsieur Herman ; d'origine allemande ; selon ce qui était écrit sur le synopsis du cours qu'elle avait lu et relu à sa maison – allait donner son cours comportant sur les morales rationalistes et significatives de Sigmund Freud, ainsi que sur ses théories psychanalytiques et psychologiques ; avérées et prouvées en tout état de causalité, en conséquence des observations sur les comportements typiquement humains par des thérapeutes et des chercheurs certifiés des quatre coins du globe ; comme quoi nous pouvons tous nous libérer des tribulations de notre inconscient en accomplissant sur nous-mêmes des cures psychologiques et profondément analytiques et ce, dépendant du degré qu'aurait bien sûr atteint notre folie car cinglés, nous le sommes à peu près tous selon cet intelligent professeur ; pour Dorothée, du moins, ce serait évidemment palpitant.

Elle avait rêvé à ce cours depuis le début du mois d'octobre. Et voilà que maintenant, elle était assise, son carnet et son crayon en main, en train d'analyser les œuvres véritablement freudiennes portant sur l'inconscient et la sexualité infantile, ouvrages maints fois primés du populaire psychanalyste nommé Freud.

Contrairement à ce que Dorothée avait cru, elle ne fut ni choquée ni angoissée par cette analyse de la sexualité des pré-pubères – elle qui ressentait dans son esprit et dans son corps avoir été abusée et battue à la fois par son père et sa mère alors qu'elle était encore une enfant, ce qu'elle n'avait jamais révélé à la police, ainsi que ce qu'elle ne dévoilerait sans doute jamais à personne, puisque sa bouche, aussi longtemps qu'elle vivrait, resterait silencieuse quant aux atrocités qu'elle avait vécues durant sa tendre enfance et lors de son adolescence tellement celles-ci l'avaient faite souffrir.

Et elle ne le dirait même pas à ses amis proches..., à son seul et unique amour Gabriel Reid, Marianne Thomson, Feder Reagal, ainsi qu'à Sam et à Jack Fillion. Elle ne pouvait se le permettre : ça finirait par la détruire complètement... ; et rationnellement parlant, elle ne s'en sortirait pas le moins du monde indemne si elle osait ne serait-ce que s'en confier à quelqu'un.

Elle songea qu'elle n'avait pas informé Reid qu'elle était désormais à la même université que lui, quoique dans un programme fort différent...

Mais cela, se dit-elle, il l'apprendrait bien assez vite : dans sa folie, elle espérait que ce soit une belle surprise pour lui – bien que, sans qu'elle ne s'en doute le moins du monde, ça ne le serait point et ce, même si toutes ses prévisions s'accordaient dans ce sens : la réalité, en vérité, serait toute autre, bien évidemment.

En définitive, Gabriel serait tellement déboussolé qu'il sombrerait dans une psychose paranoïde en voyant sa belle à l'université, et se sentirait d'ailleurs trahi par sa bienaimée, si bien que de lui ne resterait plus que la noirceur de son propre déséquilibre psychique.

Et dans le noir son amour – Gabriel Reid, soit dit en passant –, ne verrait plus rien, sauf le visage effroyablement explicite et intrinsèque de son Mal et de son Aliénation personnels, les abjectes silhouettes de la perversion humaine qui longtemps et cruellement vous rongeaient de l'intérieur jusqu'à l'épuisement de vos forces mentales, c'est-à-dire jusqu'à votre propre ruine psychologique.

Car en ce monde, rien n'est plus fou que l'explosion spontanée à la fois de votre esprit et de votre identité.

Parce que ce qui vous distingue de la bête est effacé à jamais ; et votre chair, votre sang et votre être ne se souviendrait alors plus de ce qu'ils étaient naguère en soi : des humains ligüés contre l'idiotie, voire la stupidité de la discorde purement immorale de nos bien-fondés et de nos raisons ; car après tout, nous, en tant qu'humains, nous sommes potentiellement fous en majorité, tels des nuées d'étoiles filantes qui traversent la voûte du ciel.

« Et puis ? avez-vous des questions ? demanda le professeur Hermann à toute sa classe, tout en prenant bien le temps de lisser sa moustache grisâtre de major avec ses deux longs doigts fins. Je vous pose cette question afin que vous me demandiez la vérité sur ces exemples typiquement freudiens, comparaisons sexuelles, perversions de l'homme et dépravations reliées au sexe..., des exemplifications, somme toute... ?

— J'ai une question, monsieur Hermann ! lui demanda un étudiant assis tout au fond de l'auditorium qui leur servait de classe à tous, son stylo bille fortement ancré dans sa main bel et bien levée et fermée.

— Pour sûr, lui dit-il. De quoi voulez-vous me questionner, dans le cadre de notre cours sur Sigmund Freud et ses théories psychanalytiques sur la sexualité *infantis* ?

— Pensez-vous vraiment que monsieur et madame tout le monde pourrait accomplir de tels sévices et de telles dépravations pour se venger de leur propre enfance ou bien par pur plaisir animal, en nourrissant leurs besoins primaires des émotions de terreur et de souffrance de leurs victimes ?

— Excellente question, émit le professeur. Ma foi, vous me surprenez pour des étudiants de première... Je pense, pour tout vous dire, que dans la mesure du concret mais aussi pour le moment, l'homme et la femme sont des êtres particulièrement apprêtés pour mal utiliser leur libre-arbitre si cela est ce qu'ils désirent véritablement. Ils peuvent devenir complètement égoïstes et ainsi ne plus faire attention aux autres ; bien entendu, sauf à leurs proies auxquelles ils peuvent montrer si ce n'est leur plus profond irrespect, leur cruauté intersidérale, voire leur envie de les assassiner sauvagement.

» La vengeance, en effet, c'est avant tout un sentiment : nous ne nous vengeons pas pour rien. Si l'homme commet une dépravation qu'il sait qu'il se ferait haïr par sa femme, alors soit : il s'est bel et bien vengé d'elle. Mais cela commence alors qu'il est tout jeune, habituellement, avec le complexe d'Œdipe mal géré et l'orgueil tout emmêlé, nous entraînant ainsi dans une lutte avec notre père ou avec notre mère, ce qui s'achève souvent par la fin de toute notre chaleur humaine ; et c'est là où, pour la plupart, que commence réellement notre plus totale froideur. Puisque telle est en fait la voie que plusieurs d'entre nous empruntent, soit celle de la facilité, et non de l'acceptation des autres.

» Cette apathie, cette vengeance, elle est amoral, pour ainsi dire, car il n'y a pas de chose plus inhumaine que l'immoralité de soi-même. De cette manière, je pense que certains hommes et certaines femmes sont voués à l'échec s'ils ne s'aperçoivent pas de la réalité : nous ne pouvons point régler nos problèmes en soumettant les autres à la torture émotionnelle, après tout, et en nous prenant pour d'autres.

» Sur ce, ce sera tout... Apportez votre manuel sur l'existentialisme pour le prochain cours, puisque nous parlerons du Jean-Jacques Rousseau de *L'Émile* – lorsque l'auteur nous demande : *Si l'on nous offrait l'immortalité sur Terre, qui est-ce qui accepterait ce triste présent ?* – à la Simone de Beauvoir de *Tous les hommes sont mortels*. Également, nous verrons comment cela aura marqué les pensées de Sartre et de Beauvoir tout en influençant leurs théories politiques socialistes au courant du XX^e siècle. Bref, je vous souhaite une belle semaine... »

Alors, en sortant de sa classe et en marchant tout le long du corridor de la faculté de Morale qui attenait aux salles de cours de Physique Élémentaire : après les avoir fermés l'espace d'une seconde dans le vaste couloir, DOROTHÉE MACKENZIE OUVRIT SUBITEMENT LES YEUX, TOUTE ÉBLOUIE PAR CE QU'ELLE CONSTATAIT DE SA CONSCIENCE PROPRE, OUI : CAR CE QU'ELLE VOYAIT, C'ÉTAIT TOUT À FAIT INATTENDU.

•

C'est infernal..., songea Gabriel Reid.

C'est qu'il était comme plongé dans une sorte de coma.

Il pouvait entendre parfaitement les autres mais point leur parler, ce qui se révélait à être extrêmement frustrant pour lui et ce, bien qu'il avait toujours été dans sa petite bulle personnelle en cas de besoin, d'aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, d'aussi loin qu'il pouvait se le remémorer.

Il sentait qu'on se mouvait autour de lui, comme pour lui venir en aide ou bien pour lui nuire, il ne savait pas trop. Enfin ! c'était véridiquement quelque chose pour lui à vivre, si bien qu'il ne savait plus exactement qui il était vraiment, ni ce qu'il devrait réellement faire. C'est car il ne ressentait absolument plus rien, si ce n'est bien sûr son glacial hiver intérieur.

C'était clair comme de l'eau de roche : il ne s'était pas du tout attendu à voir son amoureuse Dorothée ce jour-là du 25 octobre 2014 à la Columbia University..., et surtout pas avec un paquet de livres et de carnets scolaires en plus de manuels volumineux portant sur le tout premier psychanalyste Sigmund Freud, créateur de cette même médecine analytique, et qui avait même écrit la préface des Frères Karamazov de Dostoïevski en allemand, célèbre auteur slave d'avant la Révolution Russe de 1917.

Dorothée lui avait effectivement menti. Celle-ci s'était inscrite à la Columbia University et ce, sans ne serait-ce que lui en parler ou lui en discuter, ou lui expliquer le pourquoi de cette trahison...

En plus, d'après ce qu'il avait pu voir avant de sombrer dans l'inconscience, c'était au programme de morale de l'Université de la Big Apple qu'elle avait appliqué – et lui-même ne connaissait pas du tout cette partie d'elle, qu'il s'apprêtait dorénavant à découvrir... Il ne la sentait pas : mais il ne sentait que sa propre jalousie à l'égard de son amoureuse – car lui aussi, il aimait apprendre de la pensée philosophique.

Et elle, en tant que pseudo-moraliste mordue de textes tous plus logiques et implacables les uns que les autres, tous plus rationnels que cette petite personne égocentrique nommée Gabriel Reid, qui était asperger, oui ! ou autiste de profession.

Et elle semble avoir changé, tout à coup : elle est devenue subitement plus mature et étincelante, voire plus à même de se distinguer des autres, et elle s'est achetée des lunettes afin de mieux voir ce qui est enseigné dans sa classe sur le large tableau vert garni d'inscriptions et de théorèmes moraux et psychologiques fournis par leur professeur prétendument savant – celui-là même qui, désormais, éduquait ses élèves à l'aide du mouvement de sa craie tout en parlant magistralement de sa bouche bavarde.

Je n'ai plus aucun doute, se dit désormais Reid : plus assurée, elle l'est devenue, en plus d'une touche de je ne saurais dire quoi encore qui la magnifie encore plus..., mais elle m'a trahi hypocritement, bon sens ! que dois-je faire...? Je ne le sais pas. Mais dites-moi : que devrais-je faire ?

En vérité, il ne pouvait rien y faire..., car près tout, il était dans le coma !

Dans la vie, rien n'est à craindre, tout est à comprendre.

Cette phrase est de Marie Curie, récipiendaire du prix Nobel de physique et de chimie respectivement en 1903 et 1911.

Plus que jamais, songeait alors Reid, j'ai besoin de comprendre cette morale. Car dans la vie, il ne faut rien craindre et surtout comprendre, et avoir conscience de notre savoir.

Plus facile à dire qu'à accomplir pour lui.

Bien qu'il comprenait fort bien le sens de cette phrase, il ne savait toutefois en appliquer exactement son objectif et sa morale littéraires, pour tout dire, parce qu'il en était tout simplement incapable.

Et il fallait, pour ce faire, détenir beaucoup de volonté – ce qu'il n'avait pas encore, bien évidemment et ce, pas pour n'avoir point essayé autrefois.

La détermination, après tout, est l'art absolu et impitoyable de se faire dire non, mais de s'encourager personnellement à accomplir un travail relevant du commun des hommes.

Après tout, en vérité, il n'était qu'un tout petit marmot émotionnellement..., car il était encore un petit, sans que du moins, Mackenzie ne le sache encore.

Et subitement, on commença par le tirer par les bras. On l'attacha solidement sur une civière et, partant de la Columbia University à l'intérieur d'une sorte de gros véhicule banalisé, ses yeux boursoufflés et sa tête excédée par toutes ses douleurs à la fois psychiques et physiques, ses tempes qui le faisaient atrocement souffrir, sa sueur chaude comme de la lave et aigre comme un fruit trop mûr, il arriva en compagnie des ambulanciers à l'urgence d'un hôpital de la grande ville de New York.

Et brutalement, on le poussa et on l'amena en bloc opératoire, sans prendre de risque inutile, puisqu'il était à présent devenu un péril pour toute la société New Yorkaise de l'Université, mais aussi pour les étudiants étrangers ou immigrés.

Toutes ses perspectives d'avenir étaient désormais réduites à rien et bonnes pour remplir le fond des décharges de la ville.

•

25 octobre 2014 – Ce qui s'est véritablement passé

L'amant de Dorothée Mackenzie Gabriel Reid avait craché par terre et avait frappé un étudiant, puis l'avait tué avec une sorte de large couteau de cuisine qu'il avait depuis tout ce temps dissimulé sous sa manche de chandail sans que l'on puisse savoir comment exactement il avait pu l'apporter avec lui au sein du bâtiment scolaire – avec les détecteurs de métal à l'entrée de la Columbia University réagissant à la moindre molécule, voire particule métallique ; surtout pour le département des Sciences Physiques ; et ce, même lorsqu'il s'agissait juste de simplettes lunettes grises.

Étonnamment, la machine avait eu un bug informatique, et n'avait guère su prévoir ce qui allait arriver à ces deux étudiants de la faculté des sciences : l'un trépassé sur le sol, la mare de sang se répandant comme une peste dans les couloirs et le rongeur qui, pour sa part, meurt du poison de ses nombreuses tiques ; l'autre, sombré dans une sorte de délirium quelconque, ce qui l'avait fait s'endormir brutalement après quelques secondes.

Et ç'avait été alors la cata, pour ainsi dire, à la fois pour les forces de l'ordre ainsi que pour la direction – qui comprenait tous les recteurs ainsi que les doyens choisis – de l'une des plus grandes institutions d'enseignement des États-Unis d'Amérique.

LA MORT ! et l'impuissance de la vie – quelle jouissance avait alors vécu le meurtrier nouvellement, ignominieusement et si ténébreusement baptisé, telle une ultime irrévérence envers Dieu notre Créateur ; et il s'était fait mal – et il n'avait rien senti du tout.

Gabriel Reid s'était en effet mutilé après son crime.

Et c'était si *cool* de pouvoir se gorger ainsi de la souffrance des autres ! et dans l'ambulance, on l'avait ceinturé de force et on lui avait injecté rapidement des sédatifs afin qu'il se calme, puisqu'il avait l'air de vivre un véritable délire...

C'est parce qu'il avait été en psychose, voilà tout – voilà tout ce qu'il était à présent : un monstre de péchés non-expiés.

« Dissociations gravissimes de la personnalité, avait alors jugé le psychiatre à son arrivée au New York Presbyterian Lower Manhattan Hospital. Il faut l'opérer tout de suite, et efficacement – car à présent, sa santé mentale ne tient plus qu'à un fil ! »

Voilà ce qui alors, avait provoqué la haine qu'il possédait désormais pour ce monde !

Maintenant, il ne supportait plus ces gens ; même, il les détestait et il les haïssait de toute sa force vitale...

Et malheur à celui qui éprouve de tels ressentiments ! car cela ne nous mène vraiment à rien d'autre qu'à l'usufruit d'une douleur vaurienne encore plus atroce et torride que celle que l'on vit actuellement.

Qui est Dieu et Tout-Puissant, à part Un-Seul Être ? évidemment, vous ne l'êtes pas ; et moi, en tant que narrateur “anonyme” de ce drame tragique, je le suis moins encore.

Car voici ce que me dicte ma conscience : qu'il est beau de se délecter, mais point de tout ce qui a rapport avec la souffrance physique, mentale ou spirituelle des autres que nous chérissons parfois malgré notre conscience afin d'agir toujours avec paix et bon sens pour être approuvés du Ciel.

Mais néanmoins, écoutez cette voix ! oui, celle de la vérité et qui sonne vraie : aimons-nous les uns les autres.

Et qui n'a pas entendu dernièrement, c'est-à-dire récemment : mais dans quel monde nous trouvons-nous, tels des prisonniers de cette guerre que le Mal ravageur met en rogne ? malheureusement, à peu près tous ceux qui nous entourent le savent déjà : la scène de ce monde s'est transformée.

Prenez par la voie de la direction divine : peut-être celle-ci vous guérira-t-elle de vos maux... ; et quant à Gabriel Reid, lui, il ne s'était jamais donné ce choix. Car il faisait partie de *ce* monde, de cet

univers impur aux désirs sanglants traversant toute chair qui se meut sur ce verdoyant jardin créé, et Dieu le sait sans nul doute possible tout autant que moi, l'anonyme écrivain.

Malheureusement, d'ailleurs, on l'avait rendu à présent encore plus fou qu'il ne l'était déjà : puisque les gènes archaïques prenaient alors la place des bons et essentiels à toute protéine d'humanité.

Et ce goût de haine devenait dorénavant tout à fait démesuré, atteignant dès lors des sommets extrêmes à chaque fois que Gabriel Reid pétait décidivement un plomb : ce qui, à présent, était toujours catastrophique pour lui ainsi que pour les autres alentour de lui, et donc pour le monde en entier et l'interstellaire de surcroît – car à sa soif sanguine s'ajoutait désormais ses agglutinogènes meurtriers et extrêmement psychopathiques...

Telle était désormais la triste vérité, sa propre réalité : il rêvait de détruire ce monde une bonne fois pour toutes ainsi que tout ce qui se trouvait en lui et qui vivait grâce à Un-Seul.

•

25 octobre 2014

La toute nouvelle étudiante au programme universitaire de morale de la Columbia University Dorothée Mackenzie n'en revenait tout simplement pas : elle ne pouvait pas y croire, en effet, car c'était beaucoup trop pour ses yeux et pour son esprit...

Et elle en pleurait tellement c'en était irréel, tellement cela relevait de l'impossible, voire de l'in vraisemblance la plus pure : comment ferait-elle, alors qu'elle désespérait autant ? elle n'en avait vraiment aucune idée.

Son amoureux Gabriel Reid avait perpétré un meurtre, un vrai assassinat..., exactement comme sa mère, à peine un mois auparavant, en avait commis un sur son propre père et ce, bien que Dorothée ne les aimait pas particulièrement ; en vérité, c'était à peine si elle pouvait se dire qu'elle les détestait, puisqu'elle les haïssait plus que tout ce qui existait en ce monde.

Bien sûr, exception faite des plus vils.

Ses parents, elle ne les avait jamais appelés par leurs prénoms, se gardant strictement de les nommer ainsi, et elle en parlait plutôt comme de “maman” et de “papa”.

En définitive, elle n'avait jamais appelé sa mère *Linda* et son père *Henning* ; en fait, elle ne l'avait jamais fait depuis qu'ils avaient commencé à la brutaliser.

Mais de ceci, de cette dureté, elle n'en parlerait jamais à personne : car, comme vous le savez très bien, mes chers lecteurs, elle reniait totalement son passé, mais acceptait conditionnellement son présent.

Psychanalyse ce qui s'est passé, et pense-y fort..., se dit-elle à elle-même afin de parvenir à savoir si Gabriel Reid était instantanément devenu fou tout comme ses parents ou s'il était raisonné et plein de bon sens, malgré qu'elle en doutait fort, à présent qu'il pouvait avoir réellement commis un meurtre de sang-froid, puisqu'elle n'avait pas aperçu de haine ni de méchanceté dans son regard..., comme si ce n'avait été pas du tout prémédité ; comme si dès le départ, il s'était agi d'une simple erreur humaine, d'une transgression des plus profonds des principes moraux sans pourtant y accorder de valeur.

Tout ce, c'est puisque Mackenzie ne voulait pas en souffrir davantage. En réalité, elle voulait comprendre ce qui s'était réellement passé afin d'excuser son amoureux.

Car dans la vie, tout est à craindre, et rien n'est plus à comprendre..., on peut aussi l'arranger comme cela si l'on veut, pour notre plus grand plaisir malsain : la phrase de Marie Curie transfigurée pour satisfaire et combler nos peurs les plus profondes ; c'est-à-dire nos angoisses les plus grandes, afin que tout soit bel et bien conforme à notre vision psychopathique des choses existantes.

Car en ce monde tordu, nous avons grandement besoin d'une morale digne de notre raison afin de pouvoir y survivre – et ce, que notre conscience soit bonne ou mauvaise.

Puisqu'il n'existe pas d'exactitude pour la morale bienfaisante, du moins à celle des humains. Là où on vogue, on perd peut-être toute notion de ce qui existe réellement..., enfin, peut-être, car ce n'est après tout qu'une simple théorie. Qui sait ? l'esprit de Dieu sera peut-être sur nous en temps voulu afin de nous expliquer certaines évidences plus en détail.

La folie ! et un meurtre commis de sang-froid au sein de la Columbia University..., quel sort atroce s'y était-il alors abattu, laissant pour mort extrêmement atrophié un étudiant d'origine anglaise (oui, un élève immigré d'Angleterre afin d'y entreprendre un séjour d'études !) qui s'était inscrit au programme de sciences physiques afin de suivre ce cours aux États-Unis. Et pour le reste, on avait aussi laissé pour dément – ou pour démon – un asperger américain aux gènes très probablement meurtriers et dignes d'être traités de toute urgence chez les fous, même si Dorothée savait que les toubibs ne pourraient rien y faire si ce n'est que rendre sa psychopathie encore plus sévère qu'elle ne l'était à ce moment-là.

Car on naît ainsi, et on déprave encore plus dans ce sens une fois que le pouvoir obscur prend de plus en plus racine en vous et ce, à mesure que vous grandissez mentalement et que vous vous préparez pour tuer tout d'abord votre petit animal de compagnie maigrichon, puis votre voisin de la maison d'à côté...

Rien, en ce monde, rien n'est à comprendre ou à analyser concernant le comportement irrationnel et fort imprévisible des assassins, ceux-là mêmes qui commettent des crimes par simple pulsion et par pure jouissance de voir l'autre souffrir et d'ainsi se délecter de leurs supplices d'agonie.

Car si vous ne voulez pas devenir comme eux, ne cessez pas d'être des hommes, et empruntez le bon chemin ; car comme dirait Tolkien et ce, même si nous ne nous accordons point avec tout ce qu'il fit : "La Volonté du Mal ruine souvent le Mal", puisqu'ainsi va le cours de notre avenir, ainsi que celui du

monde, si nous voulons tous sombrer et mourir complètement déraisonnés et cinglés par la salissure de nos péchés les plus atroces, c'est-à-dire de nos plus inhumaines passions !

Nul n'est épargné par la colère de LUN si nous commettons de telles fautes, parce que ce dernier nous regarde continuellement – et n'en doutez jamais, si vous voulez poursuivre de manière saine votre existence en cette Terre.

Car si vous vous laissez faire, vous serez des corrompus aux yeux et au sus de tous, et alors on vous jugera à un moment ou à un autre de votre vie pour vos souillures...

Puisqu'après tout, n'est pur celui ou celle qui emprunte la mauvaise voie, et qui navigue ainsi vers une conduite moralement néfaste pour ses frères ainsi que pour ses sœurs, ces individus qui, pour autant qu'on connaisse l'étendue de leur volonté, marchent dans la route du bonheur et de la lumière afin de prospérer tous ensemble d'une même et sainte joie, du moins en général.

Car des exceptions, il y en aura toujours parmi ce monde et ce, quoi que l'on puisse bien en dire ou en redire.

Ainsi, faisons notre chemin juste tous ensemble, pour qu'ainsi le monde arrête de violenter le monde.

Jurons-le ! promettons-nous de pacifier un jour les cœurs impurs de ces gens !

La violence sur autrui, c'est comme les Dix Plaies d'Égypte lancées sur un pauvre vieux fermier qui ne le méritait pas car fervent de la pureté, il surveille chacun de ses pas et de ses actes, afin de ne pas contourner la juste route qu'il a tracée devant lui.

Et souvent, malheureusement pour nous tous, de la violence, il y en a partout à présent – dans toutes les sphères de notre quotidien –, et voilà que notre jardin se voit dévasté par l'enfer produit par la discorde, par le Mal, par le désordre ainsi que par les lois infondées de ces gens ayant appris, depuis leur tout jeune âge, à être radicalement injustes et cruels envers leurs congénères..., puisqu'il n'y a pas de plus grave faute que de ne pas pardonner à autrui ou bien, accomplir le Mal pour le Mal.

Mais peu importait, désormais : Dorothée se sentait incroyablement vide, comme si on lui avait ôté tout son sang..., comme si Gabriel Reid avait perpétré un meurtre gratuit – ce qui était bel et bien le cas, à son plus grand désarroi et ce, même si elle ne voulait pas trop y songer ni même y réfléchir : puisqu’elle ne désirait tout simplement pas y croire pour le moment...

Mais la seule pensée qui la triturerait, à présent, c’était que son amoureux avait forcément accompli son péché dans un excès d’aliénation et de délire ; car elle ne l’avait jamais connu ainsi, et elle ne l’avait jamais vu non plus être ainsi, lui qui était si doux de nature et si gentil.

Dans le corridor de l’université, près d’où la flaque de sang s’étendait désormais en véritable mare pourpre, voire tout à fait nauséabonde, sur les carreaux du plancher en céramique blanche liant les locaux des deux facultés – et les autres étudiants ainsi que les professeurs, témoins officiels de la scène, ne surent jamais pourquoi Mackenzie eut alors une telle réaction affreuse, affichant de plus leur dédain à la voir sangloter, ne le lui pardonnant manifestement point de –, oui ! Dorothée pleura, anéantie par ce qu’elle avait vécu, tout en s’apercevant que personne alentour n’était ici pour la réconforter, uniquement que pour la regarder avec vaine incompréhension à son égard et indisposition, voire rejet complet, de sa misère actuelle...

Alors, tandis même que Mackenzie hurlait sa vive douleur, il fut alors évident que désormais, un monstre avait été produit par le monde.

•

Fin octobre 2014

À l'hôpital de Lower Manhattan, les plafonds étaient blancs et les murs aussi.

Gabriel Reid se trouvait en salle d'isolation, enchaîné sur son lit à l'abjecte manière d'un vil cobaye scientifique.

C'était déjà assez pour affirmer qu'il haïssait la psychiatrie.

D'ailleurs, il avait servi à la science, cette journée-là du 25 octobre 2014, puisqu'on l'avait lobotomisé afin qu'il n'éprouve plus rien, excepté de la haine et un désir atroce de vengeance.

« On m'a ôté la vie ! », cria une fois de plus Gabriel dans son isolement immaculé tandis que l'infirmière venait encore, lorsqu'il témoignait une forme d'agressivité quelconque, lui injecter un sédatif basique afin qu'il tombe dans le sommeil le plus rapidement possible et ce, sans faire d'ambages au personnel médical : car son agressivité ne s'était pas tout à fait tue.

On lui avait enlevé ses barrières...

Maintenant, les gènes de meurtrier dans ses veines pouvaient prendre la relève, plus forts et primitifs que jamais ; car on leur avait peut-être octroyé l'immortalité au sein-même de son être, qui sait ?

Un jour, très inexplicablement, il avait réussi à se délier de ses chaînes.

Ensuite, il avait défoncé la porte de sa cellule d'un puissant coup de pied afin que les gonds de cette dernière se brisent et qu'ainsi, il puisse indubitablement s'enfuir.

Et il avait à peine atteint le fond du couloir qu'on l'avait aussitôt immobilisé, et qu'on lui avait injecté un autre de ces somnifères extrêmement efficaces...

Désormais, il savait qu'il était vraiment leur prisonnier.

Il fallait qu'il trouve absolument une façon de se suicider coûte que coûte, qu'importe le prix qu'il aurait à en payer après sa mort..., mais il n'y avait rien dans le service ; et surtout pas dans la chambre

d'isolement nette où il se trouvait ; pour se trancher les veines de l'avant-bras ou se rentrer un crayon dans le cou afin de se transpercer les jugulaires et qui sait, peut-être même l'aorte, pour ainsi se délecter du jet pourpre qui en découlerait et *de facto*, parvenir à concevoir que toute sa vie défilait devant lui.

Et malgré tous ses efforts pour se supprimer, c'était vain.

Et ainsi, serait-il en mesure de s'échapper un jour de cet endroit moisi ?

•

Début novembre 2014

Désespérée à force d'essayer, Dorothée Mackenzie n'avait pas pu aller voir encore son amant, car le chef-médecin le lui avait déconseillé puisque Reid sortait tout juste d'une lobotomisation des plus radicales.

« Il est lobotomisé ! », s'attristait Dorothée à chaque fois qu'elle y pensait.

Et même, comble de l'absurde et de l'illogisme, sans nulle compréhension pour sa situation – ainsi que pour sa peine –, les gardiens de sécurité l'avaient renvoyée dehors de l'Université, cette journée du 25 d'octobre 2014, alors que le meurtre sordide du jeune étudiant anglais avait été perpétré, sans se chagriner ne serait-ce que de l'état auquel se trouvait la toute nouvelle étudiante du programme de morale de la Columbia University.

À propos de leur peu d'empathie, elle n'avait donc pu qu'appeler son recteur adoré, qui lui avait fait part de son chagrin et de sa compassion quant à la condition dans laquelle se trouvait Dorothée ; et ainsi, il lui avait solennellement juré qu'il irait bientôt sermonner les gardiens de sécurité pour leur manque de sympathie et de considération envers les autres – délits qui, lui promit également le doyen de sa Faculté, seraient passibles de leur congédiement.

Dorothée, donc, ne put alors que le remercier, sachant fort bien qu'elle possédait depuis qu'elle était entrée à cette université un protecteur loyal.

Elle s'était rendue à la Columbia University pour l'un de ses cours, un pluvieux jour du début du mois de novembre 2014.

Elle avait pris des notes et avait presque rempli la totalité d'un épais carnet de trois-cents pages.

Cette classe avait duré quatre heures, puis elle s'était dirigée vers le café étudiant de l'université afin d'en prendre un correctement torréfié pour arriver à se détendre et pour mieux psychanalyser son état de chagrin, comme le leur avait conseillé leur professeur de morale durant l'un de ses cours extrêmement intéressants portant sur la matière dénommée "Tristesse Cognitive".

Son café, il était à peine amer mais il restait très corsé, comme elle aimait le prendre, avec un léger soupçon de lait frais ou de crème dix pourcent.

Et Dorothée aimait le goût de son café, et ne put que s'en commander un autre tout de suite après l'avoir complètement avalé : elle était toujours aussi avide de café et ce, depuis que son amour était en psychiatrie.

Ça la reconfortait.

Et c'était bel et bien sa seule consolation pour l'instant.

Sortant du stationnement de l'université avec sa voiture nouvellement acquise au début du mois d'octobre, elle prit par la grand route afin de rentrer à sa ville natale pour la fin de semaine à son appartement de Virginia Beach.

Elle se dit encore qu'elle avait fait un bon choix de vendre la maison de son père décédé et de sa mère aliénée, car elle n'était plus capable d'y respirer l'atmosphère macabre qui y régnait sans doute toujours.

Et la partie du procès pour laquelle elle devrait sincèrement témoigner concernant le meurtre de son père avait lieu dans à peine quelques jours : c'était son cauchemar et son enfer par les temps qui courraient.

Elle ne souhaitait pas du tout aller répondre aux multiples questions des avocats à la barre, tout en sachant pertinemment qu'elle n'aurait sans doute pas le choix de le faire – ce pourquoi elle était revenue pour le reste des jours avant cette fin de semaine du début du mois de novembre.

La date où elle irait témoigner à la barre pour le compte du procureur concernant le procès de sa mère, accusée du meurtre de son mari : le jeudi 6 novembre 2014.

•

6 novembre 2014 – date de la dernière journée du procès de l'accusée, Linda Mackenzie-King

Accusée du meurtre de son mari, désormais veuve puisqu'ayant tué son époux Henning Mackenzie, là où elle résidait dans sa sombre demeure au sein des montagnes de la cité de Virginia Beach, devant les yeux de sa propre fille ainsi que des amis de cette dernière, arrêtée par les forces de l'ordre le 17 septembre de l'an 2014, pour assassinat perpétré avec préméditation sur la personne de son conjoint, âgé d'une bonne quarantaine d'années.

Incroyablement, Dorothée se souvenait du prénom et même du nom de sa mère, des années après avoir choisi de ne plus l'appeler ainsi.

Cependant, elle n'avait pas du tout voulu s'en rappeler ; toutefois, elle n'avait pas eu d'autre choix, puisque Dorothée avait fini par accéder aux demandes du tribunal.

Sa mère était maintenant devenue un cas gravissime dont l'État de Virginie se chargeait entièrement, en toute et due forme et selon ses articles de lois.

Cette dernière l'avait répété à ses psychiatres et ils l'avaient crue : ce n'était pas de sa faute si elle était débile.

Comme ils sont idiots ! ils croient absolument tout ce que je leur raconte...! se réjouissait-elle toujours après leur avoir conversé à propos de sa santé mentale plus qu'instable, à présent, bien qu'elle fût en réalité stable.

Mais le procureur de l'État de Virginie pensait autrement : il croyait non pas qu'elle était victime de troubles psychiques, contrairement aux psychiatres, mais bel et bien qu'elle avait eu conscience de ses actes et de leur mesure lorsqu'elle avait inéluctablement décidé de tuer de sang-froid son mari.

Et d'ailleurs, Linda n'avait ni pleuré ni sangloté lorsqu'elle était arrivée au poste de police de V. A. Beach, à la plus grande incompréhension mais aussi à la plus heureuse satisfaction des enquêteurs, car l'équipe de Jack Fillion la croyait résolument coupable, en plus d'être terriblement barbare et sans pitié.

Aussi, le procureur avait suivi un procès hautement médiatisé au Québec au début des années 2010, et cette poursuite judiciaire lui rappelait comment le meurtrier sadique avait tué ses deux petits enfants inoffensifs.

Tous les journaux ainsi que la cité de Virginia Beach souhaitaient qu'elle fût mise en prison et qu'elle fût sous les verrous sans plus attendre, car "Linda King" était véritablement un monstre...

Mais les psychiatres avaient du pouvoir, et pas rien qu'un peu ; et, savait Linda, elle jouait son jeu à merveille, car ses thérapeutes n'y voyaient que du feu et de la poudre de fée maléfique. Tant mieux, puisque son heure viendrait bientôt.

Enfin, elle régnerait sur sa maison telle la reine toute-puissante qu'elle était réellement.

Elle était si démoniaque à l'intérieur et pourtant, toutes les infirmières qui la côtoyaient jour après jour ne voyaient rien en elle d'une psychopathe ou d'une tueuse véritable ou bien d'une sociopathe en devenir, mais plutôt d'une déliée qu'il fallait absolument traiter pour qu'elle aille assurément de mieux

en mieux au fur et à mesure que les semaines passaient et que les mois s'enfilaient effroyablement, tels ses pires appréhensions avant son procès – puisqu'elle ne voulait pas penser à ce qui arriverait si elle était déclarée coupable par la justice instaurée de l'État de Virginie.

Et, se dit-elle : quand elle serait sortie de ce trou de déments, elle irait sans nul doute tuer sa fille pour l'avoir faite enfermer, comme si elle n'avait été pour elle qu'un vulgaire chiffon malpropre et dénué de "toute saleté intéressante" ; clin d'œil aux quatorze adolescents morts trouvés dans les flots du Boardwalk presque une année après ce procès.

Linda ne réclamait à présent plus que vengeance, et elle se promit qu'elle l'accomplirait qu'importe ce que ça lui en coûterait, qu'importe ce que ça lui en demanderait.

Car Dorothee doit payer ! disait-elle souvent pendant la nuit alors que les infirmiers pensaient qu'elle dormait et qu'elle voyait les étoiles filer dans la voûte céleste et les automobiles passer dans la rue, puis s'engouffrer jusque dans l'obscurité la plus ténébreuse, voire la plus malsaine qui soit ; effectivement, celle des carrefours.

Et rien ne pourrait plus arrêter sa folie destructrice, car elle se sentait de plus en plus meurtrière...

C'est ainsi qu'elle voulait faire souffrir sa progéniture exactement comme elle, elle l'avait fait en la faisant traiter par ces idiots de psychiatres !

Linda n'était presque plus sous médication, mais ça ne paraissait pas trop..., du moins, pour l'instant.

Le procès, quant à lui, approchait de plus en plus.

Et elle se délectait déjà des douleurs qu'elle ferait subir à son insolente fille ! car c'est elle qui, cette fois-ci, perdrait tout : y compris sa raison de vivre et sa vie ; oui, mes chers lecteurs – y compris son droit d'exister...

•

Une fois de plus, le monde alentour ressemblait à un tel chaos...

Dorothée Mackenzie se dit que ça ferait un bon commencement de roman.

Elle s'apprêtait désormais à rentrer dans la salle où sa mère folle à lier se faisait juger à l'instant-même par le jury ainsi que par le juge assignés à ce procès qui avait été hautement médiatisé aux États-Unis.

Rien de moins qu'une autre de ces vaines folies journalistiques ! s'insurgea-t-elle à l'intérieur d'elle-même. Ils sont prêts à tout pour être élitistes et faire de l'argent ; et sur notre dos, de surcroît...! Quelle est donc cette justice, et où se trouve-t-elle ? certainement pas en ce monde, pour tout dire...

Définitivement, les journalistes seront toujours des idiots en tentant de dépeindre vainement la société comme des sortes de stupides : en se rapportant non pas à la souffrance dans laquelle est plongé le monde, mais bel et bien en analysant les personnalités politiques et en les adorant ou en les maudissant, telles des déités ou des idoles qui ne valent rien, car il n'est qu'Un-Seul Dieu qui vaille quelque chose.

Seulement que de la bagarre et des carnages assurés.

Il faudrait s'aimer les uns les autres, et non point s'haïr tous ensemble. Mais cela, tout comme le savait particulièrement Dorothée, c'était impossible pour des humains qui n'ont jamais travaillé sur eux-mêmes et qui n'ont jamais fait face à la vérité ainsi qu'au sens de la vie, cette réalité parfois grisante, tantôt glaçante sous les moins 50 °C.

Même si elle n'aimait pas sa mère, elle songea que, présentement, le monde n'était que discorde ; et elle pria pour qu'un jour prochain, celui-ci soit enfin délivré de toutes ces souffrances afin qu'ainsi tous les humains soient en paix avec leurs esprits, et donc avec eux-mêmes, et qu'ainsi il n'y ait plus jamais de guerres exterminatrices qui puissent faire sombrer l'humanité jusque dans le chaos le plus total et désolé,

et qu'ainsi les hommes soient isolés les uns des autres par des sortes de murs tout à fait infranchissables et invisibles – mais au combien ressentis et tangibles !

Et pour qu'ainsi, il n'y ait plus jamais de démons ni de conflits à la surface du globe ni dans d'autres lieux également...

Même si Dorothée était sans doute aussi démoniaque, c'est-à-dire aussi maniaque et psychopathe, que sa mère, au moins, elle n'était pas illogique comme elle et saturée de sa folie.

C'était ce qui, finalement, l'avait d'ailleurs décidée à coopérer avec les forces de l'État de Virginie afin de réussir à faire condamner sa cruelle mère mégère selon tous les médias des États-Unis ainsi que les titres qu'ils donnaient à leurs articles toujours cinglants de surcroît : car ce qui choque reste toujours gravé dans la mémoire de ce monde cruel.

Elle arriva enfin à la barre, devant tout le monde présent au sein du tribunal, y compris devant sa mère qui lui lançait déjà un regard horriblement tranchant et si affûté qu'on aurait dit que des couteaux sortaient de ses yeux, pénétrant de cette manière toute chair dans son champ de vision.

L'avocat à côté de cette dernière semblait ne plus pouvoir tenir en place tellement il paraissait angoissé et terrifié à la seule idée d'avoir à la défendre, ce qui était plus qu'équivoque quant au stress qu'il devait vivre intérieurement.

« Votre nom et votre âge ? demanda le procureur à la jeune femme, à présent assise à la barre, exactement comme les témoins oculaires devaient être apprêtés à le faire.

— Dorothée Mackenzie, dix-sept ans, presque...

— Veuillez être courte, lui dit l'avocat sur un ton supérieur, ce qui était fort agaçant. Merci de bien suivre la consigne. Votre lien de parenté avec la présente accusée, Linda King-Mackenzie, madame Dorothée Mackenzie ? »

On avait enfin fini par dire le nom de sa mère..., elle commença brusquement à paniquer et ce, même si elle s'en était déjà rappelée et qu'elle s'était jurée d'être courageuse et de tenir bon.

Mais elle fit comme si de rien n'était, et cela fit mouche : « Je suis sa fille...

— Bien. Savez-vous, en date du 17 septembre 2014, ce qui s'est passé à votre résidence dans les montagnes, à la cité de Virginia Beach ?

— Bien sûr, j'ai...

— Soyez courte ! la tança encore le procureur, plus que condescendant envers elle.

— Silence ! cria le juge en frappant avec son minuscule marteau de bois sur la protubérance de son lutrin. Veuillez mieux honorer la témoin oculaire des faits en présence des membres du jury, monsieur le procureur Wellington, afin que son avis reste neutre et impartial.

— Vous m'en voyez navré, s'excusa Wellington. Excusez-moi, mademoiselle Mackenzie. Je vous avais demandé si vous saviez ce qui s'était passé, ce jour-là du 17 septembre 2014...

— J'ai vu ma mère tuer mon père de sang-froid sans le moindre remord.

— C'est également ce jour-là que vous l'avez vue pour la dernière fois.

— Oui, répondit sèchement Dorothée : car c'était plus qu'évident.

— Décrivez-moi ce qui s'est passé en détail, avant, pendant et après le meurtre.

— Pour résumer, raconta la fille de l'accusée Linda "King-Mackenzie", j'ai été séquestrée par ma mère pendant des mois. En premier lieu, j'ai eu une crise d'épilepsie et je me suis retrouvée à l'hôpital dans la même heure, puisqu'on avait craint pour ma vie.

» Puis, je lui reprochai de ne point m'avoir contactée pendant les semaines que j'y avais passées. Elle ne voulut rien en entendre parler, et elle me traita comme si je n'étais qu'un vulgaire déchet pour elle, ainsi que mon père le fit lui aussi ; alors, je commençai à monter brusquement le ton sur elle.

» Et c'était facile pour elle de dire aux infirmières de me piquer pour ensuite me transférer en psychiatrie, puisque les personnes de mon père et de mon ignoble mère étaient plus aptes à ce moment-là que moi pour corroborer les faits, qui n'étaient que de vils mensonges absurdes, somme toute, tout en étant contre moi...

» Alors, à l'hôpital de Virginia Beach, je subis plusieurs abus de pouvoir, notamment des infirmières puis des médecins qui me croyaient résolument folle alors que je ne l'étais pas le moins du monde. Ils m'ont enfermée à plusieurs reprises dans des chambres d'isolement pour ma propre protection, me disaient-ils, bien qu'ils faisaient ça pour m'enrager encore plus.

» Ces toubibs, ils m'ont privée du son et de la lumière à plusieurs reprises. Ils ne m'apportaient les repas que lorsque je le demandais, ce que je ne pouvais pas faire régulièrement compte tenu des effets des médicaments qu'ils m'injectaient de force. La psychiatrie peut être un calvaire, je vous dis ! surtout lorsqu'elle ne se trouve pas de votre bord. Lorsqu'elle n'est pas avec vous, elle est contre vous, et vous ne pouvez rien y faire. Fort malheureusement, la loi du plus fort règne aussi dans le monde médical, ce qui ne devrait pas nous rassurer pour l'avenir des thérapeutes de notre pays.

» Compte tenu que je n'avais pas fait le reste de mes études secondaires et que je n'étais pas encore majeure et que ma mère avait encore ma garde ainsi que mon père – puisqu'ils étaient tous les deux encore vivants –, ma génitrice en a profité pour me séquestrer pendant quelques semaines jusqu'à temps que mon amour Gabriel Reid, mes amis Sam Fillion, Marianne Thomson et Feder Reagal viennent enfin pour me délivrer de ce "château d'ombres".

» C'est assurément que j'avais attendu leur secours, puisque mon père avait fracassé mon téléphone à ma sortie de l'hôpital dans la chaussée de boue bordant le chemin menant à notre maison, et l'a barbarement jeté aux poubelles lorsque nous sommes enfin arrivés à notre demeure.

» Je m'en vins alors pour répondre à mes sauveurs, puisqu'ils avaient pesé sur le bouton de sonnette ; mais ma mère, tandis que j'eusse terminé ma descente des escaliers, me déconseillât fortement d'aller leur répondre, m'en empêchant ainsi pour que je ne puisse aussi avoir de leur soutien.

» Il faut garder tout de même à l'esprit qu'elle savait qu'elle accomplissait quelque chose de mal.

» Mes amis lui ont alors hurlé, tandis qu'elle m'amenait au premier étage pour me menacer de me tuer.

» C'est de cette manière qu'elle m'a faite otage en verrouillant la porte qui menait au balcon et en menaçant mes amis de me jeter par-dessus bord de ce dernier s'ils ne déguerpissaient pas tout de suite, et m'abandonnaient de ce fait.

» Mais mes alliés étaient beaucoup plus braves et courageux qu'elle ne l'avait pensé, car ils vinrent rapidement pour m'appuyer !

» Feder, passant par la porte du sous-sol en douce, se fit un chemin jusqu'à l'étage et enfonça la porte qui menait au balcon ; les policiers ont pu le voir et le constater juste après que ma mère fut arrêtée, à cause de ses traces de pas dans le jardin en arrière de la bâtisse.

» Ensuite, lorsque Feder eut finalement rejoint le balcon, il agrippa solidement ma mère, qui en fut totalement surprise, par les épaules, puis je lui donnai moi-même un solide coup de pied dans le ventre pour qu'on la maîtrise, puisqu'elle était devenue complètement enragée.

» Et Feder savait fort bien que nos amis viendraient rapidement à notre rescousse, puisqu'ils avaient trouvé une corde solide juste avant de se diriger pour nous venir en aide, ce qu'il savait lui-même pour avoir vu Sam la ramasser à l'extérieur de ce pandémonium maléfique.

» De cette façon, ma sorcière de mère fut mise hors d'état de nuire.

» Entre le moment où Feder est venu à ma rescousse et l'instant où on a pu enfin maîtriser ma génitrice, elle a quand même pu tuer mon père en lui tirant la dernière balle qui lui restait au sein de son revolver.

» Mon père, bien qu'il ait été exactement comme ma mère pendant toutes mes années de jeunesse, qui furent pour moi un véritable calvaire, en tout cas c'est ce que je crois, n'aurait pas dû mourir en ce jour du mois de septembre 2014 – parce qu'on ne peut faire subir une telle chose hideuse à un être humain, ni d'ailleurs à aucun autre être vivant.

» En fait, mon géniteur aurait dû subir de la prison, lui aussi ! puisque ma mère et lui étaient complices de mon malheur le plus affreux depuis que j'étais toute petite...

» Et dire que ce n'était toujours pas assez pour elle, puisque ma mère pense encore qu'elle n'est pas coupable de ce qu'elle a pourtant commis !

» Messieurs et mesdames les jurés, ne croyez pas à son innocence : car elle n'est pas tout à fait blanche.

» Finalement, les policiers sont arrivés et ils ont embarqué ma mère pour le poste de police, m'enjoignant à faire ma déposition dès le lendemain puisque, me disaient-ils, ils sentaient que j'étais trop exténuée pour le moment et que, donc, je n'étais en mesure de décrire les événements correctement ; et d'aller voir un médecin également à l'hôpital, puisque mes blessures n'étaient quand même pas trop graves.

» Nous avons, mes amis et moi, accompli des dépositions chacun à tour de rôle, et je pense bien qu'aucune différence n'ait été remarquée par les forces de la justice dans nos rapports, puisque voilà où nous en sommes à présent.

» Je tiens à dire au jury, en tant que victime directe de la cruauté de mère : ne vous fiez pas à ses airs gentils.

» En vérité et en réalité, Linda, celle que j'appelais autrefois "maman", est extrêmement manipulatrice et mensongère. Tout ce qu'elle veut, c'est se sortir d'ici le plus rapidement possible et être acquittée des crimes qu'elle a pourtant bel et bien commis, soyez-en certains.

» C'est tout ce que j'ai à dire à la cour, Votre Honneur. »

« Bien, dit le juge. Laissons à présent au jury le soin de...

— Votre honneur le juge ! objection, dit l'avocat de la défense. J'ai des choses à demander à la témoin oculaire des faits...

— Et "en quel honneur" ? je ne crois pas que cela soit nécessaire, maître Remington, déclara le juge. Je pense qu'il faut laisser le jury débattre de la question à présent. Après tout, vous auriez pu vous manifester bien avant – mais vous avez manqué à la tâche qui vous était pourtant assignée, quel dommage !

— C'est que..., je ne suis pas un avocat judiciaire d'habitude, et que je n'ai pas les acquis de cette formation, vous m'en voyez navré !

— C'est ce que nous voyons ! mais bon, ne vous ridiculisez point davantage. »

Et le juge, donc, le regarda d'un air extrêmement curieux.

« Laissons maintenant le jury délibérer de ce qui doit être. Que la cour se lève ! L'accusée ainsi que les témoins oculaires et autres enregistrés pour cette poursuite sont priés d'arriver demain à neuf heures au tribunal de Virginia Beach pour connaître le verdict de la condamnation proscrite par le jury. »

Ainsi, tout le monde se leva et Dorothée, en sortant, ne regarda même pas sa mère qui la maudissait du regard, de son air d'harpie affreuse avec une haine sans nom au bout des lèvres.

De toute façon, ça l'aurait été trop dur pour elle. Il y aurait juste le lendemain comme dernière fois, puis ce serait tout, elle ne la verrait plus jamais de son vivant.

En fait, c'était du moins ce qu'elle croyait.

Et dans l'ombre, au sein de son ordinateur personnel ainsi que dans le nouveau smartphone qu'elle venait tout juste de s'acheter, quelqu'un l'espionnait à son insu, sans que Dorothee ne s'en doute le moins du monde.

C'est que d'ailleurs, le pirate informatique était déjà très avancé dans le vol de ses données intimes. Et les chiffres binaires de ses informations personnelles filaient réellement, tel des multitudes d'arcs-en-ciel sans fin, en outre sans queue ni tête.

•

Le lendemain, à neuf heures du matin comme prévu, le jury annonça la sentence comme quoi Linda King-Mackenzie, veuve et assassine de son mari, Garry Mackenzie, était condamnée à la prison à perpétuité.

Dorothee était si joyeuse après avoir appris la nouvelle comme quoi le jury avait délibéré et fini par favoriser cette sentence qu'elle en aurait éclaté de joie si cela avait été bien sûr possible compte tenu des circonstances dramatiques entourant la mort de son père et l'emprisonnement pour une période indéterminée de sa mère – ce qu'elle n'osait pas trop faire pour le moment, préférant se dire qu'elle en rirait bien un jour ou l'autre.

Des larmes de joie et de triomphe lui coulèrent des yeux en plein tribunal.

Et mais personne ne les vit cependant, car elle les sécha rapidement avec la manche de son chandail pour ne pas paraître inappropriée devant les jurés ainsi que devant le juge.

« Coupable d'avoir tué son mari avec préméditation », avait déclaré le jury devant tous ceux présents au sein de la cour de justice.

Marianne Thomson et Feder Reagal regardèrent leur amie et lui firent un sourire à voir la joie que Dorothee éprouvait actuellement ; car eux, pour leur part, ils savaient que ç'avait été extrêmement difficile

pour elle ; bien plus que pour eux ça ne l'avait été en vérité, et c'est ce qu'ils reconnaissaient en lui adressant un regard soulagé.

Sa mère se figea de marbre et l'avocat de cette dernière put enfin respirer profondément, lui aussi enfin libéré de toute cette horreur procédurale.

Au fond, même s'il n'a pas été une bonne défense pour ma mère, songea Dorothée, il croyait sans doute lui aussi qu'elle devait être coupable – mais probablement qu'elle n'a rien voulu entendre lorsque son avocat lui en a discuté pour lui faire entendre raison, puisqu'elle s'était entêtée.

Et elle, elle ne pouvait pas être coupable d'un meurtre, voyons ! c'était pour trop sale et indigne pour elle. C'était un accident, évidemment ! et quoi d'autre ? elle ne faisait jamais d'erreur, c'était pourtant écrit à quelque part..., oui, à quelque part, ça devait l'être effectivement !

Pourtant, elle avait bel et bien commis une erreur en assassinant avec une violence inouïe son propre mari.

Une erreur qui, même, avait causé sa perte et sa ruine.

« L'accusée est condamnée à la prison à vie », annonça finalement le juge.

La mère de Dorothée fut alors atteinte d'une rage et d'une folie inhumaines.

Linda balança alors sa chaise. Celle-ci percuta de plein fouet le greffier du tribunal qui, sans plus attendre, sombra abruptement dans l'inconscience.

Linda essaya aussi de s'enfuir vers la vieille porte menant à la cour en allant frapper les gardiens de sécurité avec ses poings, mais ils la maîtrisèrent rapidement.

« Qu'on fasse sortir immédiatement la condamnée ! », clama le juge.

Passant alors devant Dorothée, Linda King-Mackenzie grimaça horriblement à sa fille et lui cracha sauvagement dessus. Cette dernière ne la prit cependant pas au sérieux, et fit comme si de rien n'était. *Elle a juste à aller pourrir en prison et en enfer !* jura-t-elle intérieurement.

Après l'avoir faite sortir, le juge, visiblement secoué par ce qui venait justement de se passer, déclara à l'assistance : « Tous peuvent disposer, désormais que le procès est terminé. Pour rappel, l'accusée Linda King-Mackenzie est condamnée à la prison à vie pour avoir tué feu son mari, Garry Mackenzie, père de l'une des témoins oculaires ici présents, Dorothée Mackenzie. Le jury autant que le juge ne feront pas de déclaration à la presse aujourd'hui ni pour le futur concernant cette condamnation, car les témoins de la scène de crime n'ont pas encore atteint leur majorité. Rappelons que nous devons, comme jurés et juge, appliquer la loi sur les mineurs dans son intégrité, et donc qu'aucun communiqué ne sera envoyé à quelque organisme de presse que ce soit.

» La séance est maintenant levée. »

Tous quittèrent alors le tribunal le plus rapidement possible.

Marianne Thomson demanda à Feder ainsi qu'à Dorothée s'ils avaient envie d'aller prendre un café, car il faisait très froid et ce, même pour le mois de novembre.

La jeune étudiante, n'ayant pas le goût à la célébration ou pour quoi que ce soit d'autre, prétextait qu'elle avait des travaux à terminer pour l'université et que, malheureusement, elle ne pourrait pas y être.

Et ses amis la comprirent.

Dorothée retourna alors en voiture vers son appartement, et alla y pleurer, sous sa douche aseptisée, toutes les larmes de mélancolie que ses yeux pouvaient bien déverser malgré eux, ses bras rougis à cause du frottement de sa serviette sous l'eau.

•

15 novembre 2014

Elle put finalement voir son amant Gabriel Reid au New York Presbyterian Lower Manhattan Hospital une journée où il ne fit point trop froid, mais où il plut énormément, et où les nuages gris dans le ciel faisaient s'écouler leurs eaux drastiquement à la vue de tous les mortels qui se perdaient dans les rues ; et leur rumeur glacée et humide de lorsqu'ils rentraient pour se réchauffer à l'intérieur des buildings parvint à l'oreille de Dorothee aussi clairement que le souvenir d'une célébration enfantine à laquelle on aurait participé à la petite école, tel le souvenir de leur réussite scolaire.

De telles activités, elle n'avait jamais pu en vivre, bien évidemment et fort malheureusement pour elle.

Mais comme nous le devinons sans doute, lors de son enfance et même jusqu'à l'âge de quatorze ans, Dorothee ne pouvait jamais aller dans les partys (ou "fêtes") d'enfants à l'occasion pendant l'été, car sa mère – à présent condamnée pour meurtre avec préméditation sur la personne de feu son époux et père de la toute nouvelle étudiante en morale à la Columbia University – lui avait toujours refusé d'éprouver quelque sentiment de joie que ce soit, puisqu'elle avait toujours été extrêmement manipulatrice et très jalouse de sa fille.

Le malheur, c'est pour toi et moi ; et le bonheur, c'est pour ton père ! lui signifiait sa génitrice souvent tout en la ruant de coups et de gifles ensuite, car c'est ce que cette démons adorait bel et bien lui faire.

Dorothee, maintenant sortie de la terreur de ce procès, se souvint alors qu'un vieil homme lui avait dit cela un jour, mais elle ne saurait quand exactement, à quel moment précisément de sa vie : "La pensée malicieuse la plus surnoise se cache le plus souvent en un être en proie au pouvoir."

À l'image de plusieurs politiciens radicalement modernes et menteurs, elle concevait facilement et souvent cette citation, puisqu'elle avait inséré des phrases similaires au sein de son roman moraliste, qui paraîtrait d'ailleurs en mars 2015 aux États-Unis chez l'éditeur Knopf.

Et voici un extrait de son bouquin, tirant exemple sur une grande partie de sa pauvre et misérable vie :

« Pour dire vrai, nous sommes et serons toujours influencés par notre passé. La seule erreur gravissime que nous pouvons faire à plusieurs étapes de notre vie, cependant – et elle est très facile à accomplir –, c'est d'être influencés par notre entourage, en outre par notre famille et nos amis – qu'ils aient une influence mauvaise sur nous ou qu'ils aient, plus heureusement, une influence généralement bénéfique. Car bien plus que souvent, dans tous les cas, nous pouvons avoir des jugements hâtifs et tolérer mal les différences de chacun et chacune et, souvent également, ne pas savoir du tout ce que l'autre ressent par rapport à nos opinions ou à nos valeurs, souvent erronées.

Ainsi, nous ne pouvons être objectifs des croyances d'autrui, seulement que subjectifs des valeurs et des lois de notre milieu, et d'ainsi tenter de les respecter du mieux que nous le pouvons : car tel est le fondement de la Loi Morale – le plus près possible de Dieu, car nous ne sommes après tout que de puérils hommes et femmes destinés de toute manière à trépasser en ce vieux monde qui est bel et bien le nôtre. »

Car tant et si longtemps qu'on n'ouvrira pas les yeux de l'Homme, il pourra être mal et bien à la fois – puisqu'il est dit : voici que l'Homme et la Femme mourront dans d'atroces souffrances et que la Femme

enfantera dans la douleur. Plusieurs écrits nous disent également : ayons foi en l'Humanité, car elle triomphera. Oui, elle triomphera, mais à une seule condition : avec l'aide des Cieux.

C'est car nous ne pouvons guider nos pas dans une voie juste si nous n'avons pas reçu d'éducation adéquate concernant les valeurs propres à notre univers ; et ces lois, il nous faudra absolument les respecter si nous ne voulons pas périr de méchanceté ou pire, de mauvaise foi et d'ainsi sombrer dans le déni de nous-mêmes pour toujours.

Puisque rien, en ce monde et dans le cœur des hommes, n'est pire que la méchanceté – c'est à la fois fatalement évident et inévitable.

Il faut comprendre que la morale ne sert à rien si nous n'avons pas de croyances, ou de valeurs à la base, mais également si nous ne les pratiquons pas : parce que l'univers en lui-même est moralité, presque autant qu'il est divin.

Telle était la morale de Dorothée Mackenzie, et elle ne s'en cachait pas.

Et elle en profitait à chaque occasion qui venait pour l'exprimer, puisqu'elle n'en doutait pas une seule seconde, maintenant qu'elle pouvait éprouver quelque joie.

Elle arriva à l'hôpital, exténuée par sa journée d'études : elle revenait justement d'un cours de morale laborieux.

Même si elle avait dépensé pratiquement toutes ses énergies ailleurs, elle voulait absolument voir son amour afin de constater d'elle-même ce qui l'avait pris pour assassiner quelqu'un d'une aussi sauvage manière. Elle se dit qu'il lui en dirait franchement la raison, et qu'il n'en ferait pas de façon : après tout, Reid avait toujours été un garçon plus qu'honnête et intègre...

De ce fait, Dorothée Mackenzie songea qu'il ne pourrait pas lui mentir, puisqu'elle savait que dans sa nature la plus profonde, il était exactement comme son amoureuse, qui l'aimait toujours et éternellement ; oui, à la folie.

L'infirmière, à son arrivée dans le département de psychiatrie, lui recommanda les nombreux protocoles à respecter pour ne pas déranger le travail des médecins ainsi que la tranquillité des patients sous sédatifs – et si elle n'honorait pas les lois mises en place par le corps médical afin de respecter au mieux la sérénité du département, l'infirmière lui révéla qu'on pourrait alors la mettre à la porte sans façons.

C'est d'un regard froid que Dorothée la fixa alors, sensiblement persuadée que la thérapeute exagérât épouvantablement.

Mais voyons ! comme si je pourrais être irrespectueuse..., s'offusqua-t-elle en son for intérieur. Elle est irraisonnée, celle-là. Une chance qu'elle ne sait pas que j'écris sur les comportements typiquement humains et sur leur moralité dans les différentes couches des milieux sociaux et psychologiques !

Bien sûr, c'était voulu, dans l'esprit de Dorothée, pour être ironique.

Quoi de mieux qu'une bonne dose d'ironie pour leur faire connaître la gravité de mon moral ? se demanda-t-elle tout en sachant pertinemment la réponse à cette question.

Rien.

Finalement, après les maints avertissements et précautions de l'infirmière, on la laissa enfin tranquille avec Gabriel Reid.

Bien sûr, toutes leurs conversations seraient évidemment enregistrées ; mais ce qui frappa Dorothée Mackenzie le plus en premier lieu, ce furent les yeux complètement vides, voire plongés dans l'abîme de son petit-ami, ainsi que la corrosion manifeste de son esprit par les médicaments abrutissants qu'on lui avait sans nul doute injectés de force, c'est-à-dire contre sa volonté – ce qui lui rappela alors qu'elle aussi avait vécu des supplices similaires, lorsqu'elle-même avait été internée en psychiatrie...

Subitement, Gabriel Reid tourna vers sa douce un regard empreint de sa folie et de sa douleur, et dit :
« Do, sauve-moi de cet enfer – je t'en supplie ! »

Et c'est alors qu'elle partit inévitablement à pleurer.

L'aide-soignante vint la réconforter et lui dire de passer de nouveau, mais lorsqu'elle serait plus calme. Elle devrait pour sa part, selon l'infirmière, en venir à cette effroyable conclusion et en concevoir les conséquences : son amour était piégé entre les limbes de l'aliénation et du délire paranoïaque pour tout jamais.

Se gardant de commenter ou de l'outrer, elle poursuivit alors son chemin jusqu'au stationnement de l'hôpital.

Par la suite, elle prit la route jusqu'au bar le plus proche de chez elle, question de diminuer son stress et de le noyer avec de l'alcool..., là où, également, elle rencontrerait le complice du pirate informatique qui lui avait si cruellement volé ses données personnelles.

L'heure est désormais venue d'enfin me présenter à ma proie Dorothée Mackenzie par le biais de mon compagnon d'armes..., songea le Hacker malicieusement.

Si Dorothée savait seulement au combien elle était piégée désormais, elle ne se terrerait pas encore plus profondément dans sa tristesse ou dans ses sentiments négatifs.

•

Durant la nuit du 15 au 16 novembre 2014

Déjà soulée à mort à une heure du petit-matin, dans un bar près de chez elle – quel cocktail mortel d'enfer, et ce n'était certainement pas encore fini –, dire qu'elle n'en pouvait déjà plus de la vie, c'est du moins ce qu'elle ressentait présentement, sur le bord du vomissement.

Tel était l'état dans lequel se trouvait actuellement Dorothée Mackenzie : altérée à mort par l'alcool, les sens vagues et les limites physiques totalement floues, et les contours des ténèbres autour d'elle, plus nombreux que ceux des lumières.

Les clients du bar buvaient énormément, bien sûr, mais pas du tout comme elle.

Du cognac embrasé par de la Vodka..., se dit-elle en pleine souffrance physique et émotionnelle.

Les gens s'esclaffaient, même pas à moitié soûls comme elle l'était déjà pour sa part. Ils étaient juste un peu rouges des pommettes, et c'était tout. Ils ne vivaient que de la joie, en ce moment.

Et Dorothée espérait, oui ! elle souhaitait en son for intérieur que personne, un jour, ne finisse comme elle.

Car jamais, au grand jamais, elle ne souhaiterait ce qu'elle vivait en cet instant à quiconque.

Parce que le monde a toujours sombré vers sa perte, peu importe l'époque dont il est question, réfléchit-elle sagement même en étant complètement sous le joug malfaisant des alcools qu'elle avait si bêtement consommés, sans réfléchir d'abord à ce qu'elle devrait faire pour apaiser sa douleur, à part de se vider ainsi.

Elle n'avait fait qu'écouter son chagrin – rien de plus ni de moins ; et elle n'avait pas bien fait de lui prêter l'oreille.

Et dire qu'elle était mineure et qu'on l'avait quand même laissée aller jusqu'au bar pour se prendre quelque liqueur !

Dans son univers altéré, tout était si glauque et si laid ; mais au moins, elle ne ressentait plus rien tellement elle était abrutie par les boissons qu'elle avait ingurgitées.

Tout absolument, alentour d'elle, se confondait avec les ombres, et tapi dans la pénombre, le complice de l'Hacker surgit tranquillement mais sûrement en direction de sa proie avec ses idées maléfiques, voire tout à fait démoniaques.

Mais il y a tellement d'injustices en ce monde qu'on croirait l'Apocalypse lentement mais sûrement s'en venir ! songea Dorothée Mackenzie et ce, tout en buvant d'une traite son nouveau verre de vodka quarante pourcent de volume.

Tout à coup, elle sentit une présence, une main sur son épaule, ferme, qui l'empoignait sérieusement.

Alors, elle s'en rendit compte, et tenta de se débattre – mais celle-ci était beaucoup plus forte qu'elle.

Ce qu'elle n'entendait pas encore à ce moment-là, par contre, c'étaient les paroles d'une personne qu'elle connaissait quand même assez bien, et qui se demandait ce qu'elle fabriquait là comme à se démener pour sa vie. Cette connaissance ramena vite sa main vers elle, et Dorothée put inévitablement se retourner.

C'est à cet instant précis qu'elle vit alors le recteur et doyen de la faculté de Morale de la Columbia University, monsieur Ernest Wilson, la regarder d'un air affligé et plein de pitié, bien qu'en vérité fort hypocrite.

Le complice de l'hacker ! ou l'ancien de la faculté de morale de son université.

« Que vous arrive-t-il, *miss* Dorothée... ? Ce n'est que par hasard si je vous ai vue par-dehors grâce à la large baie vitrée de ce bar à cause de votre longue chevelure rousse. Mais que vous arrive-t-il, bon sens ? vous faites peine à voir. Je reviens justement d'un important congrès à V.A. Beach... »

C'est qu'il mentait à des kilomètres à l'heure.

« J'ai mal au ventre, dit-elle alors, prise de hauts le cœur.

— Venez, je vous amène jusqu'aux toilettes les plus proches. »

C'est là où elle déglutit d'ailleurs absolument tout ce qu'elle avait avalé pour ne plus penser à ses tracas presque omniprésents.

Elle ressortit rapidement de la toilette et demanda à son recteur : « Mais que faites-vous ici ? demanda Dorothée, reprenant peu à peu ses esprits et ce, bien qu'elle tremblait énormément sur ses deux jambes.

— C’est comme je vous l’ai dit, Dorothée..., oui ! comme je vous l’ai dit auparavant.

— Vous venez payer ? demanda alors le serveur à la jeune femme, totalement indifférent quant à son état.

— J’éprouve de la misère..., lui révéla-t-elle, encore lourde dans sa tête à cause de ses abus.

— Très bien, je vais payer ! », dit sèchement Ernest au garçon qui servait en arrière du comptoir.

Ils y arrivèrent et le doyen de la Columbia University paya la somme des vodkas et des cognacs qu’elle avait si cruellement ingurgité pour sa santé.

Ernest proposa alors à son étudiante : « Voulez-vous que je vous amène jusqu’à votre maison avec ma voiture, et que nous prenions un verre d’eau pour que vous m’expliquiez ce qui s’est passé exactement ?

— D’accord, mais pourquoi feriez-vous cela ? je ne suis qu’une étudiante ordinaire parmi tous les élèves de votre faculté..., lui révéla Dorothée Mackenzie, soudainement méfiante quant aux intentions du recteur – mais sans aucun doute pour rien. J’ai déjà une voiture, et...

— Voyez-vous, je pense qu’un homme honnête et onctueux ne pourrait laisser une jeune dame aussi gentille que vous s’en aller tranquillement en automobile et avoir malgré tout un accident sur la route. Vous l’apprécierez – et vous pourrez aller reprendre votre véhicule dès le lendemain, en marchant en direction du bar. Après tout, d’après les horaires de la faculté, c’est temps libre pour demain.

— Ah oui ? je ne m’en souvenais pas. Allons, je vous en prie. Ma maison est à peine à “un kilomètre” d’ici. » (C’est car on utilisait les milles aux États-Unis...)

Dans la vie, rien n’est à craindre, tout est à comprendre..., songea Dorothée, une phrase de Marie Curie que son amour Gabriel Reid lui répétait souvent sans pourtant trouver une application utile à cette loi géniale – ce qu’il avait toujours désiré pourtant plus que tout et ce, tandis même qu’elle le visitait régulièrement à sa chambre, qui était vide et aux murs pâles.

Ernest Wilson et Dorothée Mackenzie se dirigèrent ainsi, en voiture, jusqu'à son quartier.

Ils montèrent les marches menant à son appartement, et elle déverrouilla la porte.

Ils y entrèrent.

Le recteur de la faculté de morale de l'Université Columbia et Dorothée se dirigèrent jusqu'à la salle à manger, et s'assirent alors sur les chaises, à la table.

Ernest proposa de remplir deux verres d'eau fraîche grâce au robinet. Il ramena l'eau de Mackenzie jusqu'où cette dernière était assise.

Cette dernière la but d'ailleurs d'une traite.

C'est Ernest Wilson qui commença finalement la discussion – tout du moins, celle qu'il voulait avoir avec son élève : « Savez-vous pourquoi je me nomme Ernest ? demanda le recteur à son étudiante, sans doute la plus brillante.

— Non, répondit Dorothée.

— Eh bien, vous ne le saurez pas. Mais revenons à nos chats plus présents, déclara Ernest. Pourquoi avez-vous décidé d'aller boire dans ce bar, alors que vous saviez sûrement que l'alcool endurecit les souffrances et les humeurs, et qu'il ne vous libère pas le moins du monde de vos douleurs ? »

Suis-je prête, en toute et due forme, à répondre à cette question ? pensa Dorothée Mackenzie.

En fin de compte, elle se dit qu'elle n'avait sans doute pas le choix d'y répondre, puisque ce serait fort impoli devant son recteur.

Et merde ! jura-t-elle intérieurement.

« Eh bien, je l'ai fait, répondit-elle premièrement.

— Mais pourquoi ? demanda le moraliste.

— Parce que je ne me sentais pas bien...

— Et pourquoi ne vous sentiez-vous point bien ? »

Un exaspérant, celui-là, tel le moraliste qui ne sait rien à propos des vivants, mais qui extrapole vainement son humanisme..., comprit alors Dorothée Mackenzie.

Elle répondit fatalement, ses yeux s'embuant brusquement de larmes amères : « Mon amour Gabriel Reid est enfermé par ces fous de la “Psychiatrie” ! et il m'a suppliée de le sauver, ce qui est pourtant impossible dans mon cas ; enfin, avec mes pauvres et seuls moyens... »

Le doyen de la faculté à laquelle la jeune femme étudiait la laissa pleurer en silence, mais point trop longtemps, car il lui dit presque aussitôt : « Je vois..., mais j'ai peut-être une solution à votre problème. »

Le diable en personne qui dansait dans la salle à présent, mais sans personne cependant pour l'applaudir, ni le voir ou l'écouter.

Mackenzie voulut l'entendre de nouveau, afin de savoir si elle avait bel et bien compris.

« QUOI ?!

— Ce que je vous ai répondu, mademoiselle Dorothée, c'est qu'il y a peut-être un moyen pour faire sortir votre amour de ce lieu de fous. »

Elle n'en revenait tout simplement pas, stupéfaite par les propos de son protecteur.

Elle bégaya tout bonnement – en fait, c'était la seule chose qu'elle fût véritablement capable de faire à cet instant-ci : « Vrrrraimennnt ? balbutia-t-elle alors, ne sachant pas trop que répondre d'autre ou quoi dire de plus,

— Oui, en effet : vraiment !

— Expliquez-moi ! le supplia la jeune étudiante de la Columbia University.

— Bien, cessez de parler pour que je puisse avoir toute ma concentration et vous expliquer ce qui s'en vient », lui dévoila-t-il.

C'était sans doute son imagination, mais Dorothée aurait juré que les yeux du recteur de sa faculté avaient tourné d'une drôle de manière dans leurs orbites, et avaient tourné encore une fois dans un

mouvement de double-spirale, et que ses sourcils s'étaient brusquement assombris d'une bien curieuse façon.

Cependant, à ce sujet, elle se dit qu'elle avait probablement tout faux, puisque ça ne se pouvait pas ; du moins, pas dans les circonstances troublantes et démoralisantes qui étaient à présent les siennes.

•

16 novembre 2014 – 6 heures quinze du matin

« Bien je vous explique tout de suite ! il suffit seulement de contacter une personne de ma connaissance qui pourra sans nul doute nous venir en aide afin que l'on puisse faire sortir votre amant de cet asile d'aliénés de tout genre..., vous voyez ce que je veux insinuer ?

— Oui..., mais qui est cette personne ? demanda-t-elle soudain, un peu craintive.

— Le nom de cette connaissance à moi, c'est Victoria Bergman. »

•

À une autre époque

Une autre complice de l'Hacker...

C'est alors que Victoria Bergman ferma les yeux, après l'ultime page de cette trilogie de romans noirs.

Ce ne pouvait pas être possible ! on lui avait volé les secrets et les vérités sur sa vie ! Maintenant, toute sa folie serait dévoilée au public et elle ne pourrait rien y faire. Oui, car elle se prenait à présent pour le personnage du livre : plus que tout au monde, elle voulait à présent se venger.

À l'extrême, elle finit par s'allumer une malodorante cigarette Marlboro, comme la psychologue appelée Sofia au sein du roman qu'elle avait dévoré d'une traite le faisait en se consumant peu à peu de l'intérieur, outrée par tant de non-considération..., après tout, ç'avait été toujours elle qu'on avait protégée.

Et personne d'autre, si ce n'est de sa demi-sœur (oui, probablement au sein du livre.)

Oui, personne d'autre...

Et c'était elle qui, maintenant, était menacée – et pas rien qu'un peu.

Si seulement ç'avait été le cas ! c'est-à-dire, que ce ne soit point elle, car tout aurait alors été beaucoup plus aisé pour elle !

Mais Victoria Bergman n'eut d'autre alternative que de s'y résigner inéluctablement : elle devrait faire face à ce qui lui paraissait désormais évident que ça l'advierait.

•

16 novembre 2014 – 6 heures quinze du matin

« Victoria Bergman..., ce nom me dit vaguement quelque chose ! soupira Dorothee Mackenzie, décidément exaspérée par la tournure que prenait la discussion, mais toutefois fort intriguée par ce que cette Victoria pouvait bien être.

— Hélas ! je ne puis vous aider, dit Ernest Wilson. Car à moi, il ne me dit rien de plus.

— Que voulez-vous dire ? demanda alors la jeune étudiante du programme de morale de la Columbia University. Que voulez-vous dire par : “À moi, il ne me dit rien de plus”...? Ça l’implique forcément quelque chose. Et ce quelque chose, de quoi s’agit-il exactement ?

— Rien de plus que je sais qu’elle traite avec les ombres, lui dévoila Ernest. Mais peu importe : c’est la personne qu’il nous faut. Elle est à la fois capable et disciplinée, et correcte.

— Ce qui signifie...?

— Qu’elle est terriblement sauvage, mais qu’elle possède une capacité à accomplir la véritable justice.

— La véritable justice...? s’inquiéta alors Dorothée.

— *Persona, Trauma, Catharsis*..., soit : les Trois Voies Suprêmes de la Souffrance.

— *Persona, Trauma et Catharsis*..., qu’êtes-vous donc en train de me raconter, là, en ce moment ? s’agit-il de pure folie ? et de surcroît, avec des mots grecs désuets ?

— Le Masque recouvrant la Personnalité, la Douleur innée et le Remède à Toute-Souffrance : tels sont, ou plutôt ont toujours été, les Multiples Visages de Victoria Bergman – soit, afin d’accomplir ce qu’elle veut en vérité, les Trois Étapes qu’elle doit franchir avant de devenir elle-même une monstruosité, une calamité de ce monde... Car il n’y a pas de remède à sa vengeance contre la littérature. »

Décidément, la jeune femme n’y comprenait plus rien...

Et mais quelle était cette histoire de vengeance contre la littérature dont il parlait, et qu’est-ce que cela impliquait exactement, de manière véritable...?

Ces réponses, elle les aurait bien plus tard, après le Masque recouvrant la Personnalité, la Douleur innée et le Remède à Toute-Souffrance, toutes choses véritablement inatteignables et ce, pour le commun des mortels.

•

1^{er} avril 2014

La proie, c'était elle, à présent.

Tout simplement.

N'étant plus la prédatrice, elle s'était de plus en plus renfermée sur elle-même.

Maintenant, son propre jeu avait été dévoilé au grand public, et plus seulement qu'à quelques-uns dignes ne serait-ce qu'à un peu de sa confiance.

L'auditorium s'était rempli aussi vite que le Déluge Biblique des Saintes Écritures avait déferlé sur les hommes ; et maintenant, une foule pernicieuse s'était incrustée dans son esprit.

Vicieusement, je suis devenue la proie, songea Victoria Bergman, défaite par la trilogie de ses visages..., désormais exposés à la "Très-Grande" nuit.

Cependant que même la nuit n'était pas assez ténébreuse pour qu'on puisse qualifier sa condition de telle.

Et parmi les damnés, à présent, elle était plus que damnée.

Elle se recroquevilla dans ses couvertures, pleura sous ses oreillers et poussa un cri de colère étouffé par son manque d'hardiesse.

Elle se dit alors : *Je vais me venger de cette sale "Littérature" !*

Ainsi, elle l'avait juré.

•

16 novembre 2014 – 3 heures du matin

Réveillé à cause de l'un de ces rêves quoiqu'à peu près perpétuellement et affreusement mouvementés, Gabriel Reid avait pété un plomb cette nuit-là du 16 novembre 2014 sans personne pour lui dire d'arrêter.

On lui avait aussitôt injecté de puissants sérums de force, afin qu'il se tranquillise.

Mais pour une fois, ce fut vain : l'aiguille avait pété lorsqu'on avait tenté de lui administrer le médicament.

Et, le sang coulant sur son bras, il lécha sa plaie et se souvint de sa vie d'avant.

Il ne regrettait cependant rien.

Et plus rien, dorénavant, ne pourrait plus le satisfaire que la violence la plus pure et la plus absolue.

Soudainement, pris d'une jouissance excessive, il débuta sa désorganisation en s'arrachant d'épaisses touffes de cheveux sales, puis en devenant de plus en plus agressif au fur et à mesure qu'il goûtait également à son sang.

Les infirmières étaient repoussées par sa force, et les médecins aussi...

On avait dû appeler l'aide d'urgence afin de le maîtriser.

Les médecins et leurs aides, sans défense, reçurent ses coups de poings et de pieds et s'y plièrent malgré eux. Plusieurs tombèrent inconscient avec des lunettes cassées et des nez bâlafrés.

Il s'échappa alors de sa chambre aussi vite que l'éclair, car il les avait assommés.

L'homme qui fuit face aux autres..., l'asperger, dérangé, qui tue et qui lèche son sang, qui se mutile pour survivre au sein de l'existence-même !

Les policiers arrivèrent rapidement sur les lieux, avec des fusils à balles tranquillisantes.

Un escadron complet des forces de l'ordre opérait à présent dans le département de psychiatrie du Lower Manhattan Presbyterian Hospital.

Avec leurs sédatifs, ils arrivèrent finalement à l'atteindre, et Gabriel Reid ne put alors que tomber de nouveau dans ses rêves noirs et confus – auxquels il n'aurait toutefois jamais souhaité retomber.

Tout avait été une question de vie ou de mort, et parmi les dix suppliciés, trois cadavres s'en allant jusqu'à la morgue sous le poste de police le plus proche du quartier, les sacs noirs et mortuaires chargeant l'espace d'une ambulance complète et vide de toute vie (à l'exception de celles des ambulanciers), les sirènes sonnant de manière si stridente que l'on aurait juré qu'elles fussent, même si elles n'étaient en réalité que de simples objets, elles aussi terriblement attristées par toute cette sauvagerie.

•

16 novembre 2014 – 6 heures et demie du matin : début de soirée

« Venez, et ne perdons pas de temps : allons-y directement, et sans plus attendre ; je communiquerai avec Victoria là-bas, car elle habite elle aussi à New York, mais pas dans le même quartier », lui annonça Ernest Wilson.

Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier..., titre d'un roman du célèbre Patrick Modiano.

Et Dorothée Mackenzie, fille de vilains, lui obéit aussitôt, sachant fort bien que telle était la voie qu'elle devait à présent suivre : ainsi, il n'y avait pas de temps à perdre.

C'est qu'il fallait absolument qu'on sauve son amour d'où il était si tristement emprisonné.

Ils entreprirent alors de quitter Virginia Beach pour monter jusqu'à New York au sein du Presbyterian Lower Manhattan Hospital, dans le quartier de la Grande Île sur laquelle plusieurs grands buildings étaient

dressés à l'image des antiques colonnes grecques, ou des répliques des vestiges de l'Antiquité qui étaient presque malheureusement parvenus jusqu'à nous.

Ils s'arrêtèrent pour se reposer une nuit entretemps dans un motel afin de ne pas accomplir tout le trajet d'un seul coup – puisqu'émotivement, ça l'aurait été beaucoup trop pour la santé mentale fragilisée de Dorothée Mackenzie

Nous sommes privilégiés de ne plus adorer les dieux païens par leurs colonnes, se dit Dorothée Mackenzie, et que nous ne les adorerons plus jamais...

Car si nous adorions encore ces dieux par ce moyen, ces faux dieux, je les réduirai moi-même en miettes afin qu'ils soient condamnés à subir le même silence que la plupart d'entre nous endurons si nous nous montrons cruels et indigestes envers nos parents et même, envers les autres.

À dire que même, nous faisons d'inutiles sacrifices, parfois même de louanges, à ces déités mensongères !

Parce qu'il n'y a rien de pire que de ne point suivre l'exemple de notre mère et de notre père.

Mais bien sûr dépendant de L'EXEMPLE, c'est entendu ! s'exclama intérieurement la jeune femme, pour ne pas avoir à se contredire intérieurement, puisqu'elle n'avait pas du tout suivi l'exemple de ses parents ; du moins, c'est ce qu'elle espérait.

Oui, cela varie effectivement d'un gavroche à l'autre, là où les parents ne sont pas forcément de bonnes personnes.

Mais il faut toujours se rapprocher le plus possible du Divin afin de connaître la vérité sur la morale de ce monde – puisqu'il n'y a rien d'autre, je le crains, qui puisse nous faire plus adorer la paix que la justice en toute chose due.

La morale de ce monde est l'envie impitoyable de faire respecter la justice ainsi que le plus noble de ses codes de lois. Car sans moralité, nous n'avons pas d'humeurs : donc, ce qui est bien et ce qui est mal

nous passeraient totalement inaperçus, puisque nos sens ne seraient pas le moins du monde aiguisés, mais probablement plus insensés, voire même plus indifférents, quant à ce qui se trouve tout alentour de nous..., nous ne serions ainsi que des incrédules.

« Nous sommes arrivés », dit le recteur et doyen de la faculté de morale de la Columbia University à Dorothee Mackenzie, le soleil s'étant depuis longtemps couché à l'horizon, et les arbres qui frémissaient sombrement dans la nuit obscure.

•

Finalement parvenus au stationnement de l'hôpital du Lower Manhattan, ils casèrent l'auto aussitôt et prirent une photo pour pouvoir par la suite la repérer, car l'endroit était très vaste.

À l'accueil de l'hôpital, on indiqua à Dorothee ainsi qu'à Ernest le chemin exact qui les mènerait jusqu'au département de psychiatrie, sans toutefois les avertir de ce qui s'était passé la nuit précédente.

En effet, un triste incident avait eu lieu – ce que le secrétariat de l'entrée de l'ancien hôpital presbytérien ne savait pas encore, car la police avait interdit à tous les témoins et aux victimes d'en parler afin que l'hôpital reste serein durant au moins l'intégralité de cette journée-ci, et que l'on avait en douce transféré les blessés ailleurs, et que l'on préparait déjà certains corps qui iraient jusqu'à la morgue du poste de police New-Yorkais.

La presse et les médias, également, n'en savaient rien encore.

Et les corridors étaient longs, très longs, mais d'une largeur correcte.

On y voyait des patients en chaises roulantes. On y apercevait aussi les infirmiers et les infirmières, ainsi que les médecins circuler dans le dédale labyrinthique de cet hôpital, puisqu'il était vraiment immense.

Tout était si ordonné mais à la fois, tellement désordonné : les chemins étaient compliqués à suivre, et ils se retrouvèrent vite perdus au sein de l'hôpital, sans savoir où se diriger exactement pour parvenir jusqu'à l'étage de la psychiatrie.

Ils demandèrent au passage à une bénévole qui veillait au bon fonctionnement et à l'ordre de son département nommé : *RADIO-ONCOLOGIE*. C'est qu'ils la questionnèrent rapidement à propos d'où se situait la psychiatrie.

Néanmoins, celle-ci les regarda étrangement et leur dit qu'il se trouvait à l'autre section de l'étage, celui-là même où ils étaient présentement.

Ils la remercièrent alors et s'en allèrent, mais ils demeurèrent néanmoins intrigués par son air bizarre.

« Ne trouvez-vous pas, Ernest, qu'elle agissait fort étrangement, cette dame ? demanda l'étudiante-moraliste au doyen de sa faculté.

— Oui, effectivement, dit-il : cette femme m'a semblé bizarre sur le coup lorsqu'elle nous en a parlé – mais aussitôt je me suis dit : “Je peux tout aussi bien m'être trompé. Il existe également la possibilité que pour elle, c'était évident ; aussi n'ai-je pas à juger de ce qu'elle pense.” Il ne faut pas se ruiner avec ce que l'on ne sait pas et ce que nous ne saurons probablement jamais. N'est-ce-pas, *miss Mackenzie* ?

— Peut-être bien, se contenta de dire Dorothee.

— J'ai envoyé un SMS à Victoria Bergman, et d'après ce qu'elle m'a répondu, elle ne devrait plus trop tarder à nous rejoindre désormais. Ne nous en faisons donc pas. »

Ce qui ne put qu'inquiéter Dorothee.

Que mijotent-ils à la fin, lui et cette Victoria Bergman ? se demanda-t-elle intérieurement, gardant cependant pour elle ses soupçons.

Et, en suivant les instructions de la vieille dame, ils atteignirent inévitablement la partie de l'hôpital réservée à la médecine psychiatrique.

Lorsqu'ils y arrivèrent, toutefois, ils furent choqués par l'état des lieux.

En effet, tout ce qu'ils y virent était véritablement désolant – mais pour une toute autre raison que la maladie mentale.

Il y avait donc, sans aucun doute possible, des taches de sang sur les murs et des excréments par terre, sûrement ceux des morts qui avaient évacué leurs fluides en trépassant, car on voyait encore des sacs noirs vides.

Des policiers de la scientifique passaient maintenant au peigne fin les lieux des abominations perpétrées sur les personnes du corps médical.

Lorsque Dorothée et Ernest aperçurent tous les deux des cadavres alignés sur des civières aux draps bleus tachés de pourpre – qui n'avaient pas été encore transférés à la morgue –, ils furent alors horrifiés d'apercevoir leurs visages complètement défigurés.

Définitivement, la mort était présente en ces lieux noirs de l'angoisse agonique des mortels qui avaient défailli et ce, sans le désirer du tout pourtant : car c'étaient des mortels qui avaient tué des mortels.

« Hé ! reculez, leur ordonna un enquêteur. Ne dites à personne ce que vous voyez maintenant, car nous le saurions par la presse. Maintenant, déguerpissez : ouste, ouste !

— Je suis venue voir un patient du docteur Sanders, expliqua Dorothée au policier. Il s'appelle Gabriel Reid, et c'est celui que j'aime. Est-il indemne..., enfin ! je veux dire, physiquement ?

— Je vois, d'accord, venez, il faut que nous réglions quelques petites choses entre nous. Suivez-moi ! », leur dit l'inspecteur de la police de New York, le NYPD, mentionné dans plusieurs bons romans policiers de notre époque, dont ceux de R. J. Ellory.

Tout devenait de plus en plus étrange au fur et à mesure que Dorothée et son protecteur constataient l'air bizarre de la personne qui semblait être chargée de l'enquête et qui leur disait de les suivre.

« Mais qu'est-ce que... ?

— Suivez-moi, ce ne peut pas être plus compliqué que ça ! », continua le détective, qui était déjà à l'autre bout du couloir.

Ainsi firent-ils tous les deux, cependant très inquiets à propos de l'excentricité de plus en plus flagrante des personnes qui se trouvaient aujourd'hui-même au Presbyterian Lower Manhattan Hospital, et qui en savaient sûrement long sur ce qui s'était réellement passé.

•

LA MORT..., voir l'envie irrésistible de tuer et ce, qu'importe le prix qu'il fallait payer afin d'y parvenir.

Tel était à présent le crédo de l'assassin nommé Gabriel Reid, cloué sur un lit, fait captif à la fois par les plus puissants des sédatifs existants et par sa camisole de force.

“DÉPARTEMENT DES SOINS PSYCHIATRIQUES...”

Ce que Dorothee Mackenzie ne savait pas encore, toutefois, c'était que son amour Gabriel Reid avait blessé sept personnes puis en avait tué cinq et ce, de sang-froid : quelle torpeur le corps médical présent avait alors vécu, n'ayant eu alors guère d'autre choix que d'alerter rapidement la police afin d'arrêter la crise de leur propre patient, puisqu'ils s'étaient retrouvés totalement impuissants pour ce faire et ce, malgré les médicaments qu'ils détenaient dans leur pharmacie.

Dans la candeur du meurtrier, l'asperger Gabriel Reid, présentement interné, naguère étudiant en sciences physiques à la Columbia University, avait enfin trouvé son havre de paix, là où il pourrait résider en toute quiétude parmi les mortels destinés de toute façon à trépasser, c'est-à-dire : tout en ayant l'envie terrible de tuer de plus en plus violemment.

La violence était devenue sa sérénité, pour ainsi dire.

Et il s'était fait de nombreux ennemis uniquement que durant cette seule nuit.

« Suivez-moi, ce ne peut pas être plus compliqué que ça ! », avait ordonné l'énigmatique policier à Dorothee ainsi qu'au recteur de cette dernière.

Ce qu'ils avaient fait promptement, le pas impatient tout comme l'avait été celui de l'enquêteur.

Indubitablement arrivés dans un bureau de la "Psychiatrie" là où les inspecteurs semblaient avoir élu un quartier général extrêmement miniature, stressés, ils s'assirent aussitôt, et le détective qui les avait conviés à venir avec lui leur proposa des verres d'eau, ce qu'ils acceptèrent par politesse.

Finalement revenus avec ces derniers verres, il commença à leur converser directement, et non indirectement comme les policiers le faisaient habituellement pour détourner le sens d'une discussion, fort malgré eux, mais aussi selon ce qu'ils avaient appris à l'école des forces de l'ordre : « Je suis le commandant Sorrow, dit le vieil homme d'au moins soixante-dix ans.

— Je suis Dorothee Mackenzie...

— Et moi Ernest Wilson, recteur à la Columbia University pour la faculté de morale », déclara-t-il aussi prétentieusement qu'il l'était vraiment, tel un lion fait en or.

Cependant, personne ne le releva car, se disaient-ils, il ne s'agissait pas de leurs problèmes, mais simplement de l'orgueil manifeste et indécent de ce doyen tout compte fait scrupuleux de sa personne.

« Bien, madame Dorothee et monsieur Ernest "Wilson", dit le détective en mâchant bien le mot comme pour lui déplaire, je dois vous mettre tout de suite "au parfum" de certaines petites choses qui, croyez-moi ou non, risquent fort de vous déplaire : mais nous n'avons pas le choix, n'est-ce-pas, que de passer par-là tous les trois ? »

La jeune étudiante en morale se demanda alors ce qu'il voulait dire par-là exactement.

Mais, rendu perspicace par de longues et tumultueuses années d'expérience, l'enquêteur leur répondit : « Ne vous en faites pas, il ne s'agit de rien de trop grave, si l'on peut bien sûr qualifier de telle

cette enquête complètement débridée. Il paraîtrait que vous veniez de V. A. Beach, Dorothée ? *je pense que vous pourrez certainement et facilement vous remettre de ce que j'ai à vous dire...*

— Comment le savez-vous ? se surprit-elle.

— Par le père de votre ami, Sam Fillion. Jack Fillion est mon compagnon ; et c'est ce dernier que j'ai d'ailleurs aidé à travers ses souffrances et son cheminement vers les forces de la justice. »

Cependant, il resta vague sur ce point et ne s'expliqua pas davantage. *Que c'est étrange*, réfléchit la romancière. *Décidément, j'ai encore des choses à apprendre de la vie, comme tous et toutes...*

Dorothée tenta toutefois : « Mais..., quelles souffrances Jack Fillion a-t-il vécues ?

— Je pense bien que je peux dès à présent vous l'expliquer », acquiesça l'enquêteur, à moitié songeur tandis même qu'il le leur racontait.

Après leur avoir expliqué ce pour quoi Jack avait souffert, Ernest Wilson lui déclara : « Je vois, maintenant.

— Eh oui, et c'est fort triste ; mais il en est ainsi, dit Sorrow. Souvent, dans ces cas – des cold cases, comme on le dit et le redit souvent dans la police –, on ne retrouve jamais les meurtriers qui nous ont fait du mal, à nous et à notre famille, surtout lorsqu'ils ne laissent aucune ou presque pas de traces directes, voire mêmes indirectes. Mais comme on le dit aussi, on peut avoir la certitude que la Volonté du Mal ruinera bel et bien le Mal un jour ou l'autre...

— C'est du Tolkien tout craché, ça ! affirma quant à elle Dorothée, cultivée dans ce sens tout comme l'on pouvait s'y attendre d'elle.

— Eh oui ! car dans mon jeune temps, nous étions tous fous de ces univers magnifiques – même si, à vrai dire, ça ne peut pas aider personne. »

Après un court silence et avoir terminé de fumer sa clope, Sorrow dévoila inévitablement, sa voix glacée comme des milliers de couteaux disparates : « Assez bavarder ! vous m’avez mentionné, miss Dorothee Mackenzie, que Gabriel Reid était votre petit-ami ?

— Oui, c’est-à-dire que oui, je suis sa...

— Savez-vous ce que Gabriel a commis, la nuit dernière ? »

Dorothee lui répondit négativement, mais extrêmement surprise que son amant ait pu commettre ne serait-ce que quelque chose de grave.

« Non, je ne vois pas du tout de ce que vous voulez me...

— Eh bien, vous les avez vu, ces trois morts étendus sur des civières dans le couloir ? c’est lui-même qui les a tués, dans un accès de délire. »

Tous étaient sans voix, mais au combien attentifs à ce qui leur disait à présent, car ils étaient maintenant sous le choc.

« Nous avons même dû employer des doses de sédatifs puissantes pour arriver à le maîtriser, du genre qu’on donne à des ours polaires. »

•

Elle ne pouvait tout simplement pas y croire.

Non, c’est impossible, il doit forcément se tromper ! jura-t-elle intérieurement.

Comment pourrait-elle tout simplement y croire...?

Elle ne le voulait pas ; non, elle ne le souhaitait pas le moins du monde...

« Est-ce la réalité ? s’étonna Ernest Wilson. Je suis “presque-Hemingway”, vous savez...

— Oui, c’est vrai », lui répondit Sorrow.

Sans se faire attendre, Dorothée Mackenzie sombra alors dans l'inconscience.

•

La folle véritablement dérangée Victoria Bergman *Ne s'était pas du tout perdue dans le Quartier*, comme on aurait pu s'y attendre d'une aussi moche et d'une aussi mal vêtue qu'elle.

En loques, elle l'était vraiment. Elle n'avait ni ornements ni tatouages, mais uniquement qu'une longue mèche blanche qui contrastait avec ses cheveux noirs.

Sa camionnette grise était stationnée près d'un arbre, sur la rue...

Maintenant, il ne restait plus qu'à attendre l'heure fatale.

Et telle l'une de ces ombres accompagnées de leurs effroyables voiles noirs ou d'une méduse électrisante, elle s'apprêtait abruptement à entrer en scène.

•

Dorothée Mackenzie restait inconsciente. On la déposa alors sur un lit extrêmement inconfortable.

« Elle a besoin de repos, déduisit Sorrow. Elle devrait se réveiller sous peu. Et au fait, comment vous appelez-vous, déjà ?

— Ernest Wilson, lui répondit-il : recteur à la Columbia University en morale, ou bien : “presque-Hemingway”.

— Presque “Hemingway” ! », lança le capitaine des forces de l'ordre du NYPD avec une moue de dédain.

Wilson éructa : « Si ça ne fait pas votre affaire, je peux m'en aller...

— Tout à fait ! », dit Sorrow, non sans cacher sa suspicion pour Ernest.

À bien y songer, le capitaine du NYPD ne se sentait pas en sécurité avec cet homme aux yeux comme diaboliques.

Il sortit alors de la pièce, un sourire malicieux aux lèvres.

•

Victoria Bergman n'avait aucun regret...

Aussi, elle envoya un SMS à Ernest : *Suis à l'entrée du département de psychiatrie, à attendre ton signal.*

À peine deux ou trois secondes plus tard, elle recevait un message de sa part : *Plans changés, je serai avec toi pour la capture de Gabriel Reid et Dorothée Mackenzie. Me change dans les toilettes en noir, me débarrasse de mes vêtements dans la toilette avec la chasse d'eau, j'ai dû faire brûler complètement mon veston gris que je n'aimais pas dans la toilette à l'aide de mon briquet, et autres effets personnels. Attends-moi, ça ne sera pas très long.*

Bon, se dit-elle : il ne me reste plus qu'à attendre quelques minutes à présent...

Enfin, deux minutes plus tard, elle regarda l'écran de son téléphone portable : *Suis à deux pas de toi.*

Victoria regarda alors alentour, et vit qu'il lui faisait signe, tout de noir vêtu.

C'est alors que l'opération débuta véritablement...

Et ils se mirent à courir le plus rapidement possible.

•

Le capitaine du NYPD James Sorrow savait très bien en son for intérieur qu'il ne digérait pas le comportement d'Ernest, et encore moins sa manière d'agir avec lui.

Je ne dois surtout pas lui faire confiance – et il faudra que j'investigue sur lui quand j'aurai plus de temps libre..., car il me semble dangereux et meurtrier, d'après ce que j'en ai vu...

En effet, se promit-il en pensée, c'est ce qu'il ferait.

Tout à coup, il entendit des pas dans le corridor : des pas rapides mais décidés.

Il fut surpris de discerner le bruit des coups, puis des cris.

Ah non ! on était en train littéralement d'abattre ses policiers dans le corridor. À son plus grand désespoir, il était le seul d'entre eux dans le bureau.

Pour une fois que cela m'arrive..., songea-t-il tout en sortant son vieux revolver souvenir de sa poche.

C'est lorsqu'il tenta de pénétrer dans le couloir qu'on le happa sérieusement par-derrière. *Non ! ils ont même escaladé le mur et ouvert la fenêtre de notre quartier provisoire !*

C'est alors qu'on lui fit respirer un mouchoir imbibé de chloroforme.

Au bord du découragement et de l'inconscience, il songea : *Désarmé par quelque substance chlorée !*

Et c'est là précisément que la réalité s'arrêta pour lui, l'obscurité prenant ainsi la relève de la luminosité dans son esprit.

•

Dorothée Mackenzie dormait toujours, plongée dans l'inconscience, et ne se rendait même pas compte qu'on l'amenait à bord d'une mini-vanne grise vers un endroit reclus de l'État du Massachussetts et perdu dans le bois, à l'abri de toute civilisation qui pourrait bien se douter de ce qui s'y tramait véritablement.

•

Victoria Bergman était venue avec six autres individus.

L'un de ceux-ci s'était d'ailleurs proposé pour aller en bas afin de monter d'un étage par la fenêtre de l'une des chambres vides pour parvenir jusque-là où les inspecteurs avaient installé leurs quartiers.

Victoria Bergman lui avait alors donné un talkie-walkie, et il avait suivi les instructions de celle-ci, tout en prenant une corde noire solide, qu'il avait mise tout d'abord sur ses épaules, afin de gravir le mur extérieur du bâtiment.

Quant à eux, les autres meurtriers sadiques qui l'accompagnaient suivirent Bergman et Wilson dans les couloirs.

Victoria demanda alors à Ernest : « Combien sont-ils ?

— Cinq policiers, en plus de ce satané Sorrow qui, croyez-moi, est très intelligent et perspicace. Il faudra le laisser en vie pour le ligoter et l'amener avec nous et ce, afin de ne pas le laisser pour mort, et qu'ainsi il soit vivant et qu'il arrive finalement à parler à ses supérieurs..., car à coup sûr ils sauront où nous nous trouverons !

— C'est entendu », lui répondit alors l'aliénée.

Ils se dirigèrent donc jusque-là où les policiers se trouvaient.

Ironiquement, ces derniers étaient tous dans le couloir, sans armes ni témoins.

C'était ainsi, puisque les enquêteurs avaient évacué tout le département de la Psychiatrie.

Les terroristes les tuèrent donc avec leurs katanas tranchants, sans que les détectives puissent du tout ne serait-ce que réagir en sortant leurs machettes ou bien leurs pistolets.

Après tout, ils n'ont que ce qu'ils méritent de nous, et rien d'autre..., se dit gravement Victoria tout en voyant s'écouler le sang de l'un d'eux. Oui, ils n'ont que ce qu'ils méritent, après tout...

Celui qui s'était proposé pour monter jusqu'à la fenêtre du quartier général miniature des forces de la loi à partir de l'étage du bas avait réussi à neutraliser avec brio le commandant Sorrow pour pouvoir le ligoter sur un lit, le faisant ainsi passer pour un patient complètement déliré de l'hôpital, bien qu'inconscient.

Finalement, ils prirent au passage Dorothée Mackenzie, qui était couchée sur un lit elle aussi, ainsi que Gabriel Reid.

Les ravisseurs s'habillèrent exactement comme le personnel soignant afin de pouvoir passer inaperçus dans l'ascenseur avec les deux lits et ce, sans attirer l'attention des gardiens ou des objectifs placés au plafond sans la moindre gêne – puisqu'ils n'avaient pu neutraliser que durant un infime laps de temps les caméras en administrant des sédatifs aux employés de la sécurité, qui étaient désormais occupés à dormir ; et les kidnappeurs n'avaient disposé que d'à peine quelques minutes pour accomplir cette opération, tout en mettant des feutres sur les caméras qui auraient potentiellement pu les gêner.

Leur mission réussie, ils retournèrent victorieux à leur refuge situé au fin fond du Massachussetts.

•

Fin novembre 2014

Percluse dans le noir et la terreur qui l'assaillait depuis deux jours ? deux semaines ? peu importait pour elle en ce moment – car Dorothée Mackenzie n'avait plus conscience du temps, tellement la peur la paralysait et la glaçait.

Tout ce qu'elle savait, du moins, c'était qu'elle était encore en vie, après les maints supplices qu'on lui avait déjà infligés.

Quant à elle, elle se savait attachée avec de la corde coriace à un poteau, à la ressemblance d'une poutre en bois soutenant avec d'autres poutres une espèce de sous-sol, les sueurs froides qui l'assaillaient à chaque fois que quelqu'un venait sans pourtant parvenir à reconnaître la voix de ses agresseurs, puisqu'elle se disait tout à coup qu'elle devait les connaître, puis enfin qu'elle ne devait sans doute pas les connaître.

Et, séquestrée comme elle l'avait été depuis qu'elle était toute jeune, elle subissait tout, y compris le fait qu'on avait souillé son esprit et son corps de parts en parts...

•

1^{er} décembre 2014 – 20 janvier 2015

Définitivement, c'était l'endroit parfait pour un apprenti-meurtrier : là où Gabriel Reid apprenait vraiment à jouir de la souffrance d'autrui, là où ses pulsions les plus démoniaques et malfaisantes surgissaient naturellement.

Les Masques, ces ombres qui le guidaient dans la maison et qui faisaient des choses au sous-sol sans lui dire en quoi celles-ci consistaient..., que ça l'ennuyait. Il aurait juré qu'il avait déjà fait amplement ses preuves, pourtant...

Mais non, il fallait le dire, parce qu'il ne les avait pas faites suffisamment. C'est qu'il lui restait encore quelques semaines d'apprentissage.

Je rêve tant d'être l'un d'entre les Masques...

Rêve atroce et morbide – avenir tout à fait sordide.

Et il avait lu les avis de recherche sur Internet qui le concernaient.

Les enquêteurs New-Yorkais et Virginiens pensaient qu'il avait été tué, mais sans preuves pour l'affirmer.

De plus, les journaux et la police relataient les événements du Lower Manhattan Hospital, comme ils leur paraissaient.

La crainte médiatique faisait rage à présent dans l'État de New-York ainsi qu'en Virginie. Et Dorothee Mackenzie était portée disparue, ainsi que le commandant Sorrow du NYPD.

Ainsi, les forces de l'ordre parlaient de la disparition de Dorothee. « Inexplicablement manquante, tout comme Gabriel Reid et le capitaine du NYPD James Sorrow. Veuillez systématiquement signaler tout indice susceptible d'être relié à leur disparition à la police et au F.B.I. »

Et Gabriel Reid ne voulait rien savoir de ce qu'ils racontaient : ce qu'il souhaitait, c'était de pouvoir devenir l'un des Masques, lui aussi..., car il ne désirait pas être retrouvé.

Ceux-ci disaient qu'il en restait, de la place pour d'autres, et que leurs disciples devraient tous et toutes se tenir prêts lorsque leur choix serait arrêté...

Mais quand au juste décideraient-ils enfin d'en nommer un nouveau...? L'impatience décourageait véritablement Reid ; et même, elle le démolissait peu à peu.

Ces gens-là, ils kidnappaient même des enfants de neuf ans qui disposaient de gènes meurtriers afin qu'ils apprennent à devenir des tueurs capables.

Telle est ma vie, désormais, se dit Reid : celle d'un meurtrier génétique.

Comme quoi personne, pas même un asperger ou un autiste, n'est invulnérable face à la folie.

Il s'était d'ailleurs fait des amis en peu de temps.

L'un s'appelait Rohan, et l'autre Mike ; plus précisément, ils étaient deux fils de tueurs, et ils attendaient eux-aussi d'être baptisés "Masques".

Cette petite académie d'une trentaine d'apprentis assassins regroupait des jeunes de 9 à 20 ans dont le seul et unique but était qu'ils fussent éduqués à devenir de plus en plus agressifs et violents et ce, afin de faire prospérer le nom et la gloire de leur secte, qu'ils avaient d'ailleurs nommée ainsi :

LES MASQUES.

Bien sûr, personne ne savait ce que l'organisation des Masques souhaitaient faire exactement d'eux dans le futur ; mais on avait déjà une bonne idée de ce qu'ils allaient accomplir, avec la violence qui était déjà permise aux élèves.

Leur professeur, appelé monsieur le Masque numéro Quatorze, se targuait d'être le meilleur en matière de supplice.

Sans pitié, *ce* Masque l'était aussi.

Lorsqu'un étudiant interrompait son cours avec une simple question, le Masque numéro Quatorze se mettait dans une colère si noire qu'on aurait juré qu'un "mauvais ange" le faisait agir de la sorte.

Aussitôt, l'élève devait absolument s'en excuser afin de ne pas subir d'atroces conséquences.

•

Après avoir terminé une autre journée d'études sanglantes, Gabriel Reid décida finalement qu'il était grand temps qu'il aille en douce dans le sous-sol du manoir gothique au sein duquel ils se trouvaient tous

et toutes, tels des étudiants démoniaques, en compagnie des Masques, puisque leur professeur ne voulait toujours pas lui dire ce qu'ils y accomplissaient exactement.

Même si l'enseignant effrayait ses élèves en leur révélant qu'il y avait des rats dans la cave, et que ces derniers pouvaient vous transmettre la peste bubonique, Reid n'y croyait pas du tout, puisqu'il savait fort bien que c'était uniquement pour les dissuader d'aller y entreprendre une exploration plus approfondie de leur demeure.

Il avait déjà fait par le passé une recherche poussée sur ce virus ; et les avis étaient formels, voire identiques sur la localisation du phénomène.

La maladie que l'on appelait "peste" ou "peste noire" n'existait seulement que dans quelques pays d'Afrique, dont le Madagascar, ainsi que dans certains pays d'Asie, là où ils avaient également développé les vaccins nécessaires pour contrer les épidémies et enrayer le plus possible ce fléau provenant à la fois du rat et de ses tiques...

Ainsi, porté par la lourdeur de ses propres ténèbres, l'amoureux de Dorothée Mackenzie s'apprêtait à descendre jusque dans la cave où, ne le sachant point encore, il vivrait les extrémités, voire les derniers instants de sa pauvre et malheureuse existence.

Parce que tout ce qui est en cette Terre a un début et une fin – sans exception possible ; du moins, pour le moment.

Alors qu'il plongeait en pleine noirceur dans les profondeurs du manoir accompagné d'une simple petite lampe-torche qu'il avait trouvé dans les cuisines par hasard, il fut brusquement envahi par l'odeur de décomposition qui y régnait, ainsi que par le chaos qui maîtrisait habilement les lieux : tout était risiblement en désordre.

C'est véritablement infect, ici ! songea-t-il en son for intérieur.

Il pénétra encore plus dans la chair de la maison ; et alors, tout à coup, il entendit un bruit.

Intrigué, il se dirigea vers le son, exactement comme s'il y avait eu une plainte sourde adressée au vide, puisqu'il ne semblait y avoir personne d'autre que lui et la présence.

C'est alors que, poursuivant sa marche à travers les ténèbres, il crut détecter une poutre de soutien avec, pour étendard, une fille saucissonnée dans une sorte d'hamac dégoûtant, en plus d'être ligotée par-dessus le sac de couchage.

Là, je commence vraiment à avoir peur..., se dit Reid, qui n'était plus du tout convaincu à présent qu'il avait l'étoffe du parfait meurtrier.

Et dans son sommeil comateux, la jeune femme aux yeux bandés, prise entre souffrances et chagrin intense, hurla, comme si l'un des morts d'entre le cimetière non-loin d'où les Masques avaient établi leurs quartiers avait crié d'outre-tombe, ce qui ne se pouvait par contre pas : « Sauve-moi, ô mon amour ! »

Et cette fois-ci, ce fut réellement un choc pour lui.

Cela ne pouvait donc être dans son esprit que Dorothée !

« Non..., non, c'est impossible... Dorothée, tu n'es pas...

— Et pourtant, ça l'est », dit une voix grave derrière-lui.

Gabriel se retourna, et vit l'un des Masques lui sourire à travers la carapace qui était la sienne, qui était fabriquée en terre cuite et qui arrivait à cacher aisément les traits de son visage, ainsi que ses yeux tout à fait rouges et fous.

Et c'est alors que le Masque *numéro Quatorze* le tua et qu'il finit par mourir au bout de son sang, atteint au ventre par l'étendue tranchante de son sabre katana.

La suppliciée s'était brutalement réveillée après avoir entendu les bruits des corps qui fendaient l'air.
« Qui est là ? s'entendit dire Dorothée Mackenzie. Ne me dites pas encore..., je vous en supplie !

— Je te dis : rejoins les ténèbres et poursuis en enfer ! », cria le Masque.

C'est ainsi qu'une autre vie mourut encore entre les mains du maniaque pervers.

Et tout comme Gabriel Reid, cette dernière partit pour le long voyage tumultueux appelé LA MORT, là où plus rien n'existe et là où l'on ne se souvient plus de rien, puisque nous nous sommes endormis pour l'éternité ou du moins, jusqu'à temps que l'on nous réveille pour revivre.

•

« Mais quel gâchis, se plaignit Victoria Bergman en aidant le Masque *numéro Quatorze*, alias Ernest Wilson, à nettoyer la cave avec lui.

— En effet... Sales gosses, je leur avais dit pourtant qu'il y avait bel et bien de la peste sous leurs pieds », conclut le Masque le plus horrible de tous et ce, tout en ricanant hideusement.

Ce dernier continua d'ailleurs sur cette note tragique : « Bon, je m'en vais de ce pas ; continue toi-même ce travail dégoûtant et totalement dégradant ! »

Aussi, ce fut tout ce qu'il y eut à raconter pour ce jour-là.

CHAPITRE QUATRE

(Fin septembre – novembre 2014, cité de Virginia Beach,
État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

ÉVÈNEMENTS NON-RELATÉS DANS LE CHAPITRE TROIS

Fin septembre – fin octobre 2014

La hantise obsède lorsque l'on commet trop de sottises.
C'était ainsi que se résumait la pénombre la plus absolue et sinistre du Hacker, alias le chef despotique des Masques, celle-là même qu'il était d'ailleurs en train de tisser, telle une toile d'araignée véritablement opaque.

Victoria Bergman l'avait averti tandis qu'ils "brunchaient" – c'est-à-dire, qu'ils prenaient leur petit déjeuner – et ce, au sein d'un petit wafflehouse du Massachussetts (une sorte de resto où l'on faisait bien entendu dorer des gaufres, entre autres), très loin de leur Manoir.

Et c'est bientôt d'ailleurs qu'une opération d'envergure s'enclencherait, pour garantir le futur de leur secte, avec le personnel hospitalier tout à fait manipulé – ou plutôt corrompu –, du New York Lower Manhattan Presbyterian Hospital.

Quant à eux, les psychiatres étaient d'ores et déjà soumis à leur joug, puisqu'on leur avait tout volé, y compris leur sécurité ; et puis, on les tuerait aussi.

Également, les Masques avaient désormais plusieurs agents infiltrés au F.B.I.

Car c'était ainsi, pour tout vous dire, mes chers lecteurs, que ces sadiques professionnels iraient capturer Gabriel Reid ainsi que Dorothée Mackenzie car, disait Bergman, la fille pourrait sans nul doute aider la police à les retracer ainsi que cet homme, ce capitaine reconnu du NYPD – soit l'ancien lieutenant-détective James Sorrow de Virginia Beach...

Mais c'est que l'Hacker, dans sa noirceur, en doutait : en tant que chef des Masques, il connaissait très bien Victoria, tout en sachant aussi qu'elle avait toujours une idée cachée derrière la tête...

Mais peu importait, à présent : ça ne pourrait pas du tout nuire à leurs plans car, savait le suprême des Masques, ils marchaient tous vers la même direction.

Il faut toujours prendre des précautions avant d'agir, songea l'Hacker.

Et c'était vrai...

Dans le noir, le Hacker pianotait sur son clavier à la façon d'un altruiste pianiste, mais dans des tons et des intentions néanmoins beaucoup plus funestes que ce dernier.

Car c'était d'une véritable programmation d'hacker dont on parlait présentement : des chiffres et des lettres mélangées dans un espèce de langage interminable.

Puisque c'était que l'œuvre était *son* œuvre, donc qu'elle n'aurait jamais tout à fait de fin.

L'Hacker souhaitait qu'elle fût comme celle de Dieu, immuable – c'est-à-dire, tout à fait inéluctable et éternelle...

Parce qu'il se prenait pour le *vrai* Dieu.

Ce qui n'était pourtant pas possible pour un simple humain, ou bien pour une créature provenant à la base du Jardin d'Éden...

Toute créature qu'elle soit devrait se soumettre à la grandeur du Très-Haut, et ne pas rechigner devant l'ampleur de la tâche qui lui est incombée, car rien de mieux qu'une si vile personne pour paresser devant la volonté de l'Univers tout entier et donc de celle de notre seul et unique Omniprésent.

C'est car si nous faisions preuve de respect à son égard étant donné de sa riche et merveilleuse bonté, nous serions volontairement candides et prêts à assumer toute la portée que notre travail pourrait bien avoir sur ces gens misérables – ces défavorisés –, ceux-là même qui ne vivent rien de plus que l'intense pauvreté et l'injustice sociale qu'on peut vite constater et ce, même parmi les plus riches pays de l'Afrique ou de l'Asie ; car les classes ouvrières, c'est-à-dire celles qui ne vivent que d'un dollar bien maigre par mois, n'ont même plus la force de s'acharner sur leurs conquérants tellement ceux-ci détiennent le pouvoir suprême et inhumain de les mettre à mort par une drastique et subite montée d'atroce et barbaresque famine, et quel autoritarisme régnait donc sur cette planète de calamités et de désastres !

La loi de plus fort, sauvage, règne en maîtresse parmi nous, et nous, les humains, nous laissons s'accomplir l'ampleur de ces atrocités.

C'est que nous devrions nous lever ! devant la miséricorde de l'Univers, et prions pour le dessein d'une juste vie pour tous ceux qui y résident.

Parce que si vous êtes riches et que vous donnez plus que ce que votre avarice voudrait bien pour vous, vous êtes des méritants.

Songez à l'avenir, pour notre famille, pour notre humanité : plus personne ne devrait être supplicié, et plus personne ne devrait souffrir, car la bonté du Créateur accompagnée de notre amour les uns pour les autres devraient très prochainement triompher des menaces les plus urgentes et actuelles, puisque c'est véritablement *inhumain* que de vouloir notre malheur collectif.

Mais ce que voulait l'Hacker, lui, c'en était l'inverse absolu... Tout détruire, et ne rien plaider : telle était sa morale de vie, démontrant ainsi son immense pauvreté de cœur au grand jour, et non sa bonté, c'est-à-dire : tout ce qu'il y a de plus maléfique en lui, car elle n'existe pas à l'intérieur de lui.

Et il maîtrisait tout à partir de ses propres ténèbres lugubres...

Et dans le noir, les Masques complotaient tous contre l'Humanité.

•

Victoria Bergman, aujourd'hui fébrile et triste quant au fait que l'étudiante en morale à la Columbia University fût décédée, se souvenait d'avoir déjà connue cette Dorothée Mackenzie, mais aussi l'avoir vue à quelques reprises, et pas rien qu'un peu.

Oui, puisqu'elles avaient toutes les deux trinqué ensemble plusieurs fois.

Et Victoria se faisait alors passer pour une étudiante tout comme elle et ce, bien qu'elle ne le fût point, grâce au contact qu'elle avait avec son parent Ernest Wilson, qui était recteur et doyen à la faculté de morale de la Columbia University.

De cette façon, elle avait pu rapidement prendre une place tout près de sa proie sans qu'elle, pour sa part, bien sûr, ne s'en doute le moins du monde, au sein de ses cours de morale qu'elle trouvait, malgré l'ennui des autres étudiants – à l'exception de Dorothée, bien entendu –, fort intéressants et ce, puisqu'ils avaient absolument toujours un effet apaisant sur sa personne, et c'est ce qu'elle appréciait énormément par ces temps-ci – parce que ça l'aidait à réguler un peu son angoisse.

Elle levait la main au moins autant de fois que l'autre étudiant qui avait un jour demandé à leur enseignant : *Pensez-vous vraiment que monsieur et madame tout le monde pourrait accomplir de tels sévices et de telles dépravations pour se venger de leur propre enfance ou bien par pur plaisir animal, en nourrissant leurs besoins primaires des émotions de terreur et de souffrance de leurs victimes ?*

Ce qui pourrait ressembler à une phrase du satané roman social traitant de diverses injustices toutes plus ingrates les unes que les autres que Dorothée lui avait fait lire, songea néanmoins Victoria Bergman.

Et ce n'est pas fini pour ce dernier, car il sort en Mars de l'an 2015... En espérant que je puisse le lire dans son intégrité afin de savoir ce qu'elle pensait vraiment des puristes comme nous, souhaite-t-elle.

Malheureusement, elle aurait certainement le temps de le lire.

Et d'ainsi le déchiqueter en morceaux...

Au comptoir du bar, elles buvaient de la bière ensemble et s'amusaient de tout et de rien, et les autres invités du club les fixaient intensément pour tenter de leur signifier qu'elles y allaient un peu trop loin dans la joie, ce qui ne marcha cependant pas.

C'est que peu m'importe, à présent ! songea alors Victoria tandis même qu'elle voyait de la haine au sein du regard des autres buveurs, quoique plus réservés dans la consommation pour leur part.

« Hé ! Victoria : comment vont tes études et devoirs ? demanda une Dorothee Mackenzie tout à fait dégingandée et soûlée jusqu'à la moelle dans ses os – et ce, bien qu'elle fût encore mineure.

— *Bien !* “bien sûr” ! », rit-elle en faisant la “clown”, ou bien l'idiote – ce qu'elle aimait de plus en plus accomplir.

Et elles s'amusèrent ainsi toute une soirée, puis une autre, et ensuite une autre, jusqu'à ce que Bergman accomplisse finalement son plan...

Domage, car je m'entendais si bien avec elle ; et elle avec moi, s'attrista-t-elle dans sa folie d'assassine en série.

Après, bien sûr : la suite, eh bien, vous la connaissez tout aussi bien que moi-même, puisque je suis votre anonyme narrateur.

•

« Pourquoi apportes-tu toujours de l'usagé ? demanda un jour Dorothee à sa meilleure amie Victoria.

— Parce que, comme tu le sais, à ton inverse, j'aime les choses usées puisqu'elles ont beaucoup plus de valeur à mes yeux que les neuves qui n'ont en soi aucun vécu. »

•

Dans sa tanière, le Hacker progressait tranquillement mais sûrement vers son but.

Il arrachait des milliers de données aux plus grands serveurs américains comme ceux de la NSA et du FBI, et même parfois au géant Google – qui était un excellent moteur de recherche, mais également un très bon moyen pour parvenir à ses fins les plus horribles.

Et il lacérait littéralement la paroi du monde digital en trichant avec ses failles et ses codes, exactement comme des myriades de milliards d'étoiles toutes plus variées les unes que les autres.

Il s'était rendu à la NSA comme à son habitude. Non seulement il leur volait des informations pour son propre compte afin d'arriver à ses desseins, mais il était également leur employé à temps plein.

Mais modèle, pourtant, il ne l'était pas ; toutefois, aux yeux de ses patrons, c'était comme s'il provenait du "Ciel", car il était excellent à leurs yeux.

Il est si brillant et intelligent pour faire tout proprement sans laisser de traces ! disait souvent l'une de ses collègues alors qu'ils s'attachaient vilement aux réseaux de la CIA – puisque ces agences investigaient souvent l'une sur l'autre, sans jamais ne serait-ce que parvenir enfin à se serrer la main et ce, même s'il y avait souvent quelque entente fructueuse entre les deux parties, et dans des dossiers plus souvent futiles et insignifiants qu'autre chose, et bien moins préoccupants que d'autres.

Et s'ils savaient comment le Hacker les avait maudits puis jetés en pâture aux lions...

Mais cela, bien sûr, ils ne le sauraient jamais.

Les lions, c'étaient les ennemis de la NSA, soit l'Univers tout entier ligué contre ces monstres de l'information puis de la désinformation et puis de la ré-information et enfin, de l'information transformée encore une fois désinformée...

Et il les avait volés ; puis, il avait triché dans leur banque de codes.

Il avait également chiffré et crypté plusieurs documents à usage confidentiel dont mêmes les derniers présidents des États-Unis d'Amérique ne possédaient pas de clés d'accès.

Sa cachette préférée, là où personne ne se doutait de rien ni se douterait jamais de rien : les bureaux spacieux de la National Secret Agency, là où des milliers de serveurs observaient, voire espionnaient, les humains sur cette Terre.

•

Il y a de cela fort longtemps, Victoria Bergman avait réussi à se perdre et ce, pour toujours, sans le moindre espoir de retour...

Mais ça, c'était il y a très longtemps.

Maintenant, peut-être qu'elle pourrait tenter de se repentir et d'enfin revenir vers la lumière ; mais bref, si cela était bien sûr ce qu'elle désirait vraiment, et si c'était possible pour elle de le faire aussi.

Car elle était vraiment dépravée et en proie au désespoir.

•

Début octobre 2014

Les filles étudiaient maintenant Sigmund Freud à la maison de Dorothée Mackenzie, accompagnées de leurs tasses de café fort – la seule drogue que les deux étudiantes s'autorisaient ; à l'exception de l'alcool, bien entendu.

Théories psychanalytiques, livres d'une épaisseur moyenne de mille pages, plusieurs formats poches de six-cents pages écrits en petits caractères, plus un manuel totalisant les mille cinq-cents pages : tout ça juste pour une année.

« Comment va-t-on faire, avec toute cette charge de devoirs ? dit alors Bergman à Mackenzie. Ils nous font travailler vraiment trop dur, je trouve !

— Tu trouves ? moi, je suis épanouie parmi tous ses ouvrages d'une préciosité et d'une perspicacité extrêmes, décrivant les pratiques et stéréotypes particulièrement humains.

— C'est toi qui le dis », rétorqua Victoria avec l'air sauvage que Dorothee admirait tant chez elle.

Elle ressemblait à une lionne, non ! plutôt à une fauve ou à une sauvageonne de la saga du *Trône de Fer...*, bien qu'elle n'aimait pas du tout cette série puisque ses épisodes étaient pour trop horribles.

Mais elle mettait parfois tellement de parfum qu'on avait de la misère à respirer la nature en elle...

Et elle n'était ni élégante ni éternelle.

Elles se remirent alors en question, comme leur avait appris leur professeur durant l'un de ces cours extrêmement laborieux.

« Pour être de bons moralistes, il faut tout d'abord ressentir la psychologie de tous et chacun et ce, même lorsqu'ils tentent de cacher leur vrai visage », avait cru bon de leur expliquer monsieur Herman sur tout ce qui touchait ; ou non ; à son “idole psychologique” Sigmund Freud, tout comme il se plaisait à l'appeler, car son nom entier sonnait bien, et ça lui permettait de s'en souvenir par après.

Et manifestement, d'après ses croyances, il était athée...

Ce qui n'était guère le cas de Mackenzie cependant : car elle croyait en Dieu, et désirait avoir foi en lui.

Et elle était intelligente, et *non pas stupide* comme certains l'injuriaient injustement et sans avoir de preuves.

Et Victoria ! Victoria, elle, elle la comprenait : et elles s'entendaient toutes les deux très bien...

Telle une tactique naturelle de prédation.

Toutefois, Dorothée Mackenzie n'avait jamais pu voir de ses yeux la véritable personnalité de sa copine, puisqu'elle ne s'y était jamais totalement focalisée.

Mais en tant que bonne meurtrière, dans son for intérieur, elle savait très bien comment dissimuler ses envies et ses émotions les plus malsaines.

Personnellement, Victoria Bergman était réellement défragmentée !

De plus en plus que les jours s'assombrissaient et que le soleil et la lune brillaient en alternance, que les saisons s'éтираient et se tordaient à la longue, la femme qui s'appelait Victoria Bergman, non pas à l'extérieur mais bel et bien à l'intérieur d'elle-même, au plus profond de son être, commençait tranquillement à aimer sa proie et à lui confier ses secrets les plus intimes ! d'ailleurs, cette dernière devenait peu à peu son amie.

Puis hypocritement, à la fin du mois d'octobre, juste avant leur mission déjà toute programmée par l'organisation des Masques, Dorothée devint sa plus proche.

Et elle l'avait tuée...

Et dans la cave où elle nettoyait à présent le corps de sa complice d'études et de vie qui avait été autrefois sa proie, sans qu'Ernest Wilson son parent, ne l'aperçoive en train de sangloter ne serait-ce qu'un tant soit peu durant ces quelques infimes instants de douleur ressentie, elle commença à pleurer et à se demander si, tout compte fait, elle se trouvait dans la bonne voie et si le port du masque, aussi sombres et maléfiques que puissent être son nom et son identité, en valait véritablement la peine après tout ce qu'elle avait subi d'injuste et de malheureux.

•

Fin septembre 2014

L'étudiant en Sciences Physiques à la Columbia University Gabriel Reid avait rencontré un certain Ernest Wilson dans un café non-loin d'où il restait au sein de sa demeure d'étudiants profitant de bourses prestigieuses et mondialement acclamées par l'Éducation Internationale.

Le doyen était vieux et plutôt maigre. Son crâne dégarni comportait des taches de vieillesse certainement causées par le soleil ayant plombé pour trop longtemps sur le sommet de sa tête.

Wilson s'était pris un café au comptoir et avait payé à la caisse, puis s'était dirigé vers l'espace vitré où Gabriel Reid prenait un léger cappuccino accompagné d'un petit paneton au chocolat, tout en étant assis sur un tabouret près des fenêtres.

C'est ce dernier qui, d'ailleurs, commença la conversation : « À qui ai-je l'honneur en ce jour ? demanda le jeune homme au vieux.

— À Ernest Wilson, “presque-Hemingway”, directeur de la faculté de morale à la Columbia University de la ville éponyme, répondit-il tout aussi prétentieusement qu'il le ferait, plus tard, au commandant du NYPD James Sorrow.

— Et que me voulez-vous ? le questionna-t-il. Vous êtes si prétentieux, si je puis me permettre de vous le dire... »

C'est qu'il s'était finalement autorisé de le lui en faire part, incapable d'en supporter davantage.

Et mais qui était réellement cet étrange énergumène...?

Franchement, la question lui parut alors se poser à juste titre.

« Oui..., dit-il en l'ignorant presque complètement. Ce que je veux discuter avec vous, c'est pour savoir qui vous êtes et pourquoi vous êtes – j'en conviens, de prime abord, ça peut paraître tout à fait

idiot de ma part que de vous le demander : mais ça ne l'est pas du tout, si je puis me permettre de vous l'affirmer bien entendu.

— Mais pour quelle raison...? Êtes-vous imbécile ? je pense qu'un sot, même, aurait fait mieux pour me convaincre de lui parler que vous ; bizarre, vous l'êtes véritablement – et même, si je puis aussi me permettre de vous le conter, votre façon de vous exprimer est, dois-je vous dire, plus curieuse que celle d'aucun autre excentrique de ma connaissance ! »

Bien que le monde dans le petit café se retournait brusquement pour essayer d'entendre leur conversation, qui descendait d'ailleurs vers d'étranges extrêmes, celui qui se disait être “presque-Hemingway” continua quand même : « Je vois...

— Vous constatez quoi, au juste ? l'interrogea expressément Gabriel. Vous voyez QUOI ?

— C'est que je vois l'écrivain Hemingway, dit-il comme à la blague, ou plutôt, comme un fou.

— Bon, je crois que je vais m'en aller plutôt que de parler à un déliré de votre genre, ce que vous êtes pour votre part en cet instant présent et ce, quand bien même que vous diriez que vous ne l'êtes point – car vous ne semblez pas du tout vous en apercevoir !

— Enfin ! ce n'est pas pour que vous partiez que je suis venu vous voir...! C'est pour vous parler d'un projet de livre que je suis en train de réaliser présentement. »

Gabriel Reid était tout simplement interdit, comme stupéfait, qu'un tel homme puisse être mentalement capable d'écrire un bouquin.

« Bien sûr ! et que me voulez-vous, le fou ? à condition, bien évidemment, que je reçoive quelque recette de vos futures publications, c'est-à-dire plus de la moitié d'entre vos revenus..., car je ne suis même pas sûr que vous sachiez réellement écrire ne serait-ce qu'une bribe de tout ce que vous pourriez bel et bien me raconter. »

Gabriel avait dit cela méchamment, et sans avoir de remords..., et que ça lui faisait du bien d'extérioriser ses émotions, voilà tout, et de ne plus garder ses pensées à l'intérieur de lui-même !

« Mais je ne suis pas un fou, et c'est vexant ce que vous me dites... ! C'est plutôt vous qu'on devrait faire interner d'après ce que vous me faites entendre ! bref, c'est mon humour noir... Je me souviens qu'un jeune homme m'a déjà dit par le passé, et ce n'est pas une phrase que l'on entend tous les jours durant nos vies : “Quoi de mieux qu'un fou pour accomplir une tâche de l'extraordinaire ?” Si je fais un jour un travail extraordinaire, vous pourrez alors vraiment dire que je suis un fou, mais pas avant. Enfin ! pour faire court, je veux en savoir plus sur l'autisme et votre façon d'agir. Je sais ce que vous êtes, Gabriel Reid, lui chuchota par la suite Ernest Wilson à l'oreille. Et vos talents de physicien, si je puis dire, sont tout simplement géniaux ! et Albert Einstein était lui aussi asperger, d'après les études psychologiques et même physiologiques menées sur sa personne des années après sa mort par le biais de ses nombreux écrits et de son cerveau conservé dans du formaldéhyde extrêmement verdâtre.

— QUOI ?! », s'étonna alors l'autiste-savant.

Le recteur continua donc ainsi : « Albert Einstein était génial, certes, mais je crois que vous pourriez en faire tout autant. Je vous donne rendez-vous chez-moi, à Manhattan, à six heures ce soir ; et aussi, voici mon adresse, pour que vous ne vous perdiez pas : je vous la donne, écrite sur ce bout de papier... Je préparerai du spaghetti, comme je sais que c'est réconfortant pour le monde que j'invite d'habitude. »

Et, sur ce, en silence, il finit indubitablement par sortir du petit café afin d'aller à la rencontre de la rumeur du monde qui se hâtait dans les quartiers de la ville de New York en ce début d'automne 2014, disparaissant ainsi dans la foule qui se dispersait à travers les différents carrefours de l'île de Manhattan.

Gabriel Reid, complètement abasourdi, jeta son café à peine entamé dans la poubelle et partit lui aussi du petit bistro jusque dans la froideur de notre monde actuel, dans la mêlée de méchanceté et de cruauté propres à cet univers complètement distordu et débridé, au sein duquel nous habitons pourtant par

évidence et par obligation, forts de notre malheur et de notre désespoir ainsi que de notre plus omniprésent désarroi.

•

Le jour-même, l'étudiant en Sciences Physiques Gabriel Reid, dix-sept ans d'âge et presque dix-huit, se dirigea en taxi vers la maison d'Ernest Wilson située dans des appartements luxueux de l'île de Manhattan et ce, même s'il avait l'étrange sentiment que quelque chose clochait vraiment dans toute cette histoire des plus fantaisistes.

Il songea que de la manière qu'il l'avait approché, le recteur de la Columbia University devait certainement le connaître puisqu'après tout, il lui avait dit : *Je sais ce que vous êtes, Gabriel Reid...*

Le jeune homme n'avait donc pas su comment réagir à ce moment-là. Estomaqué, il l'avait véritablement été, pour tout vous dire, mes chers lecteurs.

Et comment ce vieil homme savait-il qui il était ? l'avait-il espionné à son insu – et *de facto*, ce qui était un questionnement qui le martyrisait, pour quelle raison l'aurait-il accompli...?

Tout était définitivement brumeux dans l'esprit de Gabriel ; et Wilson avait également expliqué à Reid qu'il était en train d'écrire un bouquin et que, donc, il souhaitait savoir qui il était vraiment et pour quelle raison il vivait..., quelles questions bizarres lui avait-il ainsi donc posé.

Dans les rues glaciales, les lumières des réverbères étaient basses et ternes.

Comme il se l'était lui-même dit et redit auparavant, il s'était payé le luxe véritable d'un taxi – puisque, bien que profitant de bourses, il devait quand même ménager ses dépenses... – et s'était dirigé jusqu'à l'endroit du rendez-vous.

Reid songea alors qu'il devrait faire preuve de prudence car, savait-il, non seulement le recteur était bizarre, mais Gabriel ne connaissait pas encore ses exactes intentions.

Et mais que voulait réellement Ernest Wilson...?

Définitivement, c'était intrigant.

Arrivé au complexe d'appartements, il demanda alors au gardien des lieux posté au sein de son habitacle vitré près de la barrière métallique de lui permettre de rejoindre Ernest, car l'apprenti-physicien avait été invité par le recteur de la faculté de morale de l'Université Columbia. Il accéda finalement à sa requête, le saluant gentiment de la main.

Gabriel gravit rapidement les marches et remarqua enfin l'appartement 14, là où le doyen résidait.

Il frappa alors à la porte.

Ernest lui ouvrit et le convia aussitôt à entrer : « Ah ! Reid, je vous attendais. Prêt pour l'interview ? j'ai préparé du café pour deux. Venez, entrez dans ma demeure..., je vous fais visiter ?

— Oui, bien sûr, et merci monsieur Wilson ; car c'est chaleureux chez vous, le complimenta l'étudiant de la faculté des Sciences Physiques de la Columbia University.

— Mais ça me fait plaisir, cher enfant... », lui répondit-il.

Et c'est ainsi que Reid entra finalement dans l'antre de la bête.

•

« Du sucre pour votre café ? demanda Wilson, “presque-Hemingway”, tout en prenant un air des plus sérieux, bien qu'il ne le fût pas d'habitude – ce que Reid savait d'ailleurs très bien pour sa part.

— Bien sûr », dit son invité après qu'il l'eût fait visiter son logis.

Les rideaux de son hôte avaient même été saupoudrés de poudre d'or, et tout son ameublement était dans des bois rares, comme l'acajou ou le bois de rose, ainsi que le peuplier.

Et presque tout était en marbre pour ce qui fut de la céramique, y compris le bain et le bol de toilette renforcé. Son comptoir de cuisine était en granit, et ses ustensiles en argent plaqués or. Tout était si luxueux et merveilleux, presque trop pour un simple recteur d'université...

Mais qui est-il vraiment ? se questionna à juste titre Reid. Il doit certainement être un homme d'affaires en plus d'être recteur à temps plein à l'université, car je doute qu'il ait assez d'argent pour se payer tout ce luxe ; à moins que...

À moins que...?

Mais bien sûr !

« Monsieur Wilson ! je me demandais : comment vous y êtes-vous pris pour arriver à vivre dans un tel décor ? êtes-vous entrepreneur en plus d'être recteur à temps plein à la Columbia University ?

— Non, malheureusement ! car ça l'aurait pu davantage m'enrichir si j'avais eu le temps. Mais vous savez, j'ai des droits d'auteur ancestraux...

— Que voulez-vous dire ? lui demanda l'étudiant. Je ne saisis pas tout à fait ce que vous...

— Eh bien, quand je dis que je suis “presque-Hemingway”, c'est pour de vrai ! enfin, je suis son dernier enfant illégitime encore vivant. Ma mère était sa maîtresse et je suis maintenant détenteur de ses droits... Imaginez le pognon que je gagne chaque an ! je reçois à peu près un million de recettes seulement que grâce à nos éditeurs de la France, parce que mon père a été assez preux pour devenir Prix Nobel de Littérature en 1954 et être publié chez Gallimard, l'un des plus grands éditeurs contemporains...! Seulement, il est dommage qu'il se soit enlevé la vie, car je l'admirais tant...

— Je vois, dit Reid froidement.

— Je vois que vous n’en êtes point triste ; mais ce n’est pas grave, vous avez raison ! car c’est chose du passé.

— En effet, dit-il tout aussi sèchement qu’un meurtrier, puisqu’il en avait l’essence sans le savoir pourtant à ce moment-ci de l’histoire – ce que Wilson savait très bien pour sa part, à l’insu de Gabriel Reid.

— Bien ! revenons à l’interview : je vous avais dit que j’écrivais un livre sur l’autisme et donc que...

»

Ainsi, ils discutèrent de ce qu’ils avaient à se dire pour l’écriture du livre du fils puîné du célèbre Ernest Hemingway, que sa mère danseuse des bars avait appelé “Ernest”, comble de l’ironie pour le célèbre écrivain qui n’en avait jamais parlé à personne, mais qui l’avait toutefois inclus dans son testament avant de se tirer une balle dans la tête avec son fusil de chasse, tout comme le grand-père de Sam Fillion, l’ami de Gabriel Reid, s’était fait tué par les Masques à l’époque ; même si pour sa part, ç’avait été grâce à un projectile morbide qui avait malheureusement atteint sa nuque.

•

C’était encourageant de savoir que les aspergers intéressaient de plus en plus de monde, songea l’étudiant en sciences physiques, fort amusé par ce fait, cette pensée qui continuait d’ailleurs à tourner en boucle dans sa tête.

Autant qu’il s’était fait renié par sa famille lorsqu’il était plus jeune quand il avait reçu son diagnostic que la société s’apprêtait à mieux comprendre cet état neurologique dès à présent, car le monde devenait de plus en plus compréhensif au fur et à mesure que la population révélait ces êtres brillants et intelligents lors de discussions commentées à la télévision et dans les journaux.

Il y avait même un youtubeur qui, en français par contre, avait fait défiler tous les grands penseurs de la Renaissance et de l'Époque Contemporaine qu'on croyait autistes soit par leurs écrits ou par leurs réactions lors de grandes conférences internationales, qu'elles soient scientifiques ou de morale : les génies Isaac Newton, Spinoza, Léonard de Vinci, Beethoven et même Wolfgang Amadeus Mozart...

Bien sûr, les autistes aussi pouvaient être atteints de folie, puisque celle-ci n'épargne personne.

D'un individu à l'autre, il y a à peu près toujours un grain de ce fruit – quoi que l'on puisse bel et bien en penser.

Gabriel Reid se souvenait que dans la Trilogie Millénium de Stieg Larsson, Lisbeth Salander, pirate informatique renommée faisant partie intégrante de l'Hacker Republic, là où les meilleurs d'entre eux se regroupaient sur un serveur inconnu, était la meilleure des vengeresses qui soient. Elle était violente, et pas rien qu'un peu.

Mais cela, bien sûr, ce n'était qu'un exemple parmi tant d'autres de la vie courante.

Interviewé par Ernest Wilson “presque-Hemingway”, qu'il trouvait immensément prétentieux bien qu'il semblait être extrêmement gentil – du moins, à prime abord –, il lui avait décrit sa vie, comment il avait été renié par ses pères ainsi que sa famille, et son cheminement à travers divers centres d'accueil tous plus sordides les uns que les autres...

C'est que Gabriel reconnaissait avoir été éprouvé durant toute sa vie.

Un jour, une famille, les Reid, avait décidé de lui donner une place dans leur clan, ce qui leur avait fait plaisir jusqu'à leur mort.

Ils étaient décédés tous les deux il y a maintenant plus de huit mois et ce, lors d'un accident de voiture, et il n'en avait même pas discuté avec Dorothée, puisqu'elle revenait tout juste de l'hôpital psychiatrique et qu'il ne voulait pas lui provoquer d'autres émotions négatives, qui auraient pu aggraver son état mental.

Il savait néanmoins qu'il ne pourrait pas toujours vivre avec cette pression constante qui lui pesait atrocement et énormément sur le dos, car il était fatigué à présent de toujours devoir se reposer sur les autres pour être aimé, et non pas être aimé en retour pour ses actes d'attention ou pour ses qualités, qui étaient néanmoins fort évocatrices de sa gentillesse et de l'art qu'il avait à se soucier d'autrui et ce, bien qu'il fût réellement un meurtrier en devenir.

•

Il était complètement désespéré.

Depuis plusieurs jours, Gabriel Reid n'était pas allé à l'école, tellement il avait été stressé par sa performance académique. Il ne s'était pas rasé et puait beaucoup de la gueule, et ses dents étaient pleines de tartre qui recouvraient abondamment son émail.

Il avait bien tenté de se changer les idées, mais il n'y avait rien à faire : il resterait prisonnier de son angoisse et ce, pour toujours ou du moins jusqu'à ce que Dieu le libère, si bien sûr le Très-Haut existait – puisque quant à lui, il ne voulait pas croire en son existence, qu'il jugeait absolument non-scientifique et totalement infondée.

C'est parce qu'il doutait à présent que Dieu le fût vraiment, puisque toutes sortes d'injustices étaient commises sans qu'il ne décide de les empêcher.

Mais il est également dit que seul notre Créateur veut notre bonheur et qu'il ne veut en aucun cas notre malheur, car il n'aime pas éprouver les gens ni les tester par des souffrances qu'il qualifie lui-même d'ignobles.

Car il n'est pas dans la volonté de Dieu d'agir méchamment...

Ne pensez-vous pas de même vous aussi, chers lecteurs ? car Dieu est notre Sauveur, voilà tout.

Bien qu'il eût raté plusieurs cours et que son absentéisme faisait à présent rager les représentants de la faculté scientifique, il obtenait quand même des cent pourcent aux examens, et il avait eu une très bonne mention pour son tout dernier, puisqu'il avait été qualifié comme le meilleur élève de sa classe, et peut-être même de l'université.

C'est que Reid n'avait pas de difficulté à l'école, et cela fâchait ses camarades de résidence puisqu'ils n'étaient pas aussi doués que lui et ce, bien qu'ils profitaient eux aussi de bourses reconnues, car ils ne l'aimaient pas du tout ; même, ils le haïssaient sincèrement.

Et tout ce petit monde le jalousait tout en sachant fort bien qu'ils devraient travailler plus dur afin d'arriver au même résultat que lui.

Parfois, même, il retrouvait du linge sale sur son lit de chambre et de la pisse sur ses draps, signe qu'on voulait le mettre dehors car pour les autres, il était source de défiance et de rivalité.

Mais il se sentait dans son univers, et c'était ce qui importait réellement.

Il songea alors : *Je suis peut-être un asperger avec des faiblesses mais, au moins, moi, je me démène pour avoir un poste important plus tard... Et certainement pas pour eux ; c'est-à-dire, pour qu'ils gagnent de l'argent sur mon propre dos !*

Et les Masques avaient déjà l'œil sur lui.

C'est ainsi qu'on le surveillait d'ailleurs vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et que l'on avait placé des pisteurs sous ses chaussures, ce qu'il ne savait pas encore et qu'il ne saurait d'ailleurs jamais.

Dans la dépravation, maintenant, tout était possible et durant la nuit, proche de la résidence d'étudiants où Gabriel Reid habitait, parmi les rues froides, on entendait souvent les sots crier au loup y compris lorsque c'était l'heure de dormir, signe que le monde, dans son afflux, courrait véritablement à sa perte, et qu'il fallait s'attendre à des tueries comme jamais auparavant, puisque cet univers ressemblait allégoriquement à une sombre et maligne fable de ténèbres.

CHAPITRE CINQ

(Avril 2015, Poste de Police de Virginia Beach,

Cité de Virginia Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

LES ENFANTS DE VIRGINIA BEACH (suite)

Avril 2015 – après les meurtres multiples des quatorze adolescents retrouvés dans les eaux de Virginia Beach

C'était dans la mort qu'il fallait d'abord plonger avant de savoir ce qu'était réellement la vie – oui, la vraie vie, celle qui nous mène jusque dans l'outre-tombe..., ou pas. Jack Fillion n'en revenait tout simplement pas : Dorothee Mackenzie et Gabriel Reid, morts...?

Et ils avaient été défigurés – ils n'étaient ainsi plus du tout reconnaissables...

Ça semblait farfelu à première vue, bien sûr..., et la scène de crime était tellement confuse qu'il l'aurait déclarée de réel bric-à-brac si les circonstances l'avaient permis, et si bien entendu cette manière qu'il avait de l'exprimer était polie : parce qu'il en doutait.

Il ne savait pas du tout comment tous ces meurtres avaient pu être commis et ce, bien qu'il était un enquêteur chevronné et appliqué à la tâche depuis des années, et qu'aucun crime de ce genre n'était commis s'il n'y avait pas d'ordre et d'orchestre compétent avant toute chose – ce qui impliquait vraisemblablement la participation de plusieurs partenaires tueurs.

Et s'ils s'étaient trompés..., et si ce qu'ils avaient vu, tout compte fait, bien que les macchabées avaient des étiquettes dans leurs poches les nommant, ce n'était pas les vraies victimes des assassins...?

Toutefois, il fallait être bien certain de ceci : et Jack allait pour ce faire contacter ces personnes ainsi que leurs parents, ou tout du moins leurs tuteurs.

Retournons donc un peu dans le passé...

Bien qu'il eût grandement aidé Dorothée à redresser ses finances, à vendre la maison de ses parents et à remédier à sa situation radicale parce que son père était mort et que sa mère était désormais en prison, comme il ne souhaitait pas que celle-ci soit prise en charge par l'État jusqu'à sa majorité, et qu'une panoplie de processus juridiques ne soient ainsi réalisés pour lui trouver ne serait-ce qu'un foyer et de quoi manger jusqu'à ses vingt-et-un ans, il avait alors trouvé la solution idéale pour Mackenzie.

Ainsi, il avait signé certains documents pour être son tuteur légal, ce qu'elle avait d'ailleurs accepté.

Jack avait également souhaité qu'elle eût une certaine indépendance vis à vis de lui et comme il savait qu'elle était autonome, il lui avait permis de ne pas devoir lui rendre de comptes, puisqu'il désirait qu'elle vive sa vie d'adulte comme elle l'entendait – car l'inspecteur avait lui-même été restreint par la tristesse de sa mère suite à la mort de son paternel.

Mais avait-il fait le bon choix pour Dorothée, en tant que son tuteur, et surtout en tant que policier des forces de l'ordre de Virginia Beach...?

Mais pour les meurtres de Dorothée Mackenzie et de Gabriel Reid, sachant qu'ils avaient été déclarés disparus par les forces de la justice et par la presse, c'était vraiment un mystère.

Et aussi : mais où pouvait donc bien se trouver Sorrow...?

Et il fallait également appeler les victimes présumées – qui avaient été retrouvées dans les flots près du Boardwalk –, ou leurs plus proches parents.

Les enquêteurs ne tarderaient également plus trop à obtenir les résultats ADN du foulard retrouvé sur le sable de la plage.

Et personne – dans les alentours du Boardwalk – n’avait pu voir quelque wagonnette que ce soit, car étrangement, il n’y avait ni n’y avait jamais eu de caméras de sécurité dans le périmètre.

L’équipe interrogea alors les parents des victimes supposées : comble de l’irréel, tous étaient encore vivants – et ils avaient réussi à les contacter également ! mais comment cela pouvait-il être possible...? Les justiciers n’en avaient aucune espèce d’idée – tout du moins, pour le moment.

Et Jack Fillion et son équipe avaient beau chercher, ils ne trouvaient rien de probant. Et ils n’arrivaient pas à découvrir ce qui aurait pu au juste les amener à la source de toutes ces choses, et qui aurait d’ailleurs pu expliquer le curieux de toute cette affaire.

Et mais que se passait-il, à la fin ?

« Venez par ici, je crois avoir trouvé quelque chose ! leur annonça finalement la femme légiste – qui était de race noire – en charge des autopsies des corps. Suivez-moi ; et dirigeons-nous rapidement au congélateur. »

Les policiers Fillion, Meier, Thorsson et Thomson la suivirent donc jusqu’à la morgue.

Ils s’installèrent sur des chaises et la médecin tâta avec ses gants blancs la peau d’un mort tout à fait flagrant de son trépas et qui était flasque, quoiqu’encore sous l’effet de substances qui gelaient le sang ainsi que de la nécrose manifeste qu’imposaient chaque macchabée à leurs spectateurs.

« Vous voyez, ces stigmates ? leur demanda-t-elle.

— Oui ? répondit l’inspecteur en chef, ne comprenant pas ce qu’elle voulait leur faire voir.

— Elles représentent des émoticônes, comme des sortes de sourires malveillants..., vous voyez où je veux en venir ?

— Bien sûr..., dit Thorsson.

— Comme sur le foulard..., alluma Meier. Comme sur le foulard ! je le savais, Thomson, je le savais !

— Exactement ! dit la docteure en médecine légale. Voici mon rapport complet sur le mobile potentiel du ou des tueurs, car je l’imagine mal sans plusieurs complices potentiels.

» J’ai rapidement constaté que les émoticônes étaient en fait des sortes de codes..., vous savez, lorsqu’on parle de diminutions ? il s’agit de cela dans ce cas précis.

» Il y a une suite d’expressions, puis d’autres faces qui ont plus ou moins rapport, comme des personnages auréolés ou bien des petits démons cornus.

» Il y a aussi des pouces levés et d’autres gestes du doigté... La forme littéraire ressemble à celle d’un poème car, voyez-vous, les émoticônes sont déplacés de façon à constituer des styles et des paragraphes subséquents à la manière de strophes stylisées. Il y a aussi le modèle opératoire utilisé pour le téléphone : Android 5 – LOLLIPOP... »

« Trouvez-moi un cellulaire, commanda Jack qui utilisait quant à lui la marque Apple.

— C’est fait, chef ! dit Thorsson en lui tendant le sien.

— Bien, alors, selon l’ordre des émoticônes, un est égal à..., et ainsi de suite. Chaque chiffre représente une lettre... Bien, voyons ce que cela représente une fois couché sur le papier. »

Une suite étrange s’ensuivit alors, leur glaçant quelque peu le sang, mais qui était décevante plus qu’autre chose, en plus de menacer directement de les tuer d’une manière un peu folle et désordonnée, car les idées de ce poème étaient comme embrouillées, d’où le style difficile de ses strophes :

« Sachez que,

Même si vous cherchez,

Vous ne nous trouverez jamais

*Car notre organisation de valeur
Est beaucoup trop complexe et ce,
Seulement afin que de
Simples enquêteurs comme vous
Puissent résoudre ces meurtres,
Que vous le vouliez ou non, car
Nous sommes cachés et jamais sur le net,
Car nous sommes les faces des ombres
Observant tout ; et vous périrez
Sous nos yeux puisque vous êtes des minables.
Quant à nous, nous, nous sommes
Vos plus horribles cauchemars...! »*

« Eh mer... ! jura presque Fillion en jetant le portable de sa collègue suédoise sur le sol, ce qui le brisa inéluctablement.

— Mais voyons ! que vous prend-il, chef ? hurla Thorsson, qui larmoyait maintenant pour son pauvre et misérable smartphone.

— Je m'en bourre de votre téléphone, Thorsson, rachetez-vous-en un, car vous en avez le salaire ! s'exclama-t-il alors, excédé par la malice de ces tueurs. Organisation d'espèces et de sales...

— Bon, chef, calmez-vous ; mais calmez-vous... ! l'enjoignit Thomson afin de l'apaiser un peu.

— Si Jack veut bien sûr rester en silence afin que les morts ne se réveillent pas, bien entendu, émit Meier ; même si personnellement, je...

— Tais-toi, Johanna ! je n'ai jamais cru d'ailleurs à de telles sottises ! s'offusqua à son tour Thomson.

— Bon, si vous voulez, je m'en irais prendre un café au centre-ville. Qu'en dites-vous, Jack ? lança la légiste noire, qui s'appelait Erika.

— Bien sûr, dit-il alors. Pourquoi pas ?

— Alors, aussi bien faire un repas de section, puisque ça fait longtemps que nous n'en avons pas organisé ! lança tout platement Meier. Allons-y tous : **et DANS** la bonne humeur. »

Ils se dirigèrent ainsi avec Erika jusqu'au bistro le plus proche du poste, là où les enquêteurs sous l'ordre de Jack Fillion se réunissaient souvent.

•

Cette détente leur faisait énormément de bien, surtout lorsqu'ils se stressaient autant pour une enquête.

« Je m'excuse de ma réaction, Thorsson, dit-il tout étant quelque peu bourru, bien que présentement rempli de remords. Je vais vous le rembourser, et dites-moi ce que je vous dois..., pour votre portable, s'humilia Fillion.

— Je comprends, dit-elle froidement. Vous me devez au moins cinq cents dollars ; et en liasses...

— Je vous le donne d'ici à la fin de la journée », lui déclara-t-il, tétanisé par ce qu'il avait fait.

Ils pénétrèrent alors dans le bistro accueillant mais à peine tamisé, ce qui contribuait à l'allure aseptisée et froide des lieux – même si le proprio et les employés étaient très chaleureux.

« Bonjour, vous désirez une table ? leur demanda une serveuse avec entrain.

— Pour cinq, merci bien, lui répondit la médecin noire qui s'appelait Erika.

— Je crois bien qu'on s'en vient dîner ! lança Thomson. J'ai si faim...

— C'était évident, non ? », releva Johanna Meier, plus que morose aujourd'hui.

C'était bien la seule de leur escouade qui n'était pas toujours égale côté émotionnel – bien que ce fut aussi parfois le cas de Jack. Johanna pouvait faire autant pitié comme aujourd'hui qu'être méchante le lendemain, voire le surlendemain.

« Qu'est-ce-que tu m'as dit ?! » cria Thomson, qui répondit malencontreusement à sa boutade – ce que la femme policière d'origine américaine désirait le plus pour sa part et ce, avec un sourire des plus narquois et manifeste quant à la joie que son coéquipier venait de lui offrir sans s'en douter.

— Bon, tous les deux, vous allez m'écoutez ! cria finalement Erika sur un ton sentencieux. Vous vous calmez, ou sinon je change de table avec Fillion et Thorsson.

— Oui, bien sûr... ! », dirent-ils aussitôt.

Ils s'assirent donc à une banquette pour six et commandèrent leurs plats : Thorsson, une omelette ; Thomson, des saucisses ; Meier, du porc effiloché ; Erika, du jambon ; et Fillion, un hamburger.

Toutes ces assiettes, bien entendu, furent servies avec du coca cola bien sucré ainsi que des frites françaises.

« Voulez-vous de la moutarde, du ketchup, ou de la mayonnaise ? demanda la serveuse à ses clients.

— Non, merci », répondit Erika pour tous.

Décidément, c'était une tête forte !

Ils mangèrent et burent, puis payèrent leurs factures et s'en allèrent.

Ils se parlèrent en chemin vers le poste : « J'ai hâte aux résultats ADN du foulard, dit Jack à la légiste.

— Bien sûr, moi aussi, lui confia-t-elle. Mais chaque chose en son temps, comme qui dirait. »

Ils rentrèrent ainsi à l'intérieur du poste et en voulant y recommencer leur travail, alors qu'ils se disaient tous au revoir puisqu'ils se dirigeaient tous et toutes vers leurs sections respectives, il manqua aussitôt et drastiquement d'électricité, ce qui les fit tous s'inquiéter.

« Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda tout haut Jack, comme persuadé qu'il y avait certainement quelque chose qui clochait.

— Il y a de la pluie verglaçante (du verglas) qui tombe comme des lances par-dehors ! leur annonça Thomson. Comme la Crise au Québec dont vous nous aviez déjà parlé, chef...

— Je ne l'espère pas pour nous ; et souhaitons justement que ce ne soit simplement que passer.

— Et mes analyses, dans tout ça ? hurla la médecin légiste, presque hystérique.

— Ce n'est pas nous qui décidons, vous devriez pourtant le savoir avec vos hautes études, madame la noire, jeta Meier, qui ne semblait pas être dans son assiette depuis quelques temps.

— Qu'avez-vous contre les noires, madame l'inspectrice Johanna ? je vous ferais remarquer que tout le poste de police vous traite désormais de mayonnaise Meier depuis que Thorsson vous a blaguée à ce propos.

— Tu le leur as dit, à ces imbéciles ? ragea la policière, visiblement écœurée par sa collègue : et pour cause.

— Non, Johanna..., je te le jure !

— C'est moi qui ai fait une comparaison l'autre jour à nos collègues des autres bureaux..., s'expliqua honteusement Thomson.

— Vous allez tous me le payer ! »

Elle se jeta sur eux, mais Fillion réussit à la retenir...

Thorsson, quant à elle, la gifla et lui dit : « Ressaisis-toi ! mais qu'as-tu donc, aujourd'hui ? tu ne parais pas très joyeuse depuis que tu es arrivée au poste ce matin, ma chère... »

Jack la lâcha, et cette dernière dit inévitablement : « Non, effectivement, avoua-t-elle, mais sans dire cependant pourquoi, en outre pour quelle raison elle agissait ainsi ; mais elle se reprit, et commença à retrouver son calme.

— Veux-tu nous en parler ? demanda Thomson, qui regrettait de l'avoir faite se fâcher avec Erika.

— Non », lui répondit-elle, une douce larme coulant tranquillement sur sa joue et ce, depuis la source fontaine de ses yeux, qui restaient cependant toujours sérieux. Décidément, elle prenait tout trop à cœur, même son travail.

Erika la doctorante (ou la docteure), une fois la tempête passée, demanda finalement au groupe : « Maintenant, qu'est-ce qu'on fait, hein ?

— On a juste à patienter encore, du moins, le temps que l'électricité revienne, leur annonça Thomson, l'ami de Jack Fillion.

— Il fait si froid ! s'exclama Thorsson. Ça m'inquiète ; et que se passe-t-il ici, à la fin ?

— Moi aussi, car le réseau ne marche plus... », leur annonça Jack Fillion, qui redoutait à présent qu'un criminel ait réussi à paralyser tous leurs systèmes en leur faisant croire que c'était uniquement dû à la grêle qui torturait les terres par-dehors de sa frappe comme éternelle.

•

Ils s'étaient réfugiés dans une salle non-loin réservée habituellement pour les réunions importantes du poste de police de Virginia Beach, et s'y étaient improvisés un feu sécuritaire quoiqu'extrêmement rudimentaire afin de se réchauffer les mains avec du vieux papier ou bien avec des journaux qui traînaient çà et là tout proche d'où ils étaient, ainsi qu'avec un paquet d'allumettes bien préservées par le temps – car il était très rare que l'on se servait de tels combustibles et d'un vieil allume-feu au sein d'un poste de police de nos jours.

Mais peu importait à présent ! car les enquêteurs étaient même allés vérifier dans l'ordinateur de l'un des bureaux proches s'il y avait encore de l'électricité disponible quelque part – en vain, puisque l'ordinateur n'affichait rien, sinon son écran noir le plus artificiel.

Ainsi, ils auraient eu beau tout casser que cela n'aurait pas donné “grand chose” en bout de ligne, ce qu'ils savaient pertinemment.

« Qui désire aller voir en bas s'il y a du monde ? leur demanda Jack, mais poliment pour cette fois.

— Certainement pas moi, refusa Thorsson.

— Je vais aller voir en bas avec Meier, dit soudainement Thomson.

— Je vous accompagne, leur révéla Erika quant à elle.

— Non : toi, tu restes ici ! », lui cracha Johanna, et la noire en fut alors toute ahurie.

Cette dernière questionna alors Fillion : « Est-elle toujours comme ça, cette femme ? vous savez très bien qu'il n'est pas question de ça pour sa réputation, n'est-ce-pas ?

— Taisez-vous un peu, voulez-vous ? », lança finalement Jack Fillion, exaspéré par toutes ces balivernes.

Mais elle répliqua toutefois sur le même ton condescendant qu'elle utilisait toujours pour démontrer qu'elle était de loin supérieure aux autres : « Qu'est-ce que cela veut dire ? vous m'offensez vraiment, Jack Fillion... À dire que vous êtes l'enquêteur-chef de cette affaire ! laissez-moi en parler avec nos sup...

— Ça veut dire : vous nous déconcentrez pendant qu'on essaie de trouver des solutions, dit Thorsson.

— Je ne peux pas dire que c'était clair pour moi..., veuillez m'excuser.

— Même sans électricité et en plein silence ? », objecta le chef-détective, qui était complètement désespéré par le comportement présent de cette légiste.

C'est ainsi qu'elle se tut réellement, ne sachant plus que dire d'autre, tout en se murant dans un silence de frustration.

« Thorsson ?

— Oui, chef ? dit-elle enfin.

— Penses-tu que ce sont des terroristes qui ont piraté le poste de police...? »

Elle réfléchit, puis lui répondit : « Non, je ne crois pas, chef..., bien que l'idée m'ait également effleuré l'esprit, je dois néanmoins vous l'avouer.

— Bien, et si l'on parlait du mobile du tueur ? demanda quant à elle la doctoresse, décidant inéluctablement et finalement de s'affranchir de sa gêne et de sa colère quant à ce que lui avait reproché Fillion.

— Vous avez de quoi à rajouter ? demanda à tout hasard l'inspecteur Jack à la femme médecin.

— Oui ! eh bien, c'est très compliqué...

— Expliquez-vous, l'enjoignit Thorsson.

— Bon, j'ai des petites choses à vous dire... Vous savez, pour leur motivation – parce que nous savons désormais qu'ils sont plusieurs –, je pense qu'elle est en fait très simple. Saviez-vous que tous ces jeunes se connaissaient ? j'ai fait une recherche sur les corps.

— Oui...? dit Jack.

— Ils ont tous le même code tatoué sur la poitrine côté gauche pour les garçons, et sur le bras droit pour les filles : *CLASSE 045, dite LES MASQUES – Projet 841, Procédure 472.* »

•

Bien que tous les policiers étaient supposés être en congé aujourd'hui, il y en avait quand même quelques-uns au poste de Virginia Beach.

Dans l'obscurité, l'une d'entre les Masques était en train de pirater le système informatique du poste de police, soit au tableau de contrôle en-dessous du bâtiment frigorifié, sans personne pour se douter qu'effectivement, l'un des membres de cette organisation maléfique se terrait à cet endroit.

Victoria Bergman était en train de pianoter sur son clavier d'ordinateur portable digne d'un film de science-fiction lorsqu'elle entendit subitement un bruit, comme un craquement, bien qu'à une certaine distance d'où elle se trouvait à présent.

Elle se dissimula derrière un mur, se demandant si par hasard quelqu'un l'avait repérée et ainsi, si son plan allait échouer : quelles probabilités y avait-il que cela se produise ? sûrement aucune ; mais elle ne voulait pas prendre trop de risques avec le loup.

Elle ne savait plus quoi faire, ni d'ailleurs si elle devrait contre-attaquer, tellement son anxiété l'envahissait.

Son sang battait affreusement dans ses tempes ; et elle clignait des yeux frénétiquement, stressée par les sons qu'elle pouvait bien entendre ou non tout à coup.

Elle prit inéluctablement le contrôle des caméras de sécurité afin de voir ce qu'il y avait dehors : tous ces bruits sourds, c'était du verglas..., évidemment !

C'est qu'elle avait été en vacances au Québec quand la Crise du Verglas de 1998 avait sévi sur cette province francophone du Canada. Elle songea aussitôt : *Vivons-nous une crise de verglas, nous aussi ? ou encore : est-ce que je suis condamnée à rester ici plus longtemps que je ne l'avais prévu si je souhaite pouvoir m'échapper ? et les policiers me tueront-ils...?*

Car à présent, c'était plus que probable qu'ils constatent sa présence s'ils descendaient en ascenseur pour y accomplir une simple vérification des fils et des systèmes automatisés, afin de redémarrer la génératrice qui fournirait de nouveau le courant nécessaire pour alimenter le poste..., parce qu'elle avait fait sauté tout ce qui était au-dessus d'elle, mais n'avait pas pu stopper le courant du sous-sol, car elle en

avait cruellement besoin afin de parvenir à trouver certaines données dans leurs serveurs gigantesques quoique miniaturisés par Intel récemment, afin qu'il n'y ait plus de parc de cassettes tous plus technologiques les uns que les autres...

Puisque Bergman souhaitait que Dieu la pardonne pour ses fautes et ses péchés – car elle doutait de plus en plus de l'honnêteté et de la valeur des Masques et ce, même si elle en était une...

Parce qu'elle ne voulait plus faire souffrir personne comme elle, elle avait autrefois souffert ; toutefois, les autres Masques avaient découvert qu'elle était sur le bord de faillir et l'avaient violemment menacée afin qu'elle se ressaisisse et qu'ainsi, ils puissent accomplir leur mission.

Car précisément, cette tâche ne représentait aucune logique ; ce rêve, oui, c'était de se venger de toute littérature qui existait actuellement.

Je ne souhaite plus me venger de la littérature ! se promit-elle. Je n'en peux plus...!

Et c'est là que, véritablement, tout autour d'elle absolument vira au néant, et qu'elle fondit alors en larmes, les perles aqua qui néanmoins arrivaient, grâce à la puissance gravitaire, à atterrir sur ce sol noir, sur ce linoléum que les constructeurs du poste avaient installé pour isoler ce lieudit de serveurs informatiques et de fils électriques de toute fuite d'eau ou de dysfonction des circuits, car ce carrelage neutralisait même les énergies continue et alternative découvertes respective par Thomas Edison et Nikola Tesla.

•

L'inspecteur-chef et directeur de la section des homicides Jack Fillion se dirigea tout de suite vers son bureau, bien que glacial, avec son manteau sur le dos...

Thorsson et Erika le suivirent, bien qu'intrigués par son comportement.

« Mais Jack, que fais-tu ? lui demanda la noire.

— Je feuillette les papiers des dossiers, les informations concernant les victimes...

— Je vous aide, chef, déclara Thorsson, comprenant ce qu'elle faisait.

— Et en recherche de quoi ? redemanda quant à elle Erika.

— D'une autre information qui les lierait tous...

— Bien, je vous aide à mon tour... », leur dit-elle.

Et c'est ainsi qu'ils poursuivirent leur enquête, malgré l'électricité qui manquait et les téléphones et les ordinateurs qui ne fonctionnaient plus, malheureusement pour eux.

•

Victoria Bergman restait clouée au mur entre deux rangées de serveurs informatisés, silencieuse.

Elle avait entendu des bruits de pas sur le linoléum ; et ça n'augurait rien de bon pour elle, du moins, et pour l'organisation idéologique qu'elle avait évidemment décidée de quitter pour de bon avant qu'il ne soit trop tard.

Mais que faire ? mais que faire ? des inconnus avaient réussi à se glisser au sein de l'espace informatique du poste de police de V. A. Beach dont elle était la reine. Elle pouvait d'ailleurs très bien les entendre : « C'est bizarre, il fait chaud...

— Signe qu'il y a de l'électricité par ici...

— Alors ! tu vois, Thomson : on s'est fait bousiller notre électricité ! il doit y avoir quelqu'un par ici, parole de femme en forme.

— Mais quel rapport, Meier ?! la questionna-t-il, comme excédé par les répliques de plus en plus bizarroïdes de sa partenaire.

— Il n’y en pas », répondit-elle, prudente sur ses pas.

Cette dernière savait que quelqu’un était dans les parages.

Ils se séparèrent, elle et Thomson, dans les rangées de serveurs, et Victoria Bergman retint son souffle : elle était piégée ! et quoi qu’elle puisse bien faire ou tenter désormais, elle s’était désormais faite prendre comme une débutante.

« Eh ! mais qui est là ? s’offusqua Meier. Les mains en l’air ! »

C’est alors que l’intruse sortit son pistolet et le pointa sur Johanna, qui eut à peine le temps de se cacher derrière les cages qui contenaient les serveurs de l’autre rangée.

« Thomson, il y a là une femme, et elle est armée ! hurla sa coéquipière.

— Je m’en occupe ! », lança-t-il, se retrouvant derrière l’importunée.

C’est alors que ce dernier pesa sur la détente et le projectile atteignit sa jambe, ce qui lui créa de vives douleurs.

L’étrangère se retourna et hurla alors d’une souffrance démentielle.

Ainsi, Meier et Thomson s’avancèrent et la menottèrent rapidement.

« Mais qui êtes-vous ? lui demanda brusquement Thomson. Vous êtes en état d’arrestation !

— Mon nom est Victoria Bergman, et j’ai des droits ! lâchez-moi, maintenant...

— VICTORIA BERGMAN ? la questionna aussitôt Thomson. La VICTORIA BERGMAN de la Trilogie des Visages de Victoria Bergman de l’écrivain suédois...? »

Tout à coup, celle-ci se tordit de douleur, mais rit effrontément. Puis, elle dit : « Vous pensiez vraiment que c’était une fiction ? un tel roman n’aurait pu exister s’il n’y avait pas eu d’abord de fondation, ou de vérité, en-dessous de ce dernier... Car une fois la réalité distordue, tout est permis de dire ou de faire. »

C’est alors que finalement Victoria Bergman tomba sans connaissance.

Victoria Bergman, comme dans la Trilogie des Visages ? tout simplement impossible..., se dit Thomson, puisque sa collègue Thorsson, qui était originaire de la Suède, lui en avait jadis conversé lors de l'une de leurs pauses avant d'inévitablement reprendre le boulot.

Mais comme on le dit aussi : avec la fiction, tout est possible, y compris raconter les plus insignifiantes histoires que les gens ont vécu naguère – signe que même les polars suédois peuvent receler d'horribles vérités.

Signe aussi que cette femme croyait dur comme fer qu'elle était la représentation réelle de celle qui était l'héroïne principale de la série comportant d'ailleurs trois volumes, celle-là même qui était décrite au sein de cette Trilogie suédoise maintes fois primée.

CHAPITRE SIX

(Avril 2015, poste de police de Virginia Beach, ville de Virginia Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique.)

Avril 2015 – au même mois où les événements du Chapitre Cinq furent relatés

Tout serait joué dans quelques secondes à peine, comme si tout était parfaitement comme sur des roulettes pour les Masques, qui auraient finalement gagné leur lutte contre l'État de Virginie et donc, de ce fait, contre le monde en entier.

Puisqu'ils se vengeraient bel et bien de la Littérature, et rien ne pourrait alors les en empêcher...

Car il y a des forces dans l'ombre qui guettent l'instant tant attendu..., celui-là justement où enfin, les pensées les plus intelligentes seront bel et bien réduites à rien.

Car s'il n'y a aucune pensée savante en ce monde, il n'y a aucune existence ; pas plus que d'amour, que de joie, que d'endurance et que d'humanité.

Parce que l'univers en soi est moralité..., plus qu'il n'est chair en réalité.

Et beaucoup plus divin et spirituel que moral, c'est sans dire.

Au même instant, brusquement, dans le quartier des forces de l'ordre, l'électricité revint, les surprenant tous...

Fillion, Thorsson et la médecin légiste nommée Erika ressentirent aussitôt la chaleur des calorifères monter dans les airs et déglacer tranquillement la pièce, la comblant de cette manière d'une sorte de chaleur tout à fait indescriptible, sinon qu'elle était réconfortante.

C'est alors qu'ils éprouvèrent aussitôt un sentiment intense de libération : ils pouvaient dès à présent accéder à leurs ordinateurs et aux banques de données du poste de police ! ainsi qu'aux code-sources des machines : parce qu'ils devaient forcément s'être faits pirater par de fort horribles malins.

« Faites attention ! lança Jack soudainement. Nous avons probablement eu un vol de données informatiques – prenez garde à la moindre de vos touches !

— Je m'en occupe », lui affirma Thorsson, l'experte en la matière de leur équipe, qui arrivait à accomplir presque tout sur ces engins, qui possédaient quant à eux une programmation dite “binaire” ; du moins, à environ trente pourcent.

Ce qu'elle le fit en effet.

Aussi, Thorsson vérifia si elle pouvait connecter leurs propres comptes au système récupéré et cela marcha, signe qu'on avait soit neutralisé l'hacker, soit qu'il n'y avait jamais eu de vol de données informatiques et que, donc, c'était le verglas qui continuait de tempêter par-dehors et qui faisait autant de ravages sur les routes glacées.

« Je vérifie dans les serveurs si nous nous sommes faits attaqués de façon SQL – par un langage de programmation qui permet d'extraire illicitement des données dans une banque de dossiers informatiques – ou bien de voler des renseignements concernant les affaires en cours ET OU sur la glace... »

Subitement, la policière en charge des ordinateurs eut alors une moue affligée et cria tout haut : « QUOI ?! mais que s'est-il passé exactement ? les chiffres sont par trillions ! tellement que je n'arrive plus maintenant à les dénombrer !

— Thorsson, vous m'inquiétez, lui annonça Erika.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jack Fillion sur un ton autoritaire, souhaitant savoir absolument ce qui se trafiquait actuellement.

— Nous avons bel et bien été piratés..., leur répondit-elle. Mais ce qui est étrange, c'est que, enfin...

»

Et alors elle se stoppa nette, paralysée par la peur.

« Qu'y a-t-il ? répéta l'enquêteur-chef.

— Il n'y a que ceci : que nous ne nous sommes faits voler aucune donnée pour le moment ; mais ce qui est étrange, c'est que l'adresse IP des serveurs principaux a changé. Et je ne puis lire cette dernière car il s'agirait, selon mes connaissances en la matière, d'un encodage binaire ultra-complexe que je n'appréhende pas du tout : je ne le comprends pas !

— Mais que vous le compreniez pour quoi faire ? éructa la docteure en médecine légale.

— Eh bien, tout est hors de notre emprise, puisque nous ne pourrions plus contrôler cette banque de données et ce, du moins, jusqu'à temps que nous trouvions un moyen de réinitialiser le cryptage binaire qui constitue notre codage actuel... Ce qui veut dire, bref, qu'ils sont toujours en train de nous pirater pour faire une copie de notre système et de notre adresse IP – qui est capable à elle seule d'identifier, en fait, les composantes de l'espace logiciel de nos ordinateurs –, et il semble que les terroristes se trouvent en Angleterre, selon toute vraisemblance et d'après ce que notre propre programme nous permet de connaître à ce propos. Et il paraîtrait désormais que presque toute notre mécanique numérique est à présent dirigée par une espèce de gigantesque serveur de l'armée britannique du temps de la guerre, à l'époque où l'un des plus célèbres mathématiciens était encore en vie... C'est comme si ces vieux systèmes rouillés ont encore une certaine marche de manœuvre, même après tout ce temps écoulé !

— Mais qu'entendez-vous par-là ? lui demanda son supérieur, de plus en plus ébahi par ce qu'ils vivaient tous et toutes actuellement. Je n'y comprends plus rien...

— C'est-à-dire qu'un méga-ordinateur plus compliqué encore que ce à quoi nous sommes habitués présentement dans les services de la police de l'État de Virginie utilise des mathématiques ultra-complexes

en polarisant les informations pour ce faire et ce, afin de pouvoir en faire une distinction et en multipliant les chiffres des fichiers par centaine à toutes les secondes de telle sorte que notre système s'en retrouve tout à fait irrécupérable ; et il commence d'ailleurs à tranquillement mais assurément nous quitter pour la casse... Bref, tous autant que nous le sommes, nous sommes tous foutus – à moins bien entendu de trouver une faille dans le code ; car, je le crains, Jack, nous nous sommes faits avoir. Et merci pour tout, puisque je ne vous l'avais jamais dit auparavant..., cependant que je crains que ce ne soit vraiment notre dernière heure d'existence en cette Terre. »

•

“Car si tu regardes trop longtemps dans l'abîme, alors l'abîme aussi plongera en toi...”

Cette phrase est de Nietzsche – bien que traduite jusque dans les profondeurs même de sa syntaxe et ce, afin d'en comprendre l'importance et la profondeur de la raison.

Car au plus creux de chaque être il y a une abîme, et elle peut regarder en nous si nous nous approchons trop près d'elle – ce qui représente, en outre, le complexe maléfique présent au sein même de l'Humanité ; c'est-à-dire que NOTRE subconscient n'agit jamais pour nous-mêmes, mais bel et bien pour le Mal – du moins, pour l'instant.

Parce qu'en chacun de nous il y a un traître qui se prend pour nous, et qui agit en conséquence, ce qui nous détruit et nous ruine pour l'éternité...

Et dans la vie, il y a deux choix omniprésents : louer le Bien ou adorer le Mal.

Le meilleur choix serait d'adorer la Lumière ; car si vous êtes tentés par les Ténèbres, alors à cette heure et à cet endroit précis, là sera vraiment votre perte.

Puisque dans la vie, il ne faut rien craindre et surtout comprendre le monde qui nous entoure ainsi que sa raison d'exister... C'est car les humains ne peuvent avoir été engendrés par rien ou par le néant ou par le vide : car il y a une vision d'avenir à travers toutes choses présentes et ce, même si vous croyez que les ombres, elles, pourraient vous reconforter – même si c'est toujours pour votre mal à vrai dire, et même pour votre plus grand...

Ce qui nous amène à raisonner ainsi : *la Volonté du Monde est en soi déterministe dans le sens qu'il n'y a pas de doute que Dieu nous guide réellement à travers chacun des pas que nous accomplissons vers Lui et pour Lui.*

Puisque tel était le choix que Victoria Bergman avait fait pour sa vie en se vouant aux Ténèbres : elle avait choisi de suivre son petit traître intérieur au lieu de suivre son cœur, oui ! lui préférant même sa raison d'existence.

Et parce que si son cœur avait véritablement dominé sur elle, elle n'en serait certainement pas rendue là, transportée sur une civière improvisée par les inspecteurs du poste de police de Virginia Beach, auscultée par la policière appelée Johanna Meier, qui disait avoir été infirmière pendant de nombreuses années avant de finir par découvrir que seul le métier d'enquêtrice *lui allait comme un gant...*

C'est puisque si Johanna avait décidé de déchirer un pan complet de son manteau pour la sauver, c'était parce que le Mal s'était résolu à agir en elle de toute façon, quoi qu'elle puisse en dire ou en faire – parce que manifestement, elle en mourrait décidément.

Car c'était inévitablement la mort qui l'attendait dans un intervalle d'à peine quelques petits instants tortueux mais au combien bons pour elle, car elle avait des gens de bien autour d'elle – et ce, pour la première fois de sa pauvre, cruelle et misérable vie.

J'ai fait de fort mauvais choix, et voilà où j'en suis..., se dit-elle intérieurement, tout en sachant pertinemment que Thomson rétablissait le courant du poste à l'aide de son ordinateur...

C'était que maintenant, les parois digitales de la CIA se faisaient attaquer par un autre géant informatique, ainsi que celles du FBI et de la NSA de surcroît.

« Nous allons utiliser le véhicule quatre par quatre du poste pour la transporter, dit Meier, puisqu'il n'y a plus d'ambulance qui circule à travers la ville à cause du verglas... Allons-y !

— D'accord, Johanna ! et j'appelle l'hôpital pour les aviser de notre venue ! », déclara Thomson sur un ton angoissé.

Et tout cela parce que "*la véritable*" Victoria Bergman – ou enfin, peut-être pas... – perdait beaucoup de sang, et qu'elle devrait se faire soigner au plus vite si elle souhaitait s'en sortir sauve.

•

Dans les bureaux de la section des homicides dirigée par Jack Fillion au nom du Shérif de l'État de Virginie, c'était réellement silence de mort partout où l'on se mouvait ; pas même une mouche n'osait y voler, tellement l'air s'y faisait pesant.

Que pouvait bien vouloir dire Thorsson à propos de l'un de ces méga-ordinateurs du temps de... ? Il ne désirait toutefois pas trop y songer ; mais peu importe ! car ils ne savaient tous plus que penser.

Tous, y compris Thorsson, semblaient véritablement désespérés par la situation au sein de laquelle ils étaient pourtant bel et bien plongés malgré ce qu'ils auraient voulu de prime abord. – et ils étaient très angoissés.

Et à travers la rumeur de ce gel qui persistait à vouloir faire éclater les fenêtres du bâtiment par-dehors, une traînée dans le jour, un véhicule qui se dirigeait gravement vers le centre-ville en quête d'on ne savait trop quoi, une sorte de VUS aux quatre roues efficaces qui laissaient des traces noires au fur et à mesure que cette tempête tranchante aux lames des plus versatiles faisait rage.

Et mais de qui pouvait-ce bien s'agir...?

« Mais qui pourrait-ce bien être...? demanda Erika et ce, bien que Thorsson et Fillion étaient toujours scotchés à l'écran, tels les fils qui les reliaient à cette sorte de grisaille informatique comme omniprésente au sein des quartiers des forces de l'ordre.

— Que dis-tu ? demanda Jack tranquillement en s'approchant des fenêtres toutes glacées par le froid qui remontait lentement mais justement vers le Nord, et qui par ailleurs, semblait-il, risquait de favoriser le verglas.

— J'ai dit : qui est-ce qui peut bien se trouver dans ce véhicule quatre par quatre de notre poste de police ? », s'exclama Erika, visiblement vexée par leur inattention flagrante à son égard – puisqu'ils ne se préoccupaient plus d'elle du tout : c'est qu'elle était égocentrique.

Sans l'irriter davantage ou lui faire remarquer son impolitesse, Thorsson, toujours en partie occupée dans ses prévisions et ses calculs informatico-logico-mathématiques, proposa cette solution : « Pourrait-il s'agir de Meier et de Thomson ? bien que...

— Peut-être bien, oui, dit Jack quant à lui – surpris, mais satisfait de cette réponse. Thorsson : les données mobiles de nos cellulaires sont-elles opérationnelles, et le réseau satellitaire est-il en bon état – et si oui, peut-on tenter de les contacter...?

— D'après l'ordinateur, tous les serveurs sont revenus à la normale, mais le verglas continue quand même de faire des ravages du côté des routes et des pylônes électriques... Cependant, la ligne téléphonique de certaines voitures du poste de police n'est toujours pas opérationnelle, ce qui est le cas de cette voiture qui se précipite et roule en toute hâte vers la ville : mais certaines radios sont encore en marche. D'après mes calculs, nous pouvons essayer de communiquer à l'un des patrouilleurs sur le terrain pour nous donner des nouvelles – s'il s'agit bien entendu de Harry Thomson et de Johanna Meier.

— Bien ! je les appelle », déclara Fillion.

Il prit alors le téléphone le plus proche, et contacta rapidement les policier-patrouilleurs. Ces derniers dirent au chef de la section des homicides de Virginia Beach avoir vu Meier et Thomson en voiture avec une autre personne en leur compagnie.

« Et mais qui était-ce ? les questionna alors Jack. En avez-vous une idée ?

— Je ne puis vous répondre avec exactitude, capitaine, lui dit l'un d'entre eux – puisqu'ils étaient tous interconnectés avec le poste : mais cette femme aux cheveux noirs cendrés et à la mèche blanche ravissant ses traits avait l'air rudement mal en point ; du moins, d'après ce que j'ai pu voir. »

•

« Merci », termina Jack Fillion.

Erika s'empressa alors de demander à Jack : « Et puis ?

— Je vous expliquerai..., plus tard, affirma-t-il. Avant, je dois savoir ce qui advient avec...

— Avec les systèmes informatiques ? le questionna Thorsson, comme si elle avait pu lire implicitement dans ses pensées – ce qui n'était pas du tout possible et ce, même si parfois ils étaient des plus synchronisés. Eh bien...

— Oui ? émit inévitablement la légiste.

— Vous vous souvenez sans doute que je vous ai parlé de ce méga-ordinateur...? Je vous donne de ce pas des détails sur ce dernier : il semblerait qu'il provient de la Deuxième Guerre Mondiale, d'après les signaux que je reçois en ce moment-même, et qui font d'ailleurs tomber les barrières cryptées les unes à la suite des autres !

— Bien sûr, lui dit alors Jack. Mais pourquoi dites-vous qu'un méga...

— Parce que d’après la signature électromagnétique et informatique du décodeur d’IP de notre système, l’interrompt-elle, l’identité opératoire nous signale que l’ordinateur en question fonctionne en langue binaire, plus précisément en algorithmo-mathématique. C’est ainsi d’ailleurs que ce dernier multiplie des nombres et les dénombre, puis les associe, les différencie, les classe : c’est ainsi qu’il arrive à nous pirater. Comme cette entité mécanique se manifeste en langage-source et que nos systèmes en sont inférieurs car programmés en “C” pour presque la majorité de leurs circuits, puis dans une intervalle moindre d’environ vingt-cinq à trente pourcent en binaire, il s’agit de mécanismes complexes qui nous piratent en ce moment-même. En bref, la signature est identique à celle des ordinateurs d’époque, soit les ordinateurs suprêmes utilisés par Alan Turing lui-même pour décoder les phrases digitales des allemands utilisant l’encryptage Enigma et ce, afin de parvenir à leurs fins funestes...

— Je vois..., répondit Erika, visiblement intriguée.

— Mais vous voyez quoi ? demanda Fillion à ses deux comparses.

— Le fait est, chef, lui déclara Thorsson, que l’inventeur-même de l’ordinateur, bien qu’il fût décédé aujourd’hui, est lui-même derrière cette tentative, car il s’agit bel et bien de l’un de ces méga-ordinateurs de l’armée britannique qui opère ici, modèle 1944, alias la “Plus-Belle” du très célèbre mathématicien Alan Turing. »

•

Ils roulaient en catastrophe vers l’hôpital.

Les routes étaient glaciales et froides, et le vent du nord n’aidait pas les automobilistes. Il y avait des embouteillages à maints endroits sur la route – et à chaque fois, ils allumaient leurs phares ainsi que leurs sirènes afin de signifier aux conducteurs des véhicules de se tasser, car le VUS quatre roues par quatre

affichant explicitement « Police de Virginia Beach » se dirigeait à toute allure à travers le centre-ville en direction des services hospitaliers de cette même cité.

« Elle perd encore du sang..., s'affola Johanna Meier, d'habitude peu sensible. C'est anormal...

— C'est parce que j'étais enceinte ; et je suis en train de le perdre...

— Oh non ! éructa Thomson, qui ne savait pas trop comment réagir au juste dans de telles situations.

— Ne vous en faites pas, j'y suis habituée, leur révéla alors Victoria Bergman.

— Comment ça ? s'inquiéta Johanna. Pourquoi avez-vous...

— Eh bien, mon oncle, ce salopard, m'a faite faire plusieurs fausses couches en me stressant et en me bécotant partout comme une anguille vorace qui ne demande que satisfaction...

— Oh non, ce n'est pas vrai ! », cria Thomson, tout affolé par cette affaire qui ne réclamait dès lors plus que justice accomplie.

C'est ainsi que subitement, ils dérapèrent sur la route et faillirent heurter un poteau électrique. Mais ils y échappèrent de peu !

« Ouf ! s'écria-t-il donc, soulagé qu'ils ne se soient pas tués sur le chemin en allant vers l'hôpital municipal.

— Mais pas moi, dit Bergman. Arrêtez ! car vous savez tous les deux comme moi que je vais mourir avant même que l'on atteigne le stationnement de l'hôpital de V. A. Beach. C'est que j'ai fait plusieurs choix dans ma vie, de terribles décisions que je regrette terriblement ; car c'est avec mon cœur que je les regrette...

— Ne dites pas ça ! », cria néanmoins Johanna.

Meier vit soudainement la pauvre Victoria pâlir. « Je n'en ai plus pour très longtemps, déclara la personne visée par ses propos. Mais avant, je vous remets ceci. »

Elle fouilla dans sa semelle – et l'on vit son pantalon tout encrassé de sang – et en sortit une clé USB.

« Vous lirez mon témoignage, et vous découvrirez vraiment pourquoi vous êtes attaqués par “ma race” et pour quelle raison, par-dessus tout, l’inspecteur de la Police de Virginia Beach Jack Fillion a été visé depuis le début, avant même que son père ne meure..., car nous l’avons assassiné..., et nous les avons faits souffrir, lui et sa famille..., et je regrette tous mes actes en espérant que si Dieu existe, il me soit témoin de la repentance à laquelle j’aspire, de mon ultime soupir, car j’ai bel et bien été utilisée, voire même souillée et ce, pour des fins fort néfastes pour la volonté réelle de ce monde..., et je suis désolée pour tout le Mal que j’ai fait, ô *mon* Dieu... »

C’est en ces termes qu’elle s’éteignit et rendit son esprit dans le quatre par quatre que conduisait alors Harry Thomson, raide morte, le sang imbibant affreusement le siège qu’elle avait si désespérément laissé derrière-elle.

Et mais elle les avait laissés avec une preuve de cette folie sectaire : une clé USB qui leur permettrait de savoir ce qui s’était réellement passé du temps d’Henry et d’Hélène Fillion, à V. A. Beach, son mari ayant été affreusement tiré à bout portant d’une balle terrible dans la nuque. Cependant que faute de preuves accablantes à l’époque, ce meurtre n’avait jamais pu être élucidé – et peut-être qu’enfin ; oui, en ces jours-mêmes ! l’on pourrait mettre un terme définitif à toute cette histoire des plus sanglantes.

Et là-bas, dans les flots extrêmement noirâtres de l’obscurité, résidait une bien plus sombre menace encore, et qui tuait un peu partout sur le globe...

Car leur enquête révélerait une secte d’une ampleur phénoménale et, avouons-le, qui avait presque atteint son objectif initial – *parce que, citons-le, toute littérature devrait disparaître de ce monde, quelle qu’elle puisse être et quelle que cette dernière puisse devenir éventuellement.*

•

« Que voulez-vous encore de moi ? », leur demanda brusquement Réal Desjardins, qui se savait très bien piégé.

Finalement, on avait découvert qu'il essayait de venger la mort du père de Jack, ce qui signifiait le pire pour lui et pour sa femme, bien qu'à présent celle-ci était décidément trépassée sur le plancher, son sang se répandant d'ailleurs sur le sol.

« Que me voulez-vous, en plus d'avoir inéluctablement réussi à tuer ma femme ? me tuer moi-aussi ? ça ne vous servira pas à ‘‘grand chose’’, car j'en sais trop sur vous à présent : je pourrais vous énumérer des tonnes de mes connaissances qui vous inquiéteraient si je disparaissais sans rien dire ni même laisser un mot d'explication, quel qu'il soit – parce que j'ai été l'exécuteur de Fillion...! C'est à moi seul, donc, que revient cet honneur – bien que je désire à présent vous tuer afin d'accomplir la vengeance morale de mon ami !

— Non – car ce que nous voulons faire avec vous, c'est un marché ; bien que cela soit extrêmement illicite quant à notre politique sectaire, lui expliqua le Masque numéro Quatorze, alias Ernest Wilson, fils illégitime d'Ernest Hemingway, l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle, couronné du prix Nobel de Littérature dans la décennie cinquante du vingtième siècle et ce, bien qu'il s'était tué avec un fusil de chasse à peine quelques années plus tard afin d'inévitablement en finir.

— Mais pourquoi vous feriez ça, n'est-ce-pas ? se permit de rétorquer Réal, l'ancien compagnon de classe d'Henry et d'Hélène Fillion.

— Parce que justement, vous en savez trop sur nous et nous, pas assez – ainsi, nous voulons vous donner la chance de pouvoir vous expliquer, lui affirma le déguisé tout en souriant derrière son masque et ce, sans que Desjardins ne puisse le voir, ce qui signifiait que le Masque numéro Quatorze avait désormais un plan diabolique derrière la tête pour lui tendre un piège.

— Je vois, répondit le principal intéressé. Dans de telles conditions, j’imagine que nous arriverons à un accord », s’entendit-il dire, la main toujours à portée de son revolver s’il se passait quelque chose d’impromptu, sachant néanmoins qu’il ne pourrait pas s’en tirer s’il ouvrait le feu sur ce masqué, car il voyait des formes dans le noir – puisqu’ils se trouvaient tous dans son sous-sol et ce, dans les profondeurs de sa maison d’Ogunquit. Et ces contrastes lumineux parmi les ténèbres semblaient accompagner le sectaire.

« Et que voulez-vous que je vous offre en échange de ma vie ?

— Nous savons que vous avez déjà travaillé pour le FBI, voire même la CIA en secret pendant de nombreuses années. Nous souhaiterions donc que vous réintégreriez votre poste d’agent dans les deux camps et de cette manière brancher cette clé USB dans l’un des ordinateurs qui seront à votre disposition et ce, tout de suite après que vous ayez fait votre demande de réengagement auprès de l’une des plus grandes institutions gouvernementales, soit la National Secret Agency – en outre, auprès de la NSA, et que vous fassiez ainsi office d’espion à la fois pour le FBI et pour les services secrets tout en vous cachant des yeux omniprésents des ordinateurs. La raison est fort simple : nous voulons conquérir TOUTE littérature..., dit-il vaguement, sans pourtant donner plus de détails à l’ex-policier.

— Et j’imagine que je ne saurai jamais la raison exacte de toute cette folie...

— Non, répondit le Masque. Exactement : car en effet, vous ne la saurez *jamais*.

— Puis-je me désister ? j’en sais trop sur vous, et vous me craignez : voilà qui est bien ! je ne voudrais pas perdre ma retraite à cause de vous, tout cinglés que vous êtes véritablement pour votre part.

— Notre marché est irrévocable, lui dévoila Ernest Wilson. C’est soit cela, soit vous mourrez vous aussi, ainsi que votre femme l’est très certainement et évidemment à l’instant-même où nous nous parlons, dans les abysses de votre demeure. »

Alors, Desjardins réfléchit davantage afin de trouver un moyen aisé de leur échapper, des sueurs froides lui coulant sur les tempes.

Il déclara finalement : « Est-ce vrai ? vous n'oseriez quand même pas...

— Eh oui, nous oserions ; car avec ou sans votre aide – tout n'est qu'une question de temps, après tout... –, nous parviendrons quand même à concrétiser notre plan. Je vous donne cinq secondes pour refuser ou accepter notre offre des plus raisonnables. Sinon, votre bourreau au cas-où derrière-vous vous tranchera immédiatement la tête. »

Il sentit alors abruptement la lame d'un katana terriblement effilé lui toucher froidement le cou...

Et Réal Desjardins commença à paniquer jusqu'à en perdre des cheveux rares en se les arrachant, tandis que le tyran machiavélique débutait alors le compte-à-rebours : « Cinq. Quatre...

— Attendez ! mais c'est insensé ! put enfin émettre Réal Desjardins, sans personne pour l'entendre ni pour le comprendre néanmoins.

— Trois. Deux. Un...

— Mais attendez, je veux...!

— Zéro. »

C'est alors que le sabre vint lui trancher adroitement la tête.

Ainsi, le Masque numéro Quatorze Ernest Wilson-Hemingway songea avec délice que tout serait bientôt terminé et que leur mission serait finalement accomplie.

Sa Secte avait attendu depuis si longtemps ce moment et maintenant, leur règne s'en venait...

Et plus un livre n'existerait bientôt.

•

« Victoria est morte », déclara Meier sur un ton affligé. C'est qu'elle avait tout essayé : pompage, réanimation, massage, bouche-à-bouche..., rien n'y fit.

Johanna était désespérée et complètement chamboulée en ce moment et ce, malgré qu'elle-même, en tant que policière, avait bel et bien dû tirer quelquefois sur des criminels, jamais elle n'aurait pu croire qu'elle aurait un jour l'honneur affreux de voir une personne mourir dans ses bras, et fatidiquement lui sourire avant de trépasser...

— Retournons au poste, lui dit Thomson, toujours au volant ; c'est qu'il ne voulait pas lui montrer toute l'étendue de la tristesse qui l'habitait actuellement pour sa part.

— Attends ! j'entends quelque chose... »

Meier déchira alors le pantalon de la morte, et ce qu'elle vit la stupéfia tout à fait et ce, durant maintes et longues secondes, telles un instant d'éternité éphémère.

Et c'était à la fois beau mais également terrible et triste...

Ce fut alors qu'elle vit une chose, une vie qui était sortie de Victoria Bergman avec le cordon ombilical non-enroulé autour du cou, mais autour de la taille de la petite personne, comme il était naturel que ce dernier le fasse.

« Il faut quand même aller à l'hôpital, déclara-t-elle : le bébé s'en est sorti, miraculeusement, bien qu'il soit prématuré... J'ai oublié la mienne ! as-tu une trousse quelconque pour que je coupe le cordon ?

— Oui, Johanna : j'ai une paire de ciseaux stérilisée – là, c'est-à-dire ici ; je te la donne. »

C'est ainsi que malgré la mort, un nouveau-né avait survécu au massacre de l'existence.

Et comme le monde est bon, malgré tout ; bien qu'injuste parfois – même, bien plus que parfois ! –, il y a souvent une lueur bienfaisante qui parvient malgré tout à passer au-travers de la malfaisance, et qui fait rayonner, une fois de plus, nos êtres tout entiers en nous libérant du poids de nos vies et ce, même parmi la plus oppressante des obscurités.

Parce qu'autant que les miracles proviennent des faveurs les plus imméritées du Créateur et, souvent aussi, de celles que l'on attend le moins ; de même, d'autant plus que la vie est un cadeau du Divin.

C'est parce qu'ainsi puisse cette lumière, cette véritable source d'énergie vive, illuminer nos vies à tout jamais.

CHAPITRE SEPT

(Avril 2015, hôpital de Virginia Beach, cité de Virginia Beach,
État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

Avril 2015

Des fragments de vies trépassées, voire complètement bousillées – et ce, même si une certaine part de lumière vive persistait encore à vouloir atteindre le cœur du nouveau-né, puisque lui-même le savait sans aucun doute : sa mère était morte.

Et mais quel drame tragique ; et mais quelle comédie de l'enfer à l'allure rocambolesque, celle-là même qui appartenait à ce penseur du vingtième siècle mort d'un accident de voiture en 1960..., eh oui, quel théâtre véridiquement pécheur !

Mais il ne faut surtout pas perdre espoir : car ce dernier naît même lorsqu'il ne semble pas y en avoir du tout.

Car la Lumière fait toujours trépasser les Ténèbres.

Aussi, il y avait comme de ces vies outrepassées par leur existence, exactement comme des myriades d'éclats de verre dispersés dans toute notre galaxie. Et ces lumières étaient belles et nombreuses : voilà qu'on commémorait l'existence nouvelle de ce bébé.

Ainsi, on le soupesait ; respectivement, on prenait son poids, et on le jugeait déjà pour sa beauté, pour ses pommettes hautes et ses arcades sourcilières particulièrement fines. Il commençait tranquillement à développer une jaunisse avec des rapports gastriques de temps en temps, puisqu'étant prématuré du ventre

de sa mère, feu Victoria Bergman, ce genre de soins lui étaient plus que jamais nécessaires – cette dernière étant d’ailleurs en pleine autopsie au sein de l’hôpital de V. A. Beach...

Et les lumières brillantes, elles, elles étaient toutes scintillantes autour du bébé, à mesure que l’on apprenait à connaître ses moindres petites coutures, que l’on vérifiait la santé de ses oreilles et de sa bouche, que l’on lui injectait de la vitamine, appelée “kétamine”, pour la survie de ses intestins et donc pour la sienne propre, que l’on lui prescrivait des traitements post-nataux et qu’une panoplie de médecins et d’infirmières de toutes sortes l’inspectaient, le scrutaient tous tout en prenant bien soin de lui et puis, en le lavant pour la première fois de sa vie...

Car auprès de la voiture au sein de laquelle les deux enquêteurs sous les ordres de Jack Fillion s’étaient dirigés vers les services hospitaliers de Virginia Beach, une inspection policière était déjà en train d’être accomplie par des inspecteurs, c’est-à-dire par des patrouilleurs qui étaient venus expressément pour remplir les papiers de décès et les rapports légaux concernant le prématuré que l’on avait retrouvé sur la banquette arrière du camion quatre par quatre appartenant au poste de police de la ville même – travail qui ne devrait pas inclure le moins du monde les expertises de Johanna Meier et d’Harry Thomson, policiers eux aussi et ce, parce qu’ils avaient été témoins oculaires de ce qui s’était produit –, compte tenu des circonstances funèbres dans lesquelles on avait retrouvé le bébé et sa mère, qui à présent résidait dans les profondeurs les plus ternes et les plus laides de la mort.

Aujourd’hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas...

Puisque telles sont les premières phrases de L’étranger d’Albert Camus ; sauf que dans ce cas-ci, on savait pertinemment l’heure de décès et de naissance, puisque les deux concordaient exactement.

On déplaça l’un des deux corps frêles vers un endroit précis et la décédée, on la transporta jusque dans le sous-sol de l’hôpital, c’est-à-dire : là où la rumeur de ce qui est mort fait silence muet et catégorique.

Eh oui : parce que nous ne vivons pas à travers la mort, et nul ne pourra d'ailleurs en penser autrement, car telle est la volonté absolue de notre Créateur : ne plus nous faire connaître les souffrances terrestres et humaines, voilà qui est logique pour le moment !

Car après la mort, il y a de l'espoir ; et après la vie mortelle, il y en a aussi.

Le bébé était comme une chouette perchée au sein de son nid, avec ses grands yeux ouverts, si tôt pour son jeune âge – signe que déjà, il développait une certaine forme de curiosité intellectuelle, ce qui frappa énormément Meier. Elle le trouvait si choux et si beau, dans l'incubateur...

Johanna demanda alors au médecin : « Que ferez-vous de lui ?

— Nous le nourrirons, puis nous verrons la marche à suivre... Pour l'instant, il est orphelin. Hé ! ne me dites pas...

— Pourrais-je l'adopter, docteur ? »

Le médecin en chef du département de gynécologie la questionna : « Est-ce vraiment ce que vous désirez ? je veux dire...

— Je sais très ce que vous voulez dire ! s'exclama-t-elle : et oui, je veux l'adopter, s'il n'y a personne bien entendu qui le réclame dans les délais fixés.

— Eh bien, je vous mets sur ma liste, déclara-t-il. Nous vous avertirons quoi qu'il advienne.

— Merci », lui confia-t-elle.

Et elle s'en alla vers Thomson qui l'attendait en-dehors de la pouponnière.

•

« De quoi parlais-tu au médecin ? lui demanda son compagnon, curieux.

— Je lui parlais d'adopter ce bébé.

— Si tu veux, je pourrais en être le père », lui révéla-t-il maladroitement.

Même si Harry Thomson disait être marié, en vérité, il était divorcé depuis de nombreuses années, et avait toujours trouvé Meier extrêmement de son goût – et celle-ci savait qu’il n’était plus marié, puisqu’elle ne l’avait jamais vu avec une autre femme que ses comparses de travail lors des réjouissances organisées par leur département.

« Est-ce une demande en mariage ? cria-t-elle de joie.

— Seulement si c’est ce que tu désires, ma chérie. »

Et alors, Meier l’embrassa avec fougue devant les patients de l’hôpital et le personnel passant par-là, curieux de savoir ce qui attendait maintenant le jeune couple après toutes ces tribulations et ces catastrophes...

Et le bébé serait finalement adopté ; de la mort et de son sommeil noir, Victoria attendait le jour où elle pourrait enfin le revoir et profiter de leurs retrouvailles des plus intimes, en tant que sa mère et lui, en tant que son fils et ce, en toute et due forme et qu’importe la tristesse et le chagrin qu’ils pourraient bel et bien ressentir alors, tels de mélancoliques retrouvailles.

•

C’était véritablement bouillant dans le quartier de la police de la ville de V. A. Beach.

L’inspecteur-chef Jack Fillion avait appelé le grand patron du poste, le Shérif de l’État de Virginie, Norman Winston, afin d’obtenir légalement toutes les mesures nécessaires afin de radier le virus qui enveloppait leur système informatique et qui polarisait et extrayait les données à une vitesse hallucinante.

Ce dernier contacta enfin le FBI et un peu plus tard la CIA pour les avertir du potentiel de la terrible menace qui s’en venait telle une pieuvre géante sur le pays – car cet ordinateur était beaucoup trop puissant

pour que ce dernier ne plonge alors point tous les États-Unis dans une sorte de chaos digital, là où les terroristes pourraient contrôler des avions et pire, même : des bombes.

Bien qu'ils sussent déjà que c'était en Angleterre que le hacker piratait leurs données, ils avaient besoin d'aide pour le retrouver ainsi que son escouade de pirates informatiques – parce que ce n'était sans doute pas l'œuvre d'un seul homme ou d'une seule femme.

Par ailleurs, un escadron complet d'informaticiens réputés des États-Unis vint alors à la cité de Virginia Beach expressément afin de contrecarrer la ruine informatique qui les tuerait tous s'ils ne prenaient pas des mesures pour endiguer ce terrible fléau – ce qui avait coûté au moins une bonne journée de travail acharné aux cadres organisationnels du F.B.I. et de la C.I.A.

« Nous pénétrons dans l'IP du serveur, dit Thorsson à Jack, qui se tenait non-loin des nombreuses machines contrôlées par maintes mains des plus expertes.

— D'accord : faites », leur ordonna-t-il.

Après plusieurs minutes clés et des intrigues numériques toujours de plus en plus grandes et de plus en plus incroyables, l'un des pirates informatiques recrutés pour cette tâche s'exclama : « Trouvé ! mais c'est impossible...

— Quoi ? le questionna Thorsson.

— L'adresse vient à la fois de Scotland Yard, de la CIA et d'Édimbourg ainsi que de York, et de quelque part dans Londres, répondit-il.

— Impossible que je ne l'ai pas su auparavant ! rétorqua Thorsson. Cherchez plutôt davantage profondément dans... »

Tout à coup, tous les écrans et les lumières du bâtiment s'éteignirent et ce fut le noir complet.

Et ils comprirent alors que tout était perdu...

Subitement, un compte-à-rebours apparut sur tous les écrans, en plus d'un court message des hackers provenant d'on ne savait trop où encore :

(PHI = 1,613..., SECT SPREAD !)

[“X! = ((3 minutes and 30 seconds))”]

[~ “Death-Zone* : no more oxygen* !” ~]

**[-- “Vous êtes réellement foutus : vous serez bientôt privés de l'air
nécessaire à votre existence, pour votre plus grand malheur et
pour notre plus grand bonheur !” --]**

« Vite ! évacuez ! cria Thorsson. Laissez les écrans et les codes, et déguerpiissons en vitesse !

— Et dans le calme, dirent Erika et Fillion en même temps.

— N'oubliez pas : il ne reste que 3 minutes et 20 secondes pour sortir d'ici ! », hurla Thorsson.

Et c'est ainsi qu'après leur évacuation le sous-sol technologique, là où les machines, les serveurs ainsi que les informaticiens s'étaient trouvés pour empêcher cette terrible catastrophe de se produire et ce, même s'ils n'avaient pourtant pas su l'éviter, fit littéralement exploser le poste de police, et des débris s'envolèrent d'ailleurs dans les airs à des milles et des milles à la ronde.

« Foncez ! », cria Jack à Thorsson et à Erika qui partageaient le même véhicule.

Et tout à coup, sans qu'ils ne pussent s'y attendre le moins du monde, ce fut le noir absolu, toute l'obscurité de leurs esprits à présent devant eux, et rien que devant eux.

•

De retour sur la route après avoir confié le bébé aux médecins soignants de l'hôpital de V. A. Beach, les policiers "Harry" Thomson et Johanna Meier, en catastrophe, défilèrent à toute vitesse vers le poste de police, parce qu'il y avait une espèce de fumée qui vagabondait dans l'air aux alentours de ce dernier, signe qu'il y avait peut-être un incendie.

Au nord, des volutes épaisses et noires obstruaient effectivement les cieux et empêchaient la lumière de filtrer sur cette Terre, telles des espèces de nuages qui emportaient leur pollution jusque dans l'atmosphère, et même, potentiellement plus loin encore.

Pressés et inquiets à propos de ce qui se produisait présentement à Virginia Beach, ils roulèrent à vive allure vers les quartiers des forces de l'ordre de leur cité en passant bien entendu près du Boardwalk, puisque c'était une route qui n'avait pas été encore obstruée par le verglas tempêtant alors.

Finalement arrivés près du poste de police, ce qu'ils y virent les catastrophèrent littéralement : ils n'y aperçurent non pas juste des corps, mais aussi et surtout des débris de bâtiments, comme fracassés contre le sol par une explosion gigantesque, et des meubles consumés ; ainsi, hors de tout doute, c'était véritablement une scène de terrible désolation, de souffrance intense et d'immense chagrin.

Et parfois même, tandis qu'ils roulaient parmi les décombres, ils apercevaient de grosses flaques de sang pourpre : signe que sous ceux-ci, certains y étaient morts...

Mais dans les ruines de ce qui était autrefois le poste de police de Virginia Beach, ils virent une voiture, en panne, bloquée à cause d'une avalanche de roches sur le devant du véhicule.

Puis, soudainement, une personne sortit alors de celle-ci et, en les voyant, leur fit aller la main, affichant ainsi une grande joie de les revoir : c'était Thorsson qui leur signalait qu'ils avaient survécus !

•

Descendant de leur automobile solide presque autant qu'un tank à travers un no-man's land complètement fou à lier, Johanna Meier et Thomson allèrent prêter main forte aux miraculés.

Erika, la légiste, comble du malheur, était morte à deux lieues d'où ils se trouvaient, car elle avait été éjectée puisqu'elle ne s'était pas attachée avec sa ceinture de sécurité, toute stressée qu'elle avait été lors de ses tout derniers moments d'existence.

Jack Fillion, quant à lui, n'était pas mort, mais plutôt rudement amoché.

Ce dernier avait de la misère à respirer, car son nez était sans doute cassé, tandis que Thorsson, sans plaies, était la seule à s'en être sortie véritablement indemne.

Ouf – au moins, elle est sauve pour sa part ! se dit Harry Thomson.

Mais pour Jack, c'était plus critique. Il avait de multiples contusions et ses yeux étaient bouffis ; de plus, il disait souffrir de maux de tête et croyait avoir eu une légère commotion cérébrale. Mais comme on ne pouvait jamais savoir avec ces dernières, il fallait être sûr que ce n'était pas malin.

« Emmenons-le à l'hôpital, dit Thorsson, tandis que j'avertis le FBI de ce qui s'est passé à Virginia Beach... Ce foutu hacker ! il a tout fait sauté et a menacé de tous nous tuer – ce qu'il a réussi avec brio – ou du moins, presque ; puisque nous sommes toujours en vie... ! Bref, je vous expliquerai plus tard..., sur la route. Pour l'instant, Johanna et Harry, dirigeons-nous à l'hôpital – car je crois que l'armée ne devrait à présent plus trop tarder à débarquer sur les lieux de l'incident.

— Parfait : alors, allons-y ! », déclara aussitôt et quant à elle Meier.

Et ils purent se diriger vers l'hôpital malgré les chemins tortueux, qui restaient extrêmement glissants à cause du verglas qui tombait toujours, bien que ce ne soit désormais que par instants.

Thorsson appela également le FBI, et ils lui promirent de s'en charger et, ainsi, d'avertir l'armée américaine de ce qui s'était passé à V. A. Beach., pour cause de sécurité nationale...

C'était une possibilité, mais les Masques devaient sûrement avoir pris possession des serveurs de l'État de Virginie avant de s'attaquer à ceux de Washington.

Johanna parla du bébé à Thorsson, qui était au volant, pendant que Thomson administrait les premiers secours à Fillion.

La suédoise lui demanda alors : « Et mais de qui est-il... ? »

— Enfin, c'est une longue histoire... Nous nous sommes convenus, Thomson et moi, de descendre au sous-sol du poste de police alors qu'il existait encore. Nous y avons curieusement trouvé une femme qui avait voulu ouvrir le feu sur moi... Par la suite, Harry a réussi à la tirer dans la jambe grâce à son arme de service ; ce qui, je le regrette, l'a probablement amenée jusqu'à sa perte, puisque les ambulances ne pouvaient plus traverser la ville, car c'était devenu beaucoup trop dangereux d'y rouler faute à ce verglas d'enfer.

» Malgré tout, après la mort de sa mère, le bébé sortit quand même de son ventre, et nous l'avons alors amené à la pouponnière de l'hôpital, qui veillera sur lui jusqu'à ce qu'un parent de la défunte ne se pointe et ne récupère le nourrisson..., ce que je doute fort : je me suis alors proposée pour l'adopter, et le médecin m'a mise sur sa liste, de façon à ce que j'en sois informée quoi qu'il puisse bel et bien lui arriver.

— Et cette femme, est-ce Victoria Bergman ? demanda sa coéquipière à tout hasard. La pute d'Ernest Wilson, recteur à la Columbia University ? »

C'était fort étrange que Thorsson parle ainsi, et elle paraissait subitement nerveuse.

« Oui..., mais comment sais-tu tout ça ? la questionna Meier, son monde désormais à l'envers..., plus qu'à l'envers. Et comment tu... ? »

— En fait, je suis la petite-fille de ce dernier ; et c’est en découvrant ses noirs secrets que je me suis éloignée de lui, prise de panique... »

Le policier Thomson avait peut-être su pour Victoria Bergman et ‘‘la Trilogie de ses Visages’’, tout du moins qu’il y avait eu une trilogie de romans noirs, mais jamais il ne se serait douté de ça !

C’est alors qu’ils glissèrent sur la route à cause du verglas, et qu’il y eut ainsi un grand fracas entendu jusqu’à l’autre extrémité de la rue là où ils roulaient, et qu’un cri à glacer le sang se fit jusque dans l’extra-stellaire, et même jusque dans les composantes de la Terre.

Dans l’inconscience ils sombrèrent alors tous, sans exception, tandis que les paroles de Thorsson résonnaient une dernière fois dans leurs esprits : *Je suis la petite-fille de ce dernier...*

Car c’était maintenant définitif : les mystères s’accumulaient de plus en plus, et les preuves et les réponses se dispersaient devant leurs yeux sidérés par toujours autant de révélations, qui engendraient quant à elles et de ce fait-même des calamités au sein de leurs cœurs plus que surpris par l’étalage complet de ces derniers jours.

Et mais comment au juste Thorsson avait-elle pu savoir pour Victoria Bergman...?

CHAPITRE HUIT

(Été 1987 – Hiver 1987-1988, Suède)

L'HISTOIRE DE VICTORIA BERGMAN

La mariée de l'enfer – ou la tragédie de Victoria Bergman, ou encore l'histoire de son horrible et sinistre passé vécu...
Ainsi, tel est le récit qui vous sera raconté dans les pages qui lentement mais sûrement s'en viennent pour votre plus grand effroi, mes chers lecteurs.

Oui, telle sera l'histoire qui vous sera relatée dans les pages suivantes ; car, comme on le cite, *il suffit d'une seule injustice pour que tout s'effondre...*

Et voici que l'histoire débute finalement, devant vos yeux, le rideau qui à présent s'ouvre tout grand, tel les lignes rédigées au format Word au sein même de la clé USB que Victoria Bergman avait confiée aux policiers Harry Thomson et Johanna Meier pour qu'ils élucident toute cette folle affaire de meurtres, en écriture simple mais tout compte fait atrocement glaciale, exactement comme l'empreinte inéluctable mais évidente d'une main de maître des plus efficaces et philosophiques :

[IL SUFFIT D'UNE SEULE INJUSTICE

POUR QUE TOUT S'EFFONDRE RÉELLEMENT

(Récit d'histoires réellement vécues)

par **VICTORIA BERGMAN, moraliste littéraire]**

((Première Partie –

ÉTÉ 1987

(Un)

Dans la chambre des bains j'étais tétanisée, oui ! car j'étais paralysée devant toute cette horreur que je vivais à l'instant-même.

En vérité, c'était comme si personne n'était véritablement passé devant moi, à travers la souffrance innée de ce monde, à travers l'obscurité de nos temps sinistres, voire complètement funestes, abominables et enfin, des plus injustes...

Car je souffrais terriblement puisque j'étais figée sur place, sans pouvoir du tout me défendre compte tenu que ce qui s'était passé à cette époque-là, c'était tout à fait hors de mon contrôle.

Et la cruauté de cet homme m'avait atteinte à un point tel que j'avais décidé de ne plus réagir du tout pour mon mieux-être...

C'était puisqu'il fallait absolument que je capitule devant la réalité pour ne pas me retrouver tout à fait défragmentée.

On m'avait réellement violente – oui, on m'avait bel et bien violée, à un point tel que j'aurais pu dire qu'une armée d'au moins cent mille hommes à cheval m'était abruptement passée sur le corps tout entier afin de me charcuter sauvagement.

Oui, je puis penser à présent que le monde est vraiment d'une méchanceté et d'une barbarie sans norme..., probablement plus que vous, en vérité, vous ne pourriez vous-

mêmes l'affirmer pour votre part – car je sais davantage de choses que vous sur ce qui s'est véritablement déroulé, mes chers lecteurs de Virginia Beach.

“Au commencement Dieu créa les cieux et la terre.”

Cette première phrase de la sainte parole appelée “La Bible” nous montre comment Dieu a voulu qu'elle soit, c'est-à-dire en paix comme Ce Dernier l'est présentement dans les Cieux.

Mais cette citation est d'opinion différée chez les gens, comme chez mon agresseur, violent et putride, qui ne croit en rien sauf en sa propre méchanceté, sauf en sa propre cruauté personnelles...

Car lorsque comme moi, vous souffrirez le martyr, vous souhaiteriez de tout cœur que Dieu vienne vous réconforter un jour..., et ce n'est pas qu'Il ne vient pas : mais vous Le priez avec ardeur, de façon à ce qu'il sache que vous avez grandement besoin de Son aide, même lorsque vous êtes joyeux, et qu'ainsi le Très-Haut et Tout-Puissant illumine votre route à travers vos ténèbres et vos méandres internes.

Et c'est ce que Lui-Même a fait, d'ailleurs, tandis que je n'avais pas eu le choix que de tuer ce monde impie faute aux menaces que les Masques, ma “religion”, m'ont faites, et que donc je n'aurais sans aucun doute jamais pu vous écrire la dénonciation envers cette organisation destinée à la fournaise de flammes éternelles de toute manière si je ne m'étais pas dérobée d'eux d'une certaine façon tout en gagnant leur confiance ; mais je me suis toujours dite que Dieu me pardonnerait, ainsi que mes péchés, si j'écrivais ce récit pour le seul et unique bien de ce monde : pour un pays où il n'y aurait plus de guerres ni de souffrances causées par les humains.

Car si je m'étais dénoncée moi-même aux autorités – et compte tenu que les Masques auraient pu évidemment les tuer afin de me retrouver pour finalement me torturer puis me faire trépasser, ce qui aurait été vain tout compte fait – je savais que si je n'avais pas Dieu en tête dans mon cœur et dans mon esprit pour toujours et qu'importe ce qui pourrait réellement m'arriver, tout ce que je ferais, alors, serait mal – parce que je ne l'aurais alors pas fait pour Lui, car je l'aurais accompli pour rien.

J'ai tenté de barrer gravement la route aux Masques à maintes reprises, de les empêcher de commettre de telles atrocités à chaque fois qu'il me l'était permis ; hélas, j'ai dû concilier avec la mort à cause d'eux ; car si vous avez retrouvé le texte de cette clé USB, chères forces de la justice, c'est parce que je suis morte.

Mais revenons, voulez-vous, à cet été de 1987, jour où mon oncle, Ernest Wilson "Hemingway", sa mère étant d'origine suédoise et anglaise et son père, américain puisqu'ayant reçu le Prix Nobel de Littérature en 1954, m'a sauvagement privée de mes moyens de défense alors qu'il me violait sauvagement et pour mon propre profit, disait-il, car les Masques ; des descendants de rescapés Nazis du temps de la Deuxième grande Guerre ; voulaient des enfants aryens et vite, afin d'éventuellement repartir se battre contre tout ce monde pour ainsi le purifier de cette manière de toute tare existante.

Puisque, me racontait-il, mon oncle aussi était écrivain et moraliste, et adorait le fait d'idolâtrer une race parmi tant d'autres comme Nietzsche l'avait consigné dans l'un de ses livres, car ceux qui descendaient des "aryens" étaient purs et sages : à eux revenaient les clés du royaume terrestre corrompu, ces êtres qui n'étaient somme toute probablement pas plus intelligents que toutes les autres armées diaboliques des nations qui, de toute façon, sont absolument toutes tombées.

Comme moi qui avait les cheveux blonds à la naissance et les yeux bleus ; mais je me suis teinte en noire pour me débarrasser de ce sentiment atroce de racisme, principale doctrine adoptée par les Masques ; et quand cet oncle méchant m'a violée pour la première fois, une partie de mes cheveux pourtant blonds platines a blanchi davantage, signe qu'il m'avait rudement abîmé le cuir chevelu...

Constatez-vous maintenant, mes chers policiers de Virginia Beach, ce pourquoi je me suis teinte les cheveux en noir ? pour ne pas devoir appartenir à cette race d'imbéciles et de sauvages barbaresques, bien évidemment.

Et mon oncle me siffla alors à l'oreille, et je tremblais, transie : « Tu verras, tout sera beaucoup plus facile à mesure que les années avanceront. Tu verras : tu me donneras de la descendance... »

Et bien entendu, j'en passe.

Et il disait cela, comme si cela serait pour l'être véritablement..., mais ce l'a été quand même.

Car il me violentait ; et quant à moi-même, je détestais de plus en plus cet être qui me..., enfin, vous savez ce que je veux dire ! car je n'avais aucun plaisir à être ainsi malmenée – parce que ce n'était pas ce que je désirais : au contraire ! et cet homme putride était..., enfin...

En réalité, c'était en soi un monstre de la chair, et voilà tout ce qui le caractérisait vraiment : voici ce que véritablement, il s'était depuis toujours trouvé à être.

Et vous ne savez pas comment : jamais vous ne pourriez ne serait-ce que le savoir, en vérité...

Parce que cette douleur..., oui ! ces séquelles psychologiques m'ont profondément marquée – en outre, je le crains, tant et si longtemps que j'habiterai en cette Terre corrompue.

Un jour, à douze ans, alors que je me promenais avec mon ami, celui à qui je confiais tous mes petits secrets ; car je lui avais dit que mon oncle abusait de moi et que ma mère, elle, laissait faire tout ça, simplement parce qu'elle était cruelle elle aussi ; parce que justement je lui en avais parlé, Ernest Wilson, le fils illégitime et complètement fou à lier d'Ernest Hemingway qui s'était probablement lui-même mis à mort à cause de lui, faute de soins psychiatriques et adaptés, celui qui était mon oncle le tua d'un coup sauvage de sabre..., et il souriait machiavéliquement, parce qu'il savait qu'il avait visé juste : je lui avais menti la veille en lui disant que je ne l'avais pas dit à personne et ainsi, je l'avais abominablement trahi...

Le châtement violent qu'il m'imposa de force fut alors très injuste : il ne m'épargna aucune douleur pendant très longtemps – peut-être deux ans, je ne sais plus... – en pleine campagne de Suède, telles ces années de calvaire qui à jamais resteront gravées dans ma mémoire – en outre, jusqu'à tant que je m'ouvre à la mort.

C'était ainsi d'ailleurs qu'une partie de mon été s'était déroulée ; mais ce n'était pas tout, comme vous pourrez très vite le constater...

Le fait est que tout ne venait justement que de commencer ; eh oui, parce que la fête s'éterniserait de cette manière jusqu'à mon propre trépas.

(Deux)

Dans mon esprit, tout s'était alors effondré.

Mon meilleur ami était mort, celui que j'avais le plus apprécié de toute ma piètre existence...

Son nom : Willy Turner.

Hier, il m'avait téléphonée pour me dire qu'ils allaient en vacances, toute la famille, en Californie. Je me disais : chouette, car ils m'y avaient invitée.

J'étais alors comblée de joie ; je ne pouvais plus me retenir, soulagée d'être enfin libérée de mes douleurs et de mes souffrances, ainsi que de mes peines les plus inutiles et sordides.

Cependant, cela ne prit point trop de temps avant qu'il – c'est-à-dire, mon oncle Ernest Wilson, qui faisait partie d'une organisation internationale, d'une secte de l'enfer nommée "Les Masques", qui avaient par ailleurs plusieurs criminels et hackers à leur disposition... – ne s'en rende compte et qu'ainsi, il ne kidnappe toute la famille afin de les martyriser devant moi, devant mes propres petits yeux d'enfant pétrifiée.

J'étais tétanisée lorsque j'avais vu la mère et le père, bâlafés, et mon ami complètement effrayé par ce qui lui arrivait, puisqu'il avait été rudement mutilé par ce monstre appelé mon oncle et qui me souriait toujours après l'un de ses coups, ses dents fendant de jouissance sa lèvre inférieure !

Car c'est ainsi qu'ils m'ont baptisée dans les ténèbres : dans la souffrance et dans le désespoir innés à toute sordide et sale création.

Parce que c'était pour trop vrai : le malheur ne m'avait jamais quittée..., mais voilà que mon oncle recommençait une nouvelle fois et ce, de plus belles.

Dans ma tête, c'était la mort qui désormais m'accompagnait, jusque dans la froideur de ces ombres beaucoup trop froides pour nous les mortels soumis à la foi divine et à la loi de Dieu.

Et c'est ainsi que je me suis endormie, pour finalement me réveiller brutalement dans mon lit extrêmement inconfortable de violentée, complètement abasourdie par ce qui se produisait au sein de ma pauvre vie d'adolescente à peine entamée.

Je n'en pouvais déjà plus ; c'était déjà trop.

Eh oui : et ma vie était devenue un véritable calvaire pouvant tout dévaster si elle le désirait.

En sueur je ressentis une pisse chaude, signe que j'avais fait par terre en me levant ; signe que je n'étais qu'une sale pisseuse, qu'une vile lâche qui ne savait rien du monde sinon qu'il ne fallait plus protéger personne afin de survivre et ce, qu'importe le prix à payer à mon criminel d'oncle...

Du moins, c'était ainsi que je me sentais en ces temps-là.

Mais néanmoins, à la fin de l'été ou au début de l'automne 1987, j'allais apprendre ce que "défendre" signifiait réellement et véridiquement pour les autres autant que pour moi et ce, dans tous les sens du terme : car là aussi on me priva encore de quelque chose qui m'était cher...

Car là aussi, on se fit violence avec moi.

(Trois)

On m'enleva ma deuxième meilleure amie, ce jour-là du 28 août 1987 – et alors ce fut terrible !

Je fus obligée de devoir assister à sa torture, autant physique que psychologique que spirituelle.

J'étais enchaînée devant elle tout comme elle, et elle me regardait en voulant me dire :

« Pourquoi tu ne souffres pas, toi ?! mais pourquoi tu ne...? »

Quant à moi, je ne savais pas vraiment quoi répondre quant à toutes ces fureurs.

Finalement, je lui dis un jour, c'est-à-dire durant sa dernière heure : « Parce que je te garantis que de te voir souffrir de la sorte, ça me rend encore plus malade que toi pour toi...

— Vas en enfer, sale chienne ! tu ne mérites que cela de moi : des remerciements pour m'avoir faite condamner à mort. »

À cet instant précis, elle se trouvait vraiment dans les abîmes les plus profonds du désespoir ; et peut-être même plus loin encore.

Ainsi étais-je traitée par celle qui, de douleurs, avait jadis été mon amie.

Je lui répliquai enfin : « Me pardonneras-tu, un jour ? »

Et elle me répondit alors sinistrement, éprouvant une immense difficulté à me parler parce que sa respiration était devenue saccadée depuis quelques temps désormais : « Victoria, tu sais..., jamais de la vie. »

Alors je fondis littéralement en larmes amères, sans personne pour me réconforter un tant soit peu dans ma propre souffrance émotionnelle ; et le monde, ce qui incluait à présent mon amie, était méchant.

« Mais pourquoi ? qu'ais-je... »

Il y eut un silence, un silence et un froid affreux, avant qu'elle ne daigne finalement me répondre comme une scie à chaînes : « ...fait ? compléta mon amie. Pour mériter tout ça ? c'est parce que tu existes que je souffre, voilà tout ! »

Et mon amie me cracha aussitôt à la figure, et je sanglotai encore plus intensément.

Et la douleur que je vivais alors en mon for intérieur me faisait encore plus mal.

« Tu n'as rien à faire d'autre, que de chialer ? me criait-elle, définitivement au bout du rouleau. N'est-ce-pas... ?

— Bon, je crois que c'en est assez de toi ! », clama indubitablement le démoniaque Ernest Wilson en entrant dans la petite pièce au sein de laquelle nous étions toutes les deux faites prisonnières.

Et mon oncle nous faisait affreusement peur, avec sa barbe miteuse, son haleine fétide, sa dentition avariée et sa malpropreté manifeste.

Figée, je m'agitai alors de torpeur tandis que mon amie, résignée, savait que ce serait vain de se débattre encore pour survivre ne serait-ce qu'une seconde de plus, si ce n'est pas du tout.

Car moi je vivrai, et mon amie, elle, elle mourrait pour moi – c'est-à-dire, par ma faute...

« Il est l'heure de se dire au revoir... », chuchota mon oncle avec une voix douceuse à sa proie.

C'est alors qu'il prit une scie de sa confection, et vous savez le reste...

Tout du long, je me fermai les yeux, car je ne voulais pas avoir à regarder toute cette myriade de fluide rouge, pendant que cet horrible démon qui se prenait pour le roi de ce monde cruel et sauvage s'en délectait quant à lui.

Tout devenait à présent de plus en plus flou devant mes pauvres petits yeux, signe inévitable que je sombrais peu à peu dans l'inconscience la plus totale et absolue...

C'est ainsi que je ne vis plus rien ; oui, plus rien ! à l'exception bien entendu du noir le plus absolu, celui qui, d'ailleurs, me ferait finalement survivre.

•

AUTOMNE 1987

(Un)

Ma mère me disait que mon père était mort à la Guerre du Viêt-Nam, et qu'elle n'était pas allée chercher son corps pour lui faire une sépulture ici-même, en ce pays de glace et de froid appelé Suède.

À quoi bon ? m'avait-elle rétorqué lorsque j'avais essayé de la lui en faire la suggestion, ce qu'elle n'avait pas du tout apprécié.

Et c'est ainsi qu'elle l'avait pris mal, et que je m'étais trouvée par la suite recroquevillée en deux dans un coin sombre, tellement elle m'avait ruée de coups de poings pour me faire taire.

Ma conception s'était produite à la fin des tranchées, en 1975.

Mon père était revenu pour la dorloter et, miracle ! elle était tombée enceinte d'un enfant qu'elle n'avait jamais voulu avoir, c'est-à-dire moi.

Enfin, bref, c'était très compliqué de me raconter la suite sans faire d'histoires avec mon oncle – selon ce qu'elle-même me révélait à ce sujet.

Et mon géniteur était un fusilleur, plus précisément au sein d'un corps d'infanterie dont je ne saurais me rappeler du nom ni du code ; car cette époque-là, je l'ai voulue elle aussi révolue derrière-moi.

Ne m'en voulez donc pas, chers lecteurs, si je ne vous donne pas l'entièreté des informations me concernant, car il m'est déjà extrêmement difficile de me raconter sous ce jour-ci.

Donc, mon père était revenu quelquefois en Suède pour prendre soin de ma mère et afin de lui assurer une descendance – car alors, d'après les propos que j'avais entendus de sa part, c'était une grande fierté dans la famille de mon paternel d'avoir beaucoup d'enfants et ce, avec des femmes qu'ils jugeaient tous comme des bonnes à rien si ce n'est bien entendu pour coucher avec elles – parce que leurs maris arrivaient quand même à trouver plus joli ailleurs.

Il fallait donc qu'elles accouchent et *prestissimo* ! car rien de mieux qu'un examen vite passé chez le médecin de l'anatomie de leurs femmes pour se faire une idée du portrait et pour éventuellement divorcer d'avec elles – parce qu'ainsi courrait leur monde à cette époque du Ku Klux Klan américain, ou du néonazisme en parlant de la Suède.

Puisque si elles se trouvaient en fin de compte à être stériles, elles étaient tout à fait inutiles pour le clan des Bergman, qui était une respectueuse famille de la banlieue en plein essor de Stockholm. Ils ne pouvaient ainsi quand même risquer de tacher leur honneur ! il fallait donc de bonnes femmes pour d'honnêtes hommes, afin de leur assurer, à eux et non pas à *elles*, une juste et respectable descendance sans handicapés ; et ceux-là, d'ailleurs, on s'en débarrassait – sans toutefois rien raconter de ce qu'il leur

arrivait réellement à la police ou à toute autre forme de justice mise en place en ces temps-là.

Signe que ces hommes étaient véritablement méchants, bien entendu.

Bien que j'aie effectivement lue la Trilogie de mes Visages – aventure que je vous raconterai plus tard –, une série de livres qui m'avait beaucoup impressionnée en 2005 était la *Trilogie Millénium* écrite par Stieg Larsson, décédé depuis 2004 d'un infarctus du myocarde, ou IDM, fort malheureusement pour son héritage et la stabilité de sa famille encore de ce monde. Un autre volume s'est ensuivi après cette fameuse Trilogie en 2015, sinon aussi bon, peut-être même meilleur que les trois premiers. Je m'identifie facilement à cette Salander, qui me ressemble...

Et si, tout compte fait, en plus de la *Trilogie de mes Visages*, on s'était inspiré une fois de plus d'une autre partie de ma pauvre vie ? car il y a sans doute beaucoup à raconter encore sur cette dernière, eh oui – et peut-être même plus que ce que je ne m'en souviens pour ma part au moment-même où je vous écris ces lignes, qui pourrait bien le savoir... ? Parce que toute bonne chose a son début, laissez-moi vous expliquer comment l'enfer est arrivé en criant à ma porte lors de cet automne de 1987, saison de péché véritable. Parce que ce qui s'est passé, à cette époque-là, m'a marquée à tout jamais, exactement de la même manière que l'on empreigne l'esprit des fillettes en leur faisant de sottes peurs, en les effrayant pour de bon alors que c'est complètement inutile, car la proie se transforme de plus en plus en victime idéale au fur et à mesure que l'on l'étreint et que l'on la ruine et que l'on la détruit...

Victoria Bergman, c'était moi – enfin, d'après ce que j'en crois de la Trilogie de mes Visages, que j'ai pu lire intégralement à partir de l'année 2012 – car je sais lire le

suédois, depuis tout ce temps passé au sein de ces contrées frisquettes, en torpeur devant le soupir agonique de vies nombreuses.

(Deux)

Mon monde s'était décidé à cet instant précis – mon père inexistant, ma mère vivante : somme toute, à présent, cela était beaucoup plus simple à comprendre pour moi.

Mais si vous saviez comment ce ne le fut guère...

Dans ce genre de cocon je m'étais formée. Dans ce nid je vivais, dans le ventre de ma mère, déjà bousculée et chamboulée par l'enfer de drogues qu'elle s'injectait à tous les jours pour pouvoir survivre !

Car c'est dans ce monde enfoui que je me suis tranquillement érigée.

Je dis ceci, parce que ma matrice aurait tout aussi bien pu se faner avant ma naissance si cette dernière avait fatalement pris la décision de se supprimer d'abord.

Parce qu'avec la drogue, on ne sait jamais rien.

Ma mère m'avait toujours dite que mon père n'avait jamais fait partie des Masques, et qu'elle reconnaissait ne lui en avoir jamais parlé pour ne pas l'énervier et ainsi faire échouer son propre plan, soit celui de tomber enceinte de lui à plusieurs reprises – mais guère pour les intérêts de sa famille originaire de Stockholm.

Et ils s'étaient donc mariés en vitesse et elle était devenue grosse rapidement. Elle était une monstruosité !

Tout ce que ma mère voulait, c'était un "aryen" mâle pur de race et d'esprit – fière partisane du néonazisme qu'elle avait été, comme la plupart des Suédois de cette époque.

Mais elle ne s'était pas attendue du tout à ce que je puisse être en réalité une fille ; elle s'était plutôt attendue à un garçon, qu'elle aurait chéri de tout son cœur et de mille merveilles différentes.

Mais il était trop tard dorénavant : puisqu'il fallait que logiquement, ironiquement et malheureusement, je naisse femme.

Et elle m'en a toujours voulu, jusqu'à sa propre mort putride...

Pour son cœur comme pour son esprit.

Et c'était à la fois discorde et haine dans ce dernier, en plus d'un tas d'autres sentiments tous plus fous et cinglés les uns que les autres.

Puisqu'elle ne savait plus désormais où donner de la tête – non, car c'en avait été trop.

Elle m'avait depuis toujours haïe et voici que maintenant, elle me laissait me faire violer par mon oncle plus que cruel... Mais quelle indifférence manifeste – et mais quelle folle dérangée !

Ceci dit, ma mère m'a détestée au moment-même où je suis née, au moment-même où le monde est venu à moi, au moment-même où j'y suis venue et où lui-même, il m'a appelée à lui.

(Trois)

Les Masques m'ont installée des puces informatiques au plus profond de mon être.

L'opération avait été longue et laborieuse : les sectaires m'avaient anesthésiée, comme des extra-terrestres envers de pauvres petits humains, du genre de la trilogie de films *Les Hommes en Noir* avec Will Smith comme acteur principal.

Ils m'avaient droguée jusqu'à l'os afin que je ne me réveille pas durant la chirurgie extrêmement délicate qu'ils accomplissaient au sein de ma boîte crânienne, puisque c'était la mort assurée si jamais je me réveillais.

Je vous explique : ils m'ont greffé des sortes de puces informatiques à proximité des nerfs de mon cerveau afin de détecter et de saisir le sens de la moindre de mes pensées, et de pouvoir m'octroyer ainsi des chocs électriques si jamais je déviais ne serait-ce qu'un tant soit peu de la mission qui m'avait été allouée : mais j'ai finalement réussi à les déjouer et ce, suite à de nombreuses années de psychanalyse sur mon esprit.

Et ça et là vous retrouverez, sur mon cadavre, les restes de ces puces désormais inutilisables.

Mais bref : après cette délicate intervention chirurgicale, je me suis réveillée d'un sommeil sinueux, agitée de crises de paniques fréquentes et, fatidiquement, d'épilepsie. C'est drôle, n'est-ce-pas, que cette Dorothée Mackenzie soit elle-même atteinte de cette maladie ? car en fait, je dois vous le révéler : Dorothée Mackenzie est ma fille..., ma seule et unique.

Et si vous recevez ces lignes, mes chers lecteurs, gardez-les pour vous, d'autant plus que vous savez très certainement préserver ce secret pour que justice soit enfin accomplie.

•

HIVER 1987-1988

(Un)

L'hiver, l'hiver..., et la neige froide et glacée du mois de janvier, tempête véritablement blanchâtre se déchaînant jusque dans la stratosphère à n'en plus finir.

La saison hivernale était finalement parvenue jusqu'à nos fjords, en le pays de Suède, royaume du Nord pour lequel il y avait encore des souverains bien en vie.

Et c'était extrêmement frisquet dans le Nord, les températures moyennes des jours affichant bien souvent les moins trente-cinq degrés Celsius sur le thermomètre de la véranda, qui risquait d'ailleurs de ne plus fonctionner bientôt.

Les pentes de ski, pour trop givrées, étaient fermées pour une durée indéterminée, et personne, je dis bien *personne* ne pouvait ne serait-ce qu'arriver à se rendre où nous nous étions réfugiés pour l'hiver.

Mes ongles d'orteils sont rapidement tombés tandis que la gangrène raidissait la pointe de ceux-ci...

Et une chance que l'on possédait de la pénicilline dans une caisse ! puisque je n'aurais sans doute pas pu y survivre.

Nous passions nos journées assis dans le séjour à rationner la nourriture restante, moi ainsi que ma mère, et Ernest Wilson mon oncle, et à nous réchauffer le corps près du feu, car il faisait très froid par-dehors – ce qui n'améliorait en rien la température ambiante.

Subitement, mon oncle s'exclama, alors qu'il se bourrait la face de confiseries tandis que moi, qui en raffolait, je ne pouvais alors en manger sous peine d'en pâtir sévèrement

par la suite : « Ah ! la radio fonctionne...! », nous dévoila-t-il. Il dit ensuite : « Voyons voir. »

On entendit subitement des bruissements cacophoniques, phénomène des ondes électromagnétiques en action. Et une voix résonna alors dans toute la pièce de leur séjour, disant, étonnée de les savoir en vie : « J'ai finalement réussi à vous contacter. »

C'était le Hacker, le chef des Masques, celui qui dirigeait tout ce qui se passait à travers les mailles du monde informatique.

« Le malheur est sur nous ! », hurlais-je abruptement, comme hystérique, sans ne serait-ce que me douter le moins du monde toutefois que ces paroles toutes droites sorties de ma bouche auraient de très lourdes conséquences pour moi par la suite.

Le Masque numéro Quatorze, alias Ernest Wilson-Hemingway, m'interrogea violemment : « Qu'as-tu DIT... ?

— Rien..., répondis-je en mentant, bien sûr – car c'était ce qui était le plus facile pour moi afin de ne pas être violentée par mon oncle.

— Je sais fort bien que tu me caches ce que tu nous as crié..., mais peut-être que notre chef pourrait m'éclaircir sur ce que tu as osé prononcer à notre sujet, n'est-ce-pas... ?

Avez-vous entendu, chef, ce que cette belle jeune fille a formulé comme injure envers nous, qui sommes ses bourreaux ?

— Bien sûr, lui confirma le Hacker.

— Et qu'a-t-elle osé nous dire, chef, si vous me permettez de le savoir ?

— Elle a osé dire, ou plutôt crier : *Le Malheur est sur nous !* alors, fut-ce un souhait dément ou bien une malédiction qu'elle a osé proférer contre nous... ? Je pencherais

plutôt sur la malédiction, car ça me semble beaucoup plus logique de penser ainsi pour une martyr comme elle.

— Non, enfin..., c'est que...!

— J'ai compris ! j'ai COMPRIS ! dégénéra Wilson. Ce soir, cette fois-ci, ce sera des entailles profondes avec les poignards assortis de ma collection de boucher : ainsi sera ta punition pour autant d'insolence et d'arrogance ! et qu'importe ce que tu pourras me dire, ma nièce, ça ne changera pas ton châtiment.

— Non ! je vous en supplie ! les suppliais-je alors, ma mère qui restait sans rien dire mais qui me fixait d'un air épouvantablement vicieux et malsain de sorcière.

— Trop tard ! vas rejoindre les autres petits enfants, ces treize petits marmots que j'ai pour mon plaisir enfermés dans la cave... Je te reviens dans deux heures, ma chérie ! » C'est alors qu'il ouvrit une trappe dans le plancher, qu'il me prit féroceement et qu'il me jeta dans des abîmes, où treize maigrelets enfants attendaient depuis longtemps pour leur part le jour de leur délivrance.

Et ces derniers se rongeaient les ongles et mangeaient les rats qui passaient fortuitement, car s'ils ne recevaient ni nourriture ni eau de la part de leurs tyrans de l'étage supérieur, ils devaient creuser dans le sol terreux pour atteindre la neige et la boire par lapées dégoûtantes.

(Deux)

Il suffit d'une seule injustice pour que tout s'effondre...

Il s'agit maintenant des événements que j'ai vécus au début du mois de février de l'année 1988, vers la fin de l'hiver, presque au début du phénomène de l'équinoxe de printemps

qui commence habituellement chaque vingt-et-un mars de notre actuel calendrier grégorien.

Il se fait tard sous la trappe, c'est-à-dire au sein du sous-sol où nous étions tous et toutes emprisonnés ; et comme les petits enfants, je me terrais sous la terre, espérant fortement que la lumière parvienne un jour jusque dans cette puante tanière où nous suffoquions réellement.

Dans le chagrin et dans des émotions noires je me trouvais désormais, bien qu'éreintée par ces amas de sentiments déchirants que furent la peine et la haine ressenties envers cet oncle plus que machiavélique et séquestrant toujours plusieurs jeunôts en ma compagnie.

Et nous passions tout notre temps à boire par lapée la neige extrêmement bactérienne et ce, bien qu'elle soit en vérité loin sous la maison, là où nous nous trouvions nous-mêmes à présent.

Dans la noirceur, les petits enfants et moi étions, pour ainsi dire, complètement plongés dans une sorte de torpeur quasi-indescriptible mais épouvantable à l'extrême.

Il s'agissait à la fois de torture psychologique, spirituelle ainsi que physique ; un supplice extrêmement difficile à supporter pour de simples gavroches comme nous.

Le plus petit d'entre nous devait avoir, quoi ? quatre ans ?

Et pour le jour comme pour la nuit, nous étions des prisonniers de mon oncle Ernest, alias "presque-Hemingway".

J'étais désespérée et ce, dans le noir le plus terne et absolu : je me demandais si, un jour, je pourrais arriver à m'en sortir avec les autres marmots...

Mais évidemment, ce ne fut et ne serait d'ailleurs jamais le cas.

C'est ainsi qu'on conçoit qu'entre humanité et délice péché monstruosité, il n'y a qu'un pas à franchir pour parvenir à ses désirs les plus innommables.

C'est également la raison du pourquoi je me suis mise à pleurer horriblement pour toute cette pauvreté physique, mentale et spirituelle dans laquelle je me trouvais, ainsi que les autres enfants.

(Trois)

Soudainement, alors que je ne m'y en attendais pas, mon oncle me prit finalement de la cavité là où les autres enfants resteraient par contre et ce, pour leur plus grand malheur ; puis, il me menaça ainsi : « Tu as compris, maintenant ? car tu aurais avantage à le comprendre dès à présent, pour ta propre survie... TU COMPRENDS CE QUE JE TE DIS ?! »

J'hochai machinalement de la tête, dodelinant comme incertaine sur mes pas.

Il me dit alors brusquement : « Tu n'es pas SÛRE ?! »

Alors, mon cœur se mit à s'emballer...

Je répondis alors timidement, sans trop faire de façons pour ne pas l'offusquer ni aussi afin qu'il puisse songer que je lui en voulais dorénavant à mort : « Oui, je suis sûre..., mon oncle, je vous le jure.

— Je pense que tu devrais peut-être passer une autre nuit à l'intérieur de la cave...

— Non ! hurlais-je subitement. Non, je vous en supplie : ne me le faites pas encore, ce supplice ! je ne veux plus séjourner encore sous la terre avec ces rats, ces bestioles qui nous rampent dessus...!

— C’est toi qui le dis ! déclara-t-il simplement. Bon, il se fait tard : allons-nous coucher au plus vite. »

Et c’est là qu’encore une fois, sans pouvoir me contrôler, je pleurai à cause de toute cette souffrance que je vivais continuellement pour ma part.

Il m’hurla : « C’est tout ce que tu as à faire, chialer ; n’est-ce-pas, Victoria..., N’EST-CE-PAS ?!

— Oui, bien sûr..., répondis-je docilement comme un agneau qui ne voulait plus éprouver davantage de souffrances, en mâchant bien malgré moi mes infimes syllabes de phrases incomplètes, ces mots qui ne voulaient pas du tout sortir de ma bouche – oui, qui ne voulaient plus la quitter jamais. Oui, mon oncle, je suis une pleurnicharde et une vaurienne, oui...

— Bien ! alors, tu sais le chemin qui mène vers ta chambre ? je te souhaite de beaux rêves, ma sale enfant ! »

Et mon parent partit sans crier gare vers le sous-sol afin d’y récolter quelque marmot..., et qui sait ce qu’il en ferait maintenant ?

Une fois certaine que je ne serais pas dérangée ni espionnée de quelque manière que ce soit, je sanglotai alors sous les couvertures extrêmement chaudes de ma fièvre et de ma haine envers cet homme seul comme le soleil à travers le système solaire, unique comme une galaxie parmi tant d’autres, et toujours comme un loup solitaire, répugnant et perpétuellement insatisfait des malheurs qu’il pouvait bien infliger aux autres ; du moins, d’après ce que j’en savais ; et qu’ainsi, ces derniers, ces “autres”, soient tous morts et ce, sans exception possible, tout en étant enterrés sous la neige immaculée, leur

sang pourpre séchant à vue d'œil sur toute l'étendue de la blancheur de ce magnifique
mais effroyable paysage glacé.))

CHAPITRE NEUF

(Printemps 1988 – Automne 1988, Suède et Danemark)

Vraiment, la suite de l'expérience horridique de Victoria Bergman, alias la mariée de l'enfer, dans toutes les tribulations qu'elle vécût réellement.

Et en voici donc l'extrait-suspense, relaté exactement comme il s'était d'ailleurs véritablement déroulé et ce, de manière chronologique, tout en préservant son style littéraire, lignes après lignes, mots après mots, syllabes après syllabes, sans omettre aucun événement qui puisse trahir l'intégrité ou la réalité des histoires évidemment vécues par ces personnes, grâce auxquelles un auteur suédois d'envergure s'était inspiré pour écrire les trois romans noirs de la Trilogie des Visages de Victoria Bergman en Suède – et voici également la raison du pourquoi cet écrivain talentueux avait décidé de prendre à part et de coucher sur papier ces dites réalités puis de les transformer quelque peu pour notre plaisir.

Mais comme on le sait néanmoins, l'autorité seule appartient au présent récit que voici :

((Deuxième Partie –

Printemps 1988

(Un)

« Tu es tout simplement folle à lier ! »

Oui, en effet, c'était bel et bien arrivé..., car c'est ainsi que j'avais traité ma mère lors d'un souper (ou "dîner") avec mon oncle, cette crapule du nom d'Ernest Wilson-Hemingway, puisqu'elle avait osé me servir du cœur de veau tout à fait dégoûtant comme plat tandis qu'ils mangeaient, pour leur part, des cannellonis au veau, au fromage et à la sauce "marinara" – oui, des plats des plus consommables et savoureux comparé à cette charogne inhumaine qu'elle m'avait servie et ce, avec toute la méchanceté et la cruauté dont elle faisait depuis longtemps si preuve avec moi.

Une étincelle provoquant leur mort, peut-être ? car c'était du moins mon souhait concernant toute cette cruauté.

Et c'était vrai : puisque cette dernière – c'est-à-dire la mort, ou bien ma mère tant détestée... – me tirait les cheveux, et les enfants dans le sous-sol pleuraient à me voir ainsi malmenée, voire réduite à rien par celle qui s'appelait elle-même ma procréatrice, le temps que les vagues se déchaînent et que la destruction massive de ma propre personne soit achevée : car une bombe nucléaire, ce n'était rien comparé à la mort de millions de pauvres personnes par sa propre faute.

Parce que le laps manquant dans la vie de ma mère, c'était que je ne fus point encore morte et que je vivais toujours à l'ombre des ténèbres exactement comme elle, puisqu'elle avait essayé de s'avorter elle-même quand elle avait été enceinte à cause de moi afin que je ne vive plus mais qu'elle, par contre, subsiste toujours à son injustice, d'après ce qu'elle m'avait autrefois avoué, telle la vulgaire chipie qu'elle était en réalité.

Les injustifiés sont toujours pardonnés par mais aussi pour leur diabolisme ; mais la bonté de cœur, elle, reste immense et un jour, vous le constaterez de vos propres yeux, la misère dans laquelle nous nous trouvons actuellement sera définitivement rayée de

toute contrée et ce, au fur et à mesure que les temps avanceront et que l'heure, elle, sera de plus en plus inquiétante et rapide ; à mesure, oui, que Dieu y déversera sa colère et sa vengeance contre les gens impies de cette Terre habitée, car les nations et les peuples se sont empourprés dans leur machiavélisme.

Car nous n'avions pas pu traverser la montagne, puisque même si l'on était en plein mois de mars, il y avait encore beaucoup de neige et d'intempéries par les temps qui courraient.

En effet, nous étions condamnés à rester dans ce chalet maudit, dans le silence absolu du paysage et le calme apparent du vent mielleux, dans la sérénité de ces vertus affreuses : car il n'y avait aucun doute que nous y resterions à tout jamais et que de ce fait, nous y trépasserions, jusqu'à ce que quelqu'un ne vienne récupérer nos pauvres vieux os.

Bien entendu, à l'exception des cris des enfants durant toutes les nuits que nous passions dans cet asile de l'enfer, véritable tentation aux plus graves péchés et aux fautes les plus ténébreuses – car ce qui se faisait alors dans la cave, ce n'était même pas explicable, tellement c'était horrible.

Je revis les enfants, au sein de la cave, plongés dans de l'aliénation, complètement “zinzins” – ou “fous” – du simple fait d'exister, car pour eux la vie n'avait dès lors plus aucun sens.

Et on les frappait et on les mutilait, et ils y survivaient quand même – preuves de la méchanceté néfaste qui régnait à présent en la surface de ce monde, ainsi que dans ses abysses.

Ces jeunôts, on les menait dans les braises, lieu là où les macchabées sont véritablement morts et là où ils ne perçoivent plus rien sauf leur propre odeur de chair affreusement grillée.

Jusque dans les ténèbres on m'amena, et jusque dans la folie on me lia pour ne plus jamais avoir l'espoir de m'en sortir par la suite ; parce que, comme vous le lirez et ce, très prochainement, je n'ai jamais eu l'assurance de m'en sortir vivante.

Et mon oncle Ernest Wilson me jeta de nouveau dans la cave contaminée.

(Deux)

Jusqu'aux tréfonds les plus obscurs de nos esprits se cachaient nos monstres les plus internes et les plus horribles.

Les parties de nous-mêmes qui avaient été lourdement endommagées et fracassées par terre..., puis celles-ci étaient disparues pour tout jamais, ne nous laissant ainsi plus aucune forme de loisir terrestre.

En effet – et ce, durant toute la longévité de nos vies, puisque c'en était à la fois une règle et une condition absolues.

Parce que spirituellement détruits, nous le serions jusqu'à notre mort.

Mais pas à notre éternité – en tout cas, c'est ce que j'espère.

Dans la terre nous nous cachions, sous le seuil de la maison, entendant de petites créatures malignes nous chuchoter aux oreilles des insanités, car nous étions illusionnés auditivement.

Nous tremblions de peur lorsque nous entendions ces viles voix ; et quand elles criaient par hasard lors d'une nuit très obscure, nous nous mettions à hurler nous aussi, car nous fûmes alors gagnés par la plus pure des torpeurs.

Parce que dans la vie actuelle, rien ne peut être aussi simple que l'on le dit : *et c'était vrai – car en ce monde, il n'y a qu'un seul salut, qui réside d'ailleurs en le divin.*

Et nous étions complètement frigorifiés et ce, même si le printemps était d'ores et déjà arrivé ; le soleil ne se faisait pas ressentir dans la cave, et nous n'avions aucune chaleur qui persistait.

Nous devions ainsi nous coller les uns aux autres pour ne pas avoir trop froid.

Ernest “presque-Hemingway” me libéra après un laps de temps certain de privation ; il me ramena vers la lumière la plus vive et me promit enfin : « Tu as réussi à t'en sortir ; du moins, pour cette fois. Je ne sais si, par hasard, ce sera le cas la prochaine fois ; enfin, rien n'est plus incertain. »

Et alors je me mis véritablement à pleurer à propos de toute la misère de ma vie, à me chagriner à propos de l'immensité de ma souffrance, de mon dégoût et de ma haine pour cet homme qui ne m'avait jamais donné ne serait-ce qu'un court répit entre chacune de ces tortures atroces...

Mais mes monstres ne s'étaient pas évaporés comme je l'avais cru – et cela, ce n'était pas très évident pour moi de devoir me le reconnaître personnellement.

(Trois)

On quitta alors le chalet parmi les pics tortueux des monts enneigés, laissant les sépultures enfantines bien à leur place.

Les treize autres qui m’avaient tenu compagnie au sein de la cave sous la demeure étaient morts à présent.

Mon oncle les avait tués, et on les avait finalement enterrés.

Absolument, il faisait noir lorsque nous avions chargé le quatre par quatre roues emprunté à l’organisation des Masques d’effets de toutes sortes.

Dans la noirceur nous nous épanouissions, car telle est la sombre devise des Masques : *At eternam est de Alienatium* – ce qui signifie en langage moderne, une fois traduit du latin vulgaire : *La folie est jusqu’à l’éternité*.

Peut-être bien – ou pas.

Seul Dieu pourra en décider évidemment – mais ce n’est pas du tout dans ses plans, pour autant qu’on le sache, que ces barbaries perdurent.

Et on quitta progressivement le chalet au sein de ces montagnes glaciales et froides – ou le manoir de l’enfer, oui, mais rien d’autre, si ce n’est l’absence totale de chaleur humaine régnant désormais en ces lieux et ce, bien qu’il n’y en avait jamais eu énormément.

Ou comme les premières paroles de cette chanson japonaise nommée Bluebird : *Kanashimi wa mada oboerarezu...* (Figurément : Maintenant, je ne pouvais plus me souvenir de ma tristesse.) C’était ainsi que je me sentais : je ne voulais plus m’en souvenir..., et pour y arriver, j’étais prête à tout ; à tout – voire, même à m’oublier pour tout jamais.

Y compris à tuer – le meurtre étant le pire des péchés possibles et imaginables qu’on pouvait bien commettre en cette Terre, bien que sale de sa propre souillure..., je n’essayais pas de me l’imaginer cependant, pour ne pas devoir en mourir moi-même.

En effet – et ce n’était pas pour rien dire ; car il n’y a jamais eu rien de plus vain et de plus injuste que d’enlever la vie à un innocent ou encore à une personne coupable et ce, parce que notre justice vaut sans aucun doute beaucoup moins que celle de Dieu.

« Il n’est pas à *l’homme tiré du sol* de guider son pas », ais-je déjà entendu quelque part.

Il est important de se le remémorer éternellement pour survivre aux éventuelles catastrophes planétaires qui surviendront sûrement, puisque nous polluons épouvantablement, et nous sommes énormément cruels les uns envers les autres.

Le fruit défendu de la mort est la seule tare capable de réduire à rien plusieurs individus en même temps, en incluant bien sûr le tueur qui devra en répondre par la suite à la justice.

Parce que d’assassiner quelqu’un vous amène jusqu’aux tréfonds les plus fous et scandaleux des jouissances les plus atroces contenues dans le cœur humain et ce, sans aucun espoir de retour.

Et c’est ce que je m’apprêtais à faire en vieillissant et en obéissant aux Masques.

Exactement ! et pour mon malheur le plus grand et pour mon désespoir le plus terrible...

Je ne m’attendais pas du tout à ce que les Masques soient aussi vulgaires et sanguinaires, voire même sans pitié envers les humains et ce, bien que j’en ai toujours été la preuve vivante et existante d’aussi longtemps que je puisse m’en souvenir, car pour leur part ils m’avaient bel et bien suppliciée.

Nous déménageâmes ainsi au pays de Danemark, afin de faire la part des choses et d’aller y régler là-bas quelque sombre affaire dont je n’aurais sans doute jamais pu croire que nous l’accomplirions vraiment si je n’avais pas été présente ce jour-là ; oui, c’est-à-dire, si je n’avais pas été là pour constater de mes yeux ces opaques ténèbres.

•

Fin printemps-début été 1988

(Un)

J'avais bien essayé de fermer mes deux yeux, mais absolument rien n'y fit : tout ce qu'il y avait, devant ces derniers, ce n'était uniquement que la froide et dure réalité qui accaparait chaque être humain au moins une fois dans sa vie.

Ma curiosité l'emporta sur mes intentions : je voulais savoir ce que les Masques faisaient exactement pour les faire éclater au grand jour dans le futur, tout comme je le fais avec vous aujourd'hui.

Car il n'est, en soi, pour une organisation que vous voulez voir, soit dit en passant, être consumée dans les flammes, de plus grand plaisir que celui de la voir flamber réellement ; en effet, parce qu'il n'en existe point d'autre.

Puisqu'il suffit d'une simple étincelle et Waouh ! les malfaiteurs perdent tout ce qu'ils ont depuis si longtemps planifié...

Car entre existence et trépas, il n'y a qu'une seule et unique ligne à franchir.

(Deux)

Au plus profond des ténèbres du bureau de l'Hacker je me trouvais véritablement, tout à fait certaine que je ne me ferais pas repérer par lui ou bien par ses machines.

Mais malheureusement pour moi, c'en fut exactement le contraire – tout comme vous le lirez si vous persévérez.

Je trépignais..., et je braillais.

Oui ! puisque j'étais à présent certaine qu'on m'avait entendue y pénétrer. Mais advînt ce qu'il pût, car je fus totalement prise au dépourvu...

« Qui est là ? », entendis-je brusquement rouspéter, exactement comme un grognement d'ours.

Je me recroquevillai sous le large bureau, sûre qu'il ne fallait pas que je bouge afin qu'il – c'est-à-dire le chef des Masques – ne me voie et ainsi, qu'il ne veuille me torturer atrocement.

J'étais figée – littéralement paralysée, et terrifiée par ce qui m'attendait alors.

Je me demandais : Sont-ce là mes dernières heures de calvaire ? sont-ce là mes derniers instants d'existence...? Comment pourrais-je le savoir si je me tirerais bel et bien un jour prochain de ce pétrin, après tout, puisque je suis certainement condamnée à mourir ici-même – et vraisemblablement pas accompagnée de belles mélodies...? Puisqu'assurément, je me ferai torturer !

Dans ce cas, j'étais finie ; dans l'autre, probablement aussi – car pour moi, tout semblait dorénavant être au bord du précipice et de ma fin.

Parce que les Masques découvriraient bien assez vite ma trahison, compte tenu qu'ils sont incroyablement paranoïaques, et ils représentent également, en soi, des sortes de spirites dangereux... Je dois établir un plan, et vite !

Dans l'angoisse je me trouvais, tétanisée par la terreur que je ressentais alors malgré moi.

« Mais où te caches-tu, vermine indiscreète et indésirable ? », demanda le chef des Masques à voix haute, sachant pertinemment que j'étais dans le coin – mais voulant se tirailler innocemment avec sa proie, il souhaitait sans aucun doute, oui, de tout son cœur et de toute son âme, m'effrayer avant de m'égorger de manière assez drastique.

Je me recroquevillai alors davantage sous le bureau, réellement prise par la panique, par une torpeur digne de contes horribles où les frères Grimm auraient si méchamment établi des trolls et des sortes de harpies tout à fait démoniaques pour nous glisser de ces murmures et ainsi, nous octroyer une sottise peur : ne sachant que faire, je m'obstinaï néanmoins à mon seul espoir, en outre à mon unique probabilité de survie – si minimes que pussent être en réalité les chances que je m'en sorte vivante par la suite, c'est entendu.

Puisque j'étais dans la peur, c'était inévitable que cela se passe ainsi ; et qui aurait cru cette histoire, d'ailleurs, si je n'avais pas eu la frousse à propos de ma vie dès le départ et que je n'étais pas allée voir directement la justice et ce, concernant les Masques ?

Je ne savais à présent plus trop que penser, tandis que mon prédateur s'avavançait vicieusement jusqu'à moi.

Ce diabolique pianiste informatique s'approchait de plus en plus de moi, car je sentais déjà son aigre odeur de pisse, de sueur et même d'haleine – parce que toutes ses senteurs sublimées et mélangées les unes avec les autres donnaient affreusement mal à la tête et vous octroyaient ainsi l'horrible envie de vomir vos entrailles, puis inévitablement de mourir.

De façon terrible, il parfumait l'air d'un arôme doux-amer, pour ainsi le décrire.

Et il portait en permanence un masque cornu, et c'était le plus laid de tous ceux qui faisaient partie intégrante de la secte des Masques.

Et il s'approchait de moi hideusement, oui ! ce vil personnage aux fragrances de l'outre-tombe, et puant réellement comme s'il était agi d'un macchabée tout à fait dégoûtant – ce qui bien sûr ne se pouvait pas.

C'est alors qu'inopinément l'Hacker me répondit avec sa tyrannie et son autorité naturelles, voire personnelles : « Je ne suis pas là pour te dire quoi faire – mais saches ceci : tu as vraiment du talent pour venir jusqu'ici. Ne te fies surtout pas à ce que j'ai l'air, mais dis-toi que maintenant, compte tenu que tu m'impressionnes, il est temps de passer à la vitesse supérieure... » C'est qu'il m'avait découverte !

Et ces mots..., oui, ces mots me glacèrent littéralement le sang.

(Trois)

« Pourquoi t'obstines-tu dans le noir ? et sais-tu pourquoi nous sommes au pays de Danemark plutôt qu'en Suède, hein ? tu ne pourrais pas me répondre, bien entendu ; mais tu le constateras très bientôt, puisque c'est une promesse que je te fais. »

Non, je ne le savais pas – mais je ne lui répondis pas, car j'étais à ce moment pour trop paralysée par la torpeur qu'il me faisait vivre.

Je me prosternai alors devant tant d'hideur, je me figeai devant tant de torpilles de peur, je paralysai faute à ces ombres nocives qui m'entouraient présentement – ce qui ne m'aidait pas le moins du monde à respirer et ce, convenablement.

C'est alors que je m'endormis devant tant d'horreur...

Puis, en me réveillant, je vis que j'étais dans une cage, entourée de membres de la secte à laquelle j'appartenais pourtant, quoi que je puisse en dire ou en faire.

Je ne savais plus comment agir ni réagir ; je ne savais plus que faire pour m'en sortir, si ce n'est que je savais que les ténèbres étaient contre moi et d'ailleurs, plus que sur mon cas.

Il interpréta mon silence comme un non, et il me baptisa parmi les ténèbres et d'entre les ombres : « Toi, Victoria Bergman, tu es ainsi promue de simple sbire à apprenti-Masque, jusque dans la pénombre de ce jour – car c'est machiavéliquement que nous te sacrons MASQUE... »

Et ils répétaient ce refrain : *car c'est machiavéliquement que nous te sacrons MASQUE...* – continuellement dans le noir – ce qui contribuait terriblement à ma peur et à l'effet de torpeur et d'angoisse qui régnait alors dans cette pièce plus qu'obscur.

Alors la face me tomba littéralement – dans les méandres de la folie, de la glace, du feu et de l'incompréhension, toutes ces émotions négatives étant des sentiments des plus indésirables et pourtant encore actuels à l'heure où je vous écris, mes chers lecteurs – ce que je puis vous affirmer sans hésiter.

Il m'arriva alors de devenir folle en cette journée fatidique du début de l'été.

•

Été 1988

(Un)

Ces évènements se passèrent juste avant mon baptême dans l'obscurité.

Ce fut dans la pénombre la plus noire et la plus obscure qu'on me baptisa dorénavant apprentie-Masque – et ce, pour le meilleur mais plus que d'ailleurs pour le pire.

J'étais terrifiée et très angoissée : pourquoi me confiait-il cette tâche ? et pourquoi le Hacker lui-même me regardait avec ses yeux aux iris jaunes comme ceux des chats, tel s'il était à l'instant-même en train d'appréhender actuellement ma négation face à ce qu'il m'avait promis...? Je n'en pouvais davantage, dès à présent : il fallait donc que je réponde absolument – et dans des délais davantage que raisonnables, c'était entendu, si je ne voulais pas en pâtir sérieusement.

« Et puis ? », me questionna-t-il, comme impatient.

Le Hacker paraissait subitement inquiet ; c'est-à-dire, comme si je l'intriguais réellement, et que ma volonté comptait en fin de compte : j'étais alors toute troublée.

Ne sachant que dire d'autre, je lui répondis inévitablement : « J'accepte... »

Et alors il me regarda plus intensément en me faisant un plus grand sourire encore, comme s'il avait toujours su qu'il pouvait me faire confiance et que je ne serais pas, pour ma part, une déception comme il en avait vu tant d'autres autrefois.

Car si je n'avais pas signifié ainsi que j'acceptais mon baptême, j'aurais été aussi raide qu'une morte à l'odeur plus que pestilentielle à l'heure-même où je vous écris ces mots.

Il me répondit ainsi, comme satisfait de ce que je lui avais dit : « Bien ! »

Et il ne put qu'indubitablement m'assommer avec une batte de baseball très dure afin de me faire perdre connaissance, et c'est alors que je tombai abruptement dans l'inconscience la plus noire, toute l'obscurité devant mes propres petits yeux d'adolescente illusionnée.

« Sais-tu pourquoi nous sommes au Danemark plutôt qu'en Suède ? me questionna-t-il de nouveau avant que je ne perde conscience. Eh bien, tu le sauras fort bientôt si le temps nous le permet – car après quoi, on te baptisera ; eh oui, jusque dans les ténèbres **les plus noires.** »

(Deux)

Qu'ai-je à craindre dans le noir... ?

C'est du moins ce que je me posais comme interrogation.

Ils faisaient un rite autour de moi, comme s'ils étaient des médiums affreux – sachant que la magie est toujours de bien mauvais augure pour la victime des sortilèges, je me recroquevillai encore plus sur moi-même, sachant fort que ces gens-là, ils étaient réellement démoniaques.

J'essayai de me débattre mais j'en fus tout bonnement incapable : paralysée par la peur, je l'étais, pour ainsi dire.

Et l'on continuait de circuler alentour de moi, comme animés par une sorte de démonisme absolument malsain.

J'étais glacée et j'avais si peur..., mais comment m'en sortir ? et mais comment m'en sortir... ?

Et j'avais tellement envie de me sortir de là prestissimo que mon angoisse intérieure se fit de plus en plus brutale pour mon jeune cœur...

Les Masques rôdaient autour de ma personne en exécutant une danse ritualisée qu'eux seuls connaissaient sans doute – parce qu'ils devaient certainement l'avoir inventée de toute pièce.

Ils invoquaient des êtres spirituels et dangereux, et l'on pouvait voir parfois dans la noirceur des formes inhumaines s'agiter brusquement, tels de petits diables qui se battaient contre le sens de la divinité qui demeurerait néanmoins encore en moi à cet instant-ci.

Je me raidis alors : étais-je condamnée à suivre ces rituels contre-Dieu organisés pour me nuire et pour me baptiser dans les ténèbres et parmi celles-ci...?

Je crus alors que je l'étais bel et bien – et sans espoir de retour vers la lumière divine ; ainsi, je m'armai de courage et partis vers les ténèbres en bravant mes peurs les plus affreuses et sinistres.

Si le mal existe réellement en ce monde, il se terre dans le cœur des hommes.

Pourrait-il ainsi vraiment se terrer au fin fond du cœur humain...? D'après un certain Edward D. Morrison, citateur principal d'un jeu vidéo japonais désormais célèbre sorti sur SNES en mille-neuf-cent quatre-vingt-quinze, il semblerait bien à présent que notre réponse soit oui.

(Trois)

Je me mouvais dans l'espace, comme aérienne, comme irréaliste : rêvant, sommeillant, puis songeant encore...

Car ils avaient réussi à m'endormir grâce à leur mélodie maléfique.

En effet, ils avaient chanté hideusement dans un idiome que je ne connaissais pas.

Dans leur langue maléfique, ils avaient fait office de troubadours extrêmement démoniaques. Ils avaient invoqué des forces occultes et avaient triomphé de moi : je m'étais tout à fait endormie – rêvant, sommeillant, puis songeant et puis, rêvant encore...

Me sortirais-je un jour de celles-ci – quitterai-je un jour les ténèbres ? me sortirais-je prochainement de ce rêve, voire de ce sommeil abrutissant dans lequel ils m'avaient si malicieusement plongée...?

Je ne le savais pas ; du moins, pas encore – car les choses allaient beaucoup trop rapidement pour moi...

Et ils m'avaient droguée, c'était évident...

J'espère que vous comprendrez, chers policiers de l'État de Virginie, mon profond désarroi à vous raconter cette histoire.

•

Automne 1988

J'étais à présent une alliée des ténèbres, à mon plus grand désespoir...

De plus, je hurlai tout à fait lorsque finalement, après mon noir baptême, Ernest Wilson m'annonça qu'il n'était pas mon oncle en définitive, mais qu'en vérité il était mon père...

Et je criai à m'en époumoner.))

CHAPITRE DIX

(Hiver 1991- année 1992, États-Unis d'Amérique)

La deuxième suite de l'histoire de Victoria Bergman..., qui vous sera racontée finalement dans les pages qui s'en viennent !
Et en voici d'ailleurs les caractères imprimés, c'est-à-dire les lignes de ce très affreux conte de mort :

((Troisième Partie –

29 décembre 1991

(Un)

Il est en ce monde des crapules pires que d'autres, si bien sûr vous y croyez...

Car après tout, qui ne me dit pas que vous n'êtes pas vous aussi cruels à la base ? qui ne me dit pas que vous aussi, vous pouvez être ce genre de crapules si l'envie vous prend de le devenir...?

Rien – absolument rien, bien entendu ; seulement que vous, mes très chers lecteurs, puisque vous êtes des policiers au sein-même des forces de l'ordre de Virginia Beach – en tout cas, c'est ce que j'espère pour ma part – vous ne l'êtes et ne le deviendrez d'ailleurs jamais.

Et comme vous le savez pour l'avoir lu, Ernest Wilson-Hemingway est mon père.

Et ce dernier faisait partie des MASQUES...

Les masques, oui ; ou la secte toute droite sortie des bouches de l'enfer de méchanceté – ou bien la Géhenne ambulante qui ne se meut que pour prendre part à la guerre entre les nations et ce, le plus efficacement possible.

Et rien en elle – c'est-à-dire, en cette secte... – ne pourra vous sauver : car ce que je m'appête à vous raconter concerne réellement le meurtre d'un parent de l'un de vos enquêteurs, c'est-à-dire l'inspecteur Jack Fillion, actuel directeur de la criminelle de Virginia Beach – et de la manière dont Henry Fillion fut tué.

Oui, car il ne s'est pas donné la mort – mais les Masques l'ont torturé jusqu'à ce qu'il en meure...

Et je dois impérativement vous révéler quelque chose d'autre à ce propos : IL N'A PAS ÉTÉ ASSASSINÉ À BOUT PORTANT D'UNE BALLE DANS LA NUQUE – MAIS BEL ET BIEN AVEC DES SORTES DE TORTURES TOUTES PLUS INGRATES ET ABOMINABLES ET INSIDIEUSES – ET INHUMAINES – LES UNES QUE LES AUTRES ! LA BALLE, EN EFFET, CE N'ÉTAIT QUE POUR CAMOUFLER L'HORRIBLE VÉRITÉ.

(Deux)

Alors que nous étions tous les deux en pause-café, le Hacker nous convoqua, moi et Ernest mon géniteur.

Et pourquoi – oui, pour quelle raison nous convoqua-t-il ? ce n'était pas très clair...

Mais ceci, mon géniteur et moi – tous les deux, nous le saurions très bientôt, sans bien sûr nous en attendre cependant ni ne nous en douter le moins du monde...

Eh oui ! puisqu’au sein même de ce que j’appelais son “aquarium maléfique”, c’est-à-dire le bureau de notre chef appelé le Hacker par tous les autres membres de la secte, il nous invita à prendre le thé avec lui et ce, bien que nous eussions déjà pris du café quelques minutes auparavant – mais il ne fallait surtout pas refuser si nous ne voulions pas être réduits en charpie dans les minutes qui s’en venaient alors, car il devenait toujours colérique lorsque nous refusions par obligation.

Le Hacker nous obligea aussi de cette manière à prendre d’affreux biscuits secs à la fraîcheur plus que douteuse, si ce n’est qu’ils étaient tout à fait périmés et définitivement bons pour la poubelle.

La “pause-thé” enfin entamée, il commença à nous entretenir : « Je vois...

— Mais vous voyez quoi, au juste ? », demanda abruptement le fils illégitime d’Hemingway, prix Nobel de Littérature en 1954 – mon père, d’ailleurs, ainsi que je l’apprenais de plus en plus et ce, au fur et à mesure que les jours trépassaient videment en sa compagnie.

Et mon paternel me disait avoir également eu une autre fille, Rose Wilson, mais qui restait quant à elle avec sa mère et ce, bien qu’elles soient toutes les deux également des Masques comme lui. Mon tyran me disait ouvertement qu’il la favorisait énormément comparé à moi, sans aucun doute pour que j’en sois jalouse ; parce qu’en plus, je ne portais pas son nom de famille – en outre Wilson –, mais bel et bien celui de ma mère, soit *BERGMAN*, puisque tout ce qu’elle m’avait conté à propos de cette riche famille de Stockholm n’était que pure utopie, voire même fantaisie démentielle.

Mais l'effort que mon père fournit alors pour faire naître de la rancœur en mon sein ne fonctionna pas, à son plus grand désarroi: car je n'étais pas du tout intéressée par de telles sottises.

Enfin, par la suite, le Hacker répondit aussitôt au Masque numéro Quatorze, alias Ernest Wilson-Hemingway : « Vous savez, j'ai mûrement réfléchi avant de vous confier cette mission ; et je me suis dit que, tout compte fait, vous seriez les meilleurs à même de l'accomplir.

— Expliquez-nous plus en détails, je vous prie..., lui demanda presque “poliment” mon vil géniteur.

— Pour sûr, répondit-il. Eh bien, voici le contenu de la mission que je vous échoie et que vous devrez d'ailleurs mener à bien : tout d'abord, sachez que nous sommes à présent menacés par un juriste venant du Québec, au Canada, et qui est parvenu à enquêter sur nous. Il faudra absolument que nous l'éliminions, si bien entendu nous souhaitons survivre à cette justice qui s'en vient, soit celle du nom d'Henry Fillion... » Il laissa aussi le silence s'installer tranquillement dans la petite pièce encombrée de bibelots maléfiques de toutes sortes.

Nous, menacés ? je n'arrivais vraiment à y croire...

Et les Masques avaient toujours été si vigilants et pourtant, quelqu'un avait inopinément réussi à percer leur armure quoique légèrement, qui m'avait toujours parue comme sans faille manifeste ! eh bien, était-ce une chance inouïe de les réduire à rien qui s'offrait à moi...?

Alors, je me mis soudainement à espérer, comme une fillette, à propos de ce que j'avais désiré depuis si longtemps ; c'est-à-dire, la fin de cette secte extrêmement maléfique qui

enlevait des enfants puis les tuait bien plus souvent qu'elle ne les gardait, et qui les noyait dans l'eau et ce, comme dans une sorte de rituel démoniaque afin de cacher aux maints enquêteurs le plus de traces possibles de leur crime et de leur méchanceté ainsi que de leur sauvagerie perpétuellement actuelle.

Heureusement, à cette époque, en 1992, dans la petite salle, personne ne vit que je gloussais intérieurement, pas même le Hacker qui me faisait confiance et qui se trompait pourtant lourdement sur mon cas...

Et j'étais si jouissive à l'intérieur de moi, que tant de souffrances engendrées aux autres par la faute des Masques soient enfin réduites à néant et que plus personne n'ait à mourir à cause d'eux !

Mais il me fut alors impensable de croire cependant qu'à cet instant précis, ça ne se passerait évidemment pas comme prévu ; en fait, pas du tout comme je l'avais cru – mais plutôt comme les Masques, quant à eux, l'avaient bel et bien planifié.

(Trois)

Crescendo presto !

1.0.

Ernest questionna encore son chef, celui de tous les Masques, en lui rétorquant avec un ton quelque peu impatient : « Mais qu'est-ce que cela veut dire ? sommes-nous vraiment menacés ? sommes-nous réellement en danger ? mon SEIGNEUR...? »

— Il n'est présentement en ce monde de plus grande incertitude, alléguait le Hacker, malheureux. Je ne suis pas absolu ; mais oui, je puis dire que nous sommes réellement

en danger..., et bien sûr – en ce qui concerne la justice canadienne qui pourrait avoir de l'influence sur celle des États-Unis d'Amérique, pour être précis. »

Je me taisais afin que ma joie ne transparaisse pas trop !

Et je me mouvais beaucoup trop dans mes pensées – j'étais pour trop heureuse, et je ne voulais pas que mes intentions soient dévoilées au grand jour aux membres importants de cette secte ; car maintenant, eh bien, vraiment, leur fin me parut proche.

Le Hacker continua : « Voulez-vous toujours connaître le contenu de cette mission ? sinon, je puis la confier à quelqu'un d'autre – et ça ne sera pas “très très” grave ; si bien entendu, c'est ce que vous préférez...

— Non merci : nous voulons en effet connaître tous les détails », me permis-je de dire, et Ernest mon père me regarda furieusement.

Quant à lui, le chef des Masques rit, ne pouvant s'empêcher de s'esclaffer et ce, compte tenu de la brimade que j'avais soi-disant faite à mon paternel – cependant que lui-même, cette fois-ci, essayait pour une fois d'apaiser sa colère devant son “seigneur”.

Et j'étais beaucoup plus sûre de moi-même maintenant, et mon géniteur voulait me tuer : c'est alors que je me mis à le regarder avec condescendance et, soudain, il cessa comme de me juger par le regard, puisque de toute façon, je lui avais toujours sûrement fait peur. Mon rêve se réalisait peut-être..., et dire que ce jour-là était enfin potentiel, à la portée de mes doigts...

Et ainsi se profilèrent dans mes pensées mes souhaits les plus accessibles et, en même temps, les plus irréels...

Car jamais je n'aurais pu croire qu'un jour, je pourrais moi-même mettre fin à toute la souffrance et à toute la cruauté dont les Masques faisaient horriblement preuve chaque

seconde de leur pitre et misérable existence et ce, ne serait-ce qu'en respirant l'air qui était à leur portée.

Et sachez qu'en ce monde, mes chers lecteurs, il n'est de pire injure pour l'humanité que l'organisation des Masques.

Parce qu'elle est extraordinairement maléfique et sanguinaire...

Et je la veux vouée à la destruction depuis que je la connais, depuis que je suis jeune et frêle et fragile et sensible.

« Bien ; alors, allez-y, je vous fournis maintenant les détails... », finit par émettre inéluctablement le Hacker, celui-là même dont absolument personne ne savait le nom réel.

Enfin, jusqu'à ce que tout foire véritablement pour eux, bien entendu.

2.0.

Il n'est point de plus grande faculté que celle-ci : de faire preuve de sagesse – tout du moins, au sein de la planète sur laquelle l'on vit malgré notre bonne volonté ; car celle-ci est réellement sordide.

Et cette qualité, cette sagesse, elle me manquait affreusement.

Mais ne vous fiez pas aux apparences, diraient les moralistes et les penseurs.

Ne vous fiez également point à une situation, qui pourrait tout aussi bien s'avérer fort trompeuse.

La pensée malfaisante se terre souvent dans les petites choses, comme on le dit souvent également...

Ainsi, ne soyez donc pas empreints d'incrédulité lorsque vous pensez à ces choses..., et de cette manière, soyez toujours logiques et agissez toujours avec bonté de cœur afin de vivre longtemps en cette Terre, et finalement d'en hériter.

Pour vous dire toute la vérité, j'avais été extrêmement négligente ; et si seulement j'avais été assez sage afin de pouvoir réduire définitivement en chipie les Masques..., si seulement !

Ainsi, pour ma part, je vous dévoile comment tout a aussi bien pu chambouler drastiquement ; et comment moi, j'ai été complètement démasquée par la suite – ou presque ; car ce que vous lirez dans les pages qui s'approchent périlleusement pour vous, mes chers justiciers, c'est l'ampleur de la honte que j'ai éprouvée quant au fait que j'avais une fois de plus lamentablement échoué.

3.0.

En ce monde, il y a trois sortes de douleurs tangibles et imaginables.

Enfin : trois catégories, pour simplifier.

La première : les douleurs physiques, comme lorsque vous attaquez votre adversaire lorsqu'il s'y attend le moins ; la deuxième, les douleurs psychiques, ou mentales, qui vouent votre cerveau à la ruine. Puis, en dernier lieu, les souffrances spirituelles, qui sont les plus graves de toutes, puisqu'elles emportent toute votre logique et tout votre sens de la morale jusqu'à néant – et pensez donc à ces musiciens, à ces Mozart ! qui ont perdu leur identité florentine de troubadours lorsqu'ils se sont pour trop enivrés d'absinthe impure, ce qui les a privés de tout, y compris de leurs talents d'orchestre.

Ne craignez donc rien avec les hommes malades ; car, comme on le sait, ils sont souvent perturbés et n'ont pas conscience de la réalité – en tout cas, spirituellement parlant ; mais craignez plutôt pour vos vies, car il s'agit peut-être de votre faute...

C'est ainsi que pour notre part, nous les Masques, nous exécutions à bien nos multiples missions dans l'espoir de produire de plus en plus de désolation au sein de ce monde destiné de toute manière à trépasser...

Et ce sont des douleurs spirituelles et psychiques que vivrait bien entendu Jack Fillion, plus tard dans sa vie, et même encore aujourd'hui.

« Eh bien, racontez ! », s'impacienta mon père pour le moins biologique – mais le Hacker ne s'en souciait pas trop, croyant certainement qu'Ernest Wilson était exubérant et que rien, absolument, ne pourrait changer son sale caractère ne serait-ce qu'un tant soit peu.

Il décida plutôt de lui dire : « Bien ! alors, je vous le raconte pour de bon... »

Et c'est là que réellement, je me mis à être joyeuse de la tournure que prenaient les événements.

Mais que m'arriverait-il donc, après avoir réalisé que j'avais si pitoyablement échoué...?

4.0.

« Il y a un problème d'envergure au Canada, comme je vous en ai auparavant fait part : ce juriste venant du Québec, du nom d'Henry Fillion, et sa femme, Hélène, qui pourrait bien être tout aussi dangereuse que lui si nous ne nous en méfions point, puisqu'elle est également avocate.

» Je vous explique : il y a deux mois, “lesdits juristes” ont publié dans le New York Times – puisqu'ils sont de renommée internationale pour avoir eu à travailler avec

plusieurs grands dossiers criminels au travers de leurs carrières respectives, dont des meurtriers et des tueurs en série américains et canadiens – qu’ils étaient sur une piste prometteuse.

» Ainsi, ils enquêtaient sur une secte qui opérait depuis très longtemps aux États-Unis dans le noir, et qu’ils avaient récemment découverte.

» En faisant pour ma part davantage de recherches au sein de leurs ordinateurs personnels par le biais de mon système de piratage perfectionné, j’ai pu constater que leur enquête portait sur nous...

» Bien entendu, ils n’ont encore rien dit à personne, excepté à une seule : l’un de leurs amis, alias Réal Desjardins, que j’ai déjà recruté pour qu’il agisse en tant qu’agent double pour nous, puisqu’ils vont souvent chez leur ami pour y passer leurs vacances – et Réal s’est déjà organisé afin qu’ils viennent chez lui à Ogunquit.

» Et vous savez, grâce à notre main pleine de liasses d’argent US et de promesses, que nous pouvons absolument tout acheter et corrompre grâce à notre commerce fructueux et à tout le pouvoir que nous pouvons bel et bien obtenir compte tenu que plusieurs grands politiciens sont déjà à notre solde – quoi que puissent bien en dire les divers médias américains, qui pensent réellement que les gouvernements sont saints et bienfaisants pour l’avenir de ce monde ; eh oui, quelles foutaises baroques !

» Mais pour en revenir à ces deux-là, ils m’inquiètent vraiment.

» Il est primordial d’assassiner premièrement le père, mais la mère, nous pourrions probablement juste la menacer afin qu’elle s’en écarte le plus rapidement possible – car elle détient comme nous des gènes aryens.

» Ainsi, elle ne dira pas à son fils de continuer l'enquête de son père ; d'ailleurs, elle essaiera de lui en enlever toute opportunité.

» Tout cela, mes chers, pour vous le rappeler, c'est pour l'avenir de notre organisation que je le fais : comptez sur moi. Il n'est de plus grand que moi en ce qui a trait à l'espionnage, à la collusion et au meurtre des individus que mon ordinateur supra-intelligent construit par Alan Turing lui-même observe et juge s'ils peuvent être des fléaux pour l'étendue de nos desseins et de notre inhumanité.

» Et je vous garantis que ce plan aura véritablement du succès si vous suivez tous mes ordres au pied de la lettre : faites-moi ainsi confiance !

» Mais maintenant, laissez-moi seul, le temps que j'organise tout cela..., non, attendez : Victoria, tu restes avec moi, puisque j'ai à te discuter sérieusement. »

Ce fut alors suffisant pour me glacer le sang autant que les tripes.

Je n'étais plus moi-même ; soudainement, je me mis à trembler – tout comme si l'on avait pu découvrir mes plans et mes desseins les plus intimes et secrets..., mais comment avaient-ils pu les deviner ?

« Qu'y a-t-il, ma douce...? me chuchota mon père avec son large sourire horrifique et sa voix douceuse, voire complètement maniaque. As-tu peur de ce qui pourrait t'arriver ? »

Je me redressai intérieurement et rétorquai avec solidité : « Non, pas le moins du monde. — Alors, c'est bien, du moins pour toi », répondit-il, comme s'il savait exactement ce qu'était pour dire l'Hacker, comme si j'avais été démasquée.

Il ferma la porte et le chef des Masques se tourna vers moi et dit : « Viens ici, ma douce enfant... »

Ça y est..., oui, ça recommençait.

À la fin, comme à chaque fois, j'étais laissée par terre comme une morte.

•

Mi printemps-été 1992

(Un)

Je n'arrivais toujours pas à les coincer – du moins, ce n'est pas que je n'essayais pas ; mais c'était pour trop difficile, à présent qu'ils m'avaient potentiellement percée à jour. J'étais étroitement surveillée, à chacun des pas que je faisais – et je ne pouvais désormais plus rien faire ; je n'avais plus aucune marche de manœuvre possible...

À dire que je m'étais mise dans la tête que je pourrais aller parler aux autorités au sujet de leurs actes ! à dire que mon père, lui, savait probablement ce que j'avais en tête, et donc qu'il me surveillait plus étroitement, et c'était sûrement la première fois qu'il devait être aussi précautionneux, voire même aussi attentif à propos du moindre de mes agissements et de mes comportements – signe qu'ils savaient tous que je voulais les dénoncer et ce, depuis probablement plus longtemps que je ne le croyais.

Et mon père – autrefois mon oncle – me posait souvent ce genre de questions : *Que fais-tu ? Je peux voir ? Viens ici, mon enfant... Tu peux venir ici, un instant ? Viens, c'est l'heure du dîner...!*

Tout cela, ça m'était bien égal – tout cela, ce n'était rien pour moi : mais il m'interrogeait de manière répétée, ce qui me torturait énormément. Désormais, j'étais sûre qu'il savait que j'avais ce genre de pensées néfastes concernant leurs desseins.

Il ne m'avait jamais vue comme une violée : alors, autant observer comment j'agirais au moment où je me sentirais bel et bien ainsi.

En effet – et ce, même si cela le mènerait à sa propre perte...

Car j'avais encore des tours dans mes manches... En tout cas, c'est ce que j'espérais avec toute ma force de vie.

Mais plus j'y pensais, moins j'en détenais, de ces pièges qui mortifieraient à coup sûr les Masques pour tout jamais.

Et c'était comme s'il savait qu'il devait me limiter afin que je ne les mène pas tous à leur ruine et qu'ainsi la secte des Masques ne soit guère plus que poussières.

Parce qu'au fond, ils savent très bien qu'ils sont dans le tort ; et ils l'accomplissent quand même, cette faute ; oui ! cet affreux péché...

Parce que naturellement, le mal est dans le cœur des hommes et ce, malgré qu'il soit souvent accompagné également du bien.

Mais cette fois-ci, c'était moi qui était piégée ; et pour le comble...

Surveillée, je l'étais aussi.

Je n'avais plus aucun champ d'action possible, à présent.

Vous pouvez désormais comprendre la raison du pourquoi qu'ainsi, j'étais malheureuse et désespérée en cette saison estivale de l'année 1992.

(Deux)

Alors, n'ayant ainsi point eu l'idée ne serait-ce que d'un plan tout à fait gavroche de secours afin de triompher finalement des Masques, je me résignai à accomplir cette mission.

Je ne savais plus que faire, si ce n'est qu'inévitablement obéir aux ordres des maîtres de la secte.

Et il fallait, pour ce faire, que je me soumette entièrement à la tâche qui m'avait été si sombrement échue ; et je tenterais de convaincre ma demi-sœur Rose du bien-fondé de mes objections et de ma trahison, que je souhaitais néanmoins qu'elles soient bel et bien cachées aux autres Masques.

J'allai donc le lui dire – mais elle ne réagit alors pas du tout comme je l'avais prévu ; non, pas du tout...

Même, elle commença à être des plus acerbes une fois que je lui eusse révélé ce que je projetais d'accomplir – et je dus alors l'acheter pour qu'elle n'en dise rien à nos supérieurs et ce, avec une somme de crabes à manger plus chers à son cœur que toute autre chose...

Puisqu'effectivement, eh oui, les Masques allaient bientôt dominer le monde et réaliser ainsi le premier de leurs rêves – puisqu'ils en avaient toujours eus plusieurs –, et rien ne pourrait ainsi les en empêcher, si ce n'est bien sûr vous, mes chers lecteurs.

(Trois)

« Vous avez tout compris du plan, alors ? nous demanda finalement le Hacker.

— Bien sûr », lui répondîmes-nous, moi ainsi que Wilson-Hemingway et notre invité...

Et bien entendu, pour cette opération, le Hacker avait embauché Réal Desjardins, et ce dernier avait dit aux Fillion d'aller passer le reste de leurs vacances à Virginia Beach, en le lieu de l'hôtel où Rose "Wilson" travaillait d'ailleurs comme réceptionniste.

Compte tenu que les probabilités de la mort d'Henry Fillion étaient désormais entre ses mains, Desjardins avait eu intérêt à fabriquer une histoire de toutes pièces afin que la famille se rende à V. A. Beach – ce qui serait aussi extrêmement aisé pour lui, puisqu'il les connaissait tous les trois si bien...

Ainsi, on n'aurait aucune misère à réduire ce fléau les menaçant à néant, afin que l'organisation des Masques puisse perdurer et ce, *at vitam aeternam* – parce que les parents de Jack Fillion étaient juristes et qu'ils devaient certainement encore enquêter sur leur cas.

Domage, car je ne pourrai pas les sauver ; et je m'en veux de ne point le pouvoir – oui, que je m'en veux à moi-même d'être aussi faible et de ne point pouvoir sauvegarder leurs vies...! me reprochais-je alors intérieurement tandis que nous nous apprêtions à partir du Massachussetts, là où nous avions déménagé après le Danemark, au cours des trois années qui ont suivi la tragédie du chalet.

Et à dire que nous accomplissions dorénavant les mêmes rituels un peu partout au sein de ce monde, puisque nous étions une secte désormais plus qu'internationale – parce qu'ainsi, nous commettions les exemplifications parfaites de meurtres gratuits.

Et la méchanceté et la cruauté étaient omniprésentes dans cette organisation, au sein de cette véritable secte de l'enfer et ce, sans que je ne puisse du tout espérer m'y échapper pour ma part un jour, même si j'avais déjà à cette époque la volonté de le faire à l'avenir.

Été 1992

(Un)

« Mais où est ton père, Jack ?

— Je ne sais pas, maman, vraiment... », entendis-je dire au travers de la porte de la chambre d'hôtel des deux Fillion à l'Ocean Front Inn de V.A. Beach.

Je ne pouvais néanmoins me permettre de les aider, car j'avais un pisteur sur moi, et que je mourrais certainement si le Hacker et mon père biologique le savaient.

J'étais coincée entre l'arbre et l'écorce, entre la vie et la mort : mais il fallait qu'ils vivent cette tragédie de toute manière, car malheureusement les Masques en avaient décidé ainsi.

Et peut-être aussi que ces deux membres du clan des Fillion mourraient également, qui sait...?

Je n'osais même pas l'imaginer à cette époque, et encore moins aujourd'hui, cher Jack Fillion, père de Sam ; et votre fils me connaît, Jack, ainsi que ma fille Dorothée par extension, car j'ai bel et bien infiltré les cours de morale de cette dernière...

Et cette chanson de Raymond Lévesque qui prisait : « Quand les hommes vivront d'amour / il n'y aura plus de misère [...] ; / ce sera la paix sur la terre [...]. »

Et ainsi de suite.

Effectivement – et pour toujours ; du moins, souhaitons-le de tout notre cœur – et je désire ardemment que nos esprits vibrent du même sentiment d'amour que nous

éprouvons lorsque nous lisons ou entendons ce poème pour la toute première fois, pour qu’ainsi *il n’y ait plus jamais de misère* !

Car c’était vers les parts véritablement enténébrées de la conscience humaine que nous nous dirigions à grands pas, en plein pays de cruauté totalement malsaine, oui ! en tant que ces “Masques” porteurs de malheur.

(Deux)

Crescendo presto !

1.0.

“Première étape : songer à une mise en scène plausible. Deuxième étape : accomplir la mise en scène de façon réaliste. Troisième étape : tuer efficacement.”

Telles sont les différentes étapes que doivent réaliser chacun des Masques afin d’accomplir leurs diverses missions...

Parce que fatalement, la secte des Masques sera toujours une menace pour l’humanité.

2.0.

À la maison de Réal Desjardins, située au sein de la ville côtière d’Ogunquit, au nord des États-Unis d’Amérique, plus précisément dans le Maine, tout allait comme sur des roulettes – et même, tout allait plus que bien !

Lui ayant téléphoné, je lui demandai alors : « Donc, que leur avez-vous recommandé comme hôtel ?

— Oui, eh bien ! je leur ai recommandé l’Ocean Front Inn Hotel de Virginia Beach.

— Puis vous avez dit quoi ? l’interrogeais-je, puisque c’était sous ma charge que Réal Desjardins se trouvait.

— Eh bien, Victoria, je leur ai donné l’occasion rêvée pour nous de se réserver une chambre de deux lits par le biais de mon ordinateur presque neuf et que j’ai d’ailleurs dû nettoyer ensuite, exactement comme vous me l’aviez conseillé, pour ne laisser aucune trace de leurs empreintes, ainsi que je l’ai fait dans la maison toute entière par la suite : après tout, ça ne me faisait guère plus mal qu’une insignifiante piqûre de moustique sanguin, puisqu’ils n’ont jamais été des amis pour moi, uniquement que des opportunités commerciales, car je profitais d’eux... Ainsi, ils ont pu accomplir leur réservation et se sont alors dirigés en voiture jusqu’à leur hôtel de Virginia Beach. Eh oui ! je crois que ce fut beaucoup plus facile que je ne l’avais prévu ; mais ce que j’ai eu chaud toutefois...!

— Contente pour vous, lui rétorquais-je mollement. Les 35 000 \$ US vous seront versés la semaine prochaine dans votre compte de banque Suisse et ce, de manière tout à fait anonyme. Merci pour votre implication...

— Mais rien ne me fait plus plaisir ; mais rien ne me fait plus plaisir ! », répéta-t-il curieusement par deux fois, et je rompis inéluctablement la communication.

Décidément, je ne pouvais pas prendre le risque de contacter la police, car beaucoup trop d’existences auraient pu en souffrir par ma faute – puisqu’assurément, tous les policiers auraient sans aucun doute été tués par les armadas dangereuses de l’organisation des Masques.

3.0.

Personne à Virginia Beach n'était désormais en sécurité.

Personne ne l'avait jamais été, en fait, puisque les Masques avaient toujours eu une vision d'avenir pour cette cité paisible, et d'ailleurs assez importante pour y établir un quartier de leur secte.

Toutes les caméras avaient toujours été à la disposition des Masques – et évidemment, elles l'étaient, puisque l'Hacker disait même pouvoir contrôler l'État de Virginie au complet s'il le voulait. Mais pour que cela prenne une ampleur mondiale et outre passe les diverses frontières entre les nations et les pays, il fallait attendre et faire preuve d'extrême patience – tout comme ils l'accomplissaient pour leur part depuis maintenant si longtemps déjà, ces Masques véridiquement pécheurs.

Mais je voulais tellement défendre ces gens, car mes supérieurs extrémistes cherchaient à les assassiner..., car je voulais sauver ce monde de leur tyrannie.

« As-tu appelé ma sœur ? demandais-je alors à mon incorrigible père.

— Ta *demi*-sœur ? me demanda-t-il. Oui, bien sûr ; j'ai appelé ma Rose.

— Alors, allons-y », dis-je.

Et ainsi, nous prîmes la wagonnette pour attendre Henry Fillion au plus profond de la nuit, en plein cœur de la cité de V.A. Beach.

4.0.

Il faisait si noir que l'on pouvait à peine discerner les traits les uns des autres.

C'était décidément une nuit de poix. Il faisait si sombre et, en plus, il y avait du brouillard..., quelle "poisse" !

Et nous étions complètement frigorifiés, même si nous étions bel et bien assis au sein-du véhicule à patienter.

Et c'était fort désobligeant de savoir que Desjardins était affreusement en retard.

« Appelle-le, m'ordonna mon paternel.

— Ah ! il s'en vient », lui répondis-je soudain.

En effet, une voiture rouge sport s'en venait.

Les sectaires étaient tous très joyeux que les caméras de sécurité dans les alentours fussent contrôlées par les autres membres de la secte, car cette automobile était très voyante ! ce qui prouvait néanmoins l'indubitable raison d'exister des Masques : tout contrôler sans pourtant accomplir d'efforts outre-mesure ; principes auxquels, comme vous le savez, je n'adhérais point.

« Et heureusement que tu as pris ta voiture “rouge” ! s'irrita Ernest “presque-Hemingway”.

— Une chance que je ne suis pas trop en retard, lui rétorqua-t-il sèchement. J'ai appelé plus tôt Henry pour lui dire que je travaillais sur un projet de recueil de nouvelles – ce qui était bien entendu un mensonge ; et qu'il fallait absolument que je le voie seul pendant la nuit, puisque je lui ai dit que j'avais auparavant oublié de le lui montrer, et que c'était le seul instant de la journée où j'étais disponible et ce, tout en lui montrant mes plus intimes et sincères excuses – car je lui ai dit que je ne pouvais guère attendre un instant de plus, parce que j'avais véritablement eu l'une de ces idées de génie qui vous passaient parfois par la tête. Je lui ai proposé de l'amener en bateau de luxe cette nuit et de passer le reste des vacances en sa compagnie, ainsi qu'auprès de sa femme et

de son fils – et fort heureusement, il a accepté mon offre...! Eh bien oui, il a réellement cru que j'avais le temps pour de telles sottises, l'espèce d'idiot...!

— Nous nous cacherons derrière les buissons, là-bas », indiquais-je froidement à Desjardins – mais il ne me répondit rien, sûrement afin de ne pas s'attirer d'ennuis de ma part.

Figurément, nous nous en allâmes donc, moi et mon géniteur, un peu plus loin sur la rue, à présent cachés dans des broussailles en bordure de l'hôtel et ce, même s'il n'y avait pas vraiment de buissons pour nous deux. (En fait, pour tout vous dire, nous nous étions plutôt contentés de nous tenir dans une ruelle obscure plus loin sur la rue.)

Et tapis dans l'ombre nous nous trouvions, fins prêts à capturer notre cible et ce, avec le seul et unique désir de faire souffrir le plus longtemps possible notre victime parmi les ténèbres.

(Trois)

Lorsqu'Henry Fillion fut sorti comme il était d'ailleurs prévu qu'il le fasse, son faux-ami Réal Desjardins l'apostropha aussitôt en lui disant : « Te voilà enfin..., eh bien, veux-tu, marchons un peu afin que je te parle de ce projet littéraire dont nous avons auparavant discuté tous les deux ?

— Bien sûr, après toi, même s'il est tard », déclara le juriste nommé Henry, qui voulait être le plus rapidement possible dans sa chambre afin que son fils et sa femme – qui dormaient à présent – ne s'inquiètent pas trop à ce propos ; cependant, rien n'était moins sûr à présent pour lui.

Ainsi, ils se mirent à marcher sur le trottoir et, finalement, ils arrivèrent proche de la ruelle là où nous nous étions cachés, moi et mon père maléfique – ou des buissons qui nous dissimulaient amplement et habilement, dépendant toujours de comment vous souhaitez le voir et aussi le comprendre.

C'était notre chance ou jamais...!

Alors, je pris ma matraque et m'élançai silencieusement dans sa direction.

Et lorsqu'Henry Fillion fut à proximité de moi, je le maîtrisai puis l'assomma sérieusement !

C'est ainsi qu'il tomba sans connaissance, et qu'on déplaça son corps inerte au sein de notre véhicule gris foncé en direction d'une cache que nous avions soigneusement préparée pour la torture que nous lui infligerions à son réveil, c'est-à-dire dès qu'il se serait sorti du sommeil et du rêve au sein duquel je l'avais si cruellement plongé à l'âge de dix-sept ans tandis que lui, pour sa part, il en possédait davantage que le double.

•

Trappe (ou trame) finale – été 1992

(Un)

Henry Fillion était évidemment dans le noir le plus absolu et terrifiant, ligoté sur une sorte de table en métal gris.

Il se réveilla tranquillement, tandis que le fabuleux sérum qu'on lui injectait directement dans son bras afin qu'il pénètre efficacement dans son sang agissait sur sa conscience.

Il remua de plus en plus ses membres puis, inévitablement, il ouvrit les yeux.

Interloqué, il se demanda tout haut : « Mais où suis-je, bon sens ? je ne me souviens plus de ce qui s'est passé... Eh oh, ma tête...! Je ne me l'explique vraiment pas, celle-là...

Me suis-je fait kidnappé ? »

Il sursauta tout à fait quand il eut inéluctablement la réponse à sa question : « Eh oui..., et vous êtes, je le crains fort, dans des ténèbres au sein desquelles vous ne sortirez sans doute jamais, très cher monsieur Fillion », lui répondit soudainement une voix distante : c'était celle de mon père.

Nous nous approchâmes alors tous les trois ; c'est-à-dire Réal, Ernest et moi ; juste pour qu'il voie nos visages, parce qu'on avait allumé les néons, et que l'on s'était dirigé près de lui, à sa portée – car il était couché et en douleurs sur le métal.

Ce fut effectivement ainsi que Fillion vit finalement le visage de son vieil ami, en plus des nôtres qui, pour leur part, lui étaient tout à fait inconnus...

Desjardins commença ainsi : « Tu sais, j'ai toujours vraiment ri de toi. Tu peux le constater désormais de tes propres yeux et de tes propres oreilles : je t'ai toujours considéré comme un sale minable ne méritant point de vivre une seconde de plus en cette Terre..., car je te tuerai aujourd'hui-même. »

Fillion en était complètement estomaqué, sous le choc et tout simplement sans voix, n'arrivant guère à croire que son plus proche ami s'était véridiquement joué de lui et ce, depuis tout ce temps.

« Mais comment as-tu pu...?! réalisa-t-il tout à coup. Mais comment ai-je pu te faire confiance...? Tu étais mon seul allié, Réal, mon seul !

— Oui, car c'est cette impression que pour part, je voulais te donner de moi, répliqua l'ancien policier. Tu vois, comme quoi il ne faut pas tout dire à son prochain... J'ai pu accomplir d'étonnantes sommes d'argent grâce à toi.

— Tu m'as utilisé, sale lâche...! hurla l'avocat entre ses dents. Espèce d'hypocrite sans raffinement !

— Bien, maintenant, je crois que nous pouvons dès à présent passer à la torture, n'est-ce-pas ? », demanda à voix haute Réal Desjardins à notre intention.

C'est alors que, bien qu'extrêmement affligée en mon for intérieur, je m'avançai pour inévitablement le torturer la première.

Par après, je me retins pour ne pas vomir par terre, exténuée par la torture que j'avais été obligée d'accomplir sur un autre être humain...

Et les Masques allaient payer un jour pour ce qu'ils me faisaient faire à moi et pour ce qu'ils avaient déjà accompli sur autrui ! du moins, c'est ce que quant à moi, je m'étais jurée à ce moment-ci de l'histoire – car malgré tout, j'espérais toujours à cette époque que la lumière viendrait un jour prochain à ma rescousse...

(Deux)

« Non ! non ! », hurla une fois de plus Henry Fillion.

C'était horrible..., et il y avait du sang partout.

« Mais veux-tu bien te taire, oui, et me laisser faire ? », objecta Réal Desjardins, qui avait pris ma place.

Dorénavant, Henry Fillion savait réellement que son heure était venue.

(Trois)

Bien sûr, après la mort d'Henry, Hélène Fillion avait été par la suite menacée par la secte des Masques.

« Si vous parlez de cette affaire à qui que ce soit, nous vous tuerons, vous ainsi que votre fils, car nous vous surveillons, lui promit le Hacker au téléphone afin de l'effrayer. Eh oui ! puisque vous en pâtiriez bel et bien tous les deux.

— C'est compris, c'est compris et j'ai compris..., dit-elle, tremblante dans son fauteuil dit Lay-Z Boy, à sa demeure de Montréal, des larmes coulant affreusement sur ses joues.

— Vous comprenez bien, et vite – ce qui est bon pour vous et votre survie ainsi que pour celle de votre famille, madame Fillion. Je vous souhaite une belle vie, et au plaisir de ne plus jamais vous reparler. »

Lorsqu'elle raccrocha enfin, elle ne put alors que pleurer et son fils vint la réconforter, croyant qu'elle était encore en train de sangloter à propos de la mort de son père.

Vous vous demanderez sans doute, Jack, pourquoi moi, Victoria Bergman, je sais autant de choses sur ce qui s'est passé chez-vous par la suite : les funérailles de votre père, votre vie par la suite... À vrai dire, je connais toutes ces choses parce que par intérêt personnel, j'ai veillé sur vous deux tout le long de vos existences ; sauf que maintenant, je ne puis guère le faire, et qu'il est désormais temps pour vous, Jack, de vous venger des Masques et de rendre justice inéluctable à ce monde, tout comme j'ai voulu le faire avec ces mémoires qui appartiennent d'ores et déjà à notre passé commun à l'instant-même où vous en avez quant à vous-même entamé la lecture.

Sachez également pour finir, Jack, que le chef des Masques, alias le Hacker, n'est pas ce que vous croyez ni ce que vous désireriez croire – mais plutôt, ce que vous découvrirez d'ailleurs bientôt et ce, sans aucun doute, cependant que ces pages ne le raconteront toutefois pas quant à elles – car je n'ai jamais été certaine, pour ma part, de l'identité réelle de ce sombre personnage.

Je vous laisse ainsi à vos questions, à vos réponses ainsi qu'à vos découvertes, en souhaitant vivement que ces pages vous parviennent, et en désirant ardemment que vous élucidiez un jour prochain ce pourquoi vous êtes encore en vie en cet instant présent, cher inspecteur Jack Fillion, ainsi que la raison du pourquoi les Masques sont aussi puissants afin que dans le futur, vous puissiez les anéantir une bonne fois pour toutes du globe, oui ! bel et bien, de la surface de notre magnifique planète Terre.

En effet, et en priant ardemment que toute écriture et toute littérature subsistent à leur tyrannie et à leur barbarie – car tel est réellement leur dessein, bien que je n'ai jamais vraiment su en quoi ce dernier consistait réellement –, bien à vous et sincèrement fière de tout ce que vous avez accompli de bienfaisant durant cette partie de votre vie ainsi que de ce que vous ferez très bientôt sans doute afin de rayer cette organisation malfaisante de ce monde, sincèrement,

VICTORIA BERGMAN,

alias CELLE-QUI-A-VÉCU-ET-CONSOMMÉ-(FIGURÉMENT)-UN-MASQUE-DE-LA-PERSONNALITÉ/-UN-TRAUMATISME/-ET-UN-REMÈDE-À-TOUTE-SOUFFRANCE-POSSIBLE-ET-IMAGINABLE *

Victoria Bergman

(SIGNATURE)

** Post-Scriptum : Je suis, selon tout ce que j'ai voulu croire, la "Victoria Bergman" de la Trilogie de mes Visages – mais comment cet auteur suédois a-t-il bien pu en savoir autant sur moi...? Je ne le saurai sans doute jamais, puisque dorénavant j'ai soupiré dans la mort.))*

CHAPITRE ONZE

(Avril 2015, cité de Virginia Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

RETOUR BRUTAL AUX ENFANTS DE VIRGINIA BEACH

Avril 2015

S uite à l'accident, les secours étaient aussitôt venus à leur rescousse. Presque sains et saufs, les policiers n'avaient pas eu de séquelles trop graves ; somme toute, les membres de l'escouade de Jack Fillion n'avaient eu que de légers hématomes – ce qui montrait qu'ils s'en sortiraient bien.

Et même s'ils avaient eu de légères commotions cérébrales, ils n'avaient pourtant point sombré dans l'inconscience que durant quelques instants – le temps de le dire, en fin de compte.

Les mathématiques et les lois de l'univers les avaient ainsi privilégiés, car c'était uniquement leur véhicule normalisé qui en avait pâti.

« Nous vous emmenons à l'hôpital et ce, en précaution, pour que tout soit fait dans l'ordre, bien entendu », leur déclarèrent les ambulanciers courageux, puisqu'ils avaient assurément bravé la glace et les intempéries qui avaient d'ailleurs recommencé à perler du ciel depuis quelques temps maintenant – ce qui avait d'ailleurs provoqué leur accident – pour parvenir jusqu'aux justiciers.

Les inspecteurs acceptèrent alors la recommandation des ambulanciers – au plus grand soulagement de ces derniers.

Une fois dans la salle d'attente, tout de suite après qu'ils se fussent faits enregistrés dans les registres hospitaliers, ils demandèrent à l'infirmière qui était de service à l'urgence s'ils pourraient par hasard avoir accès à un ordinateur quelconque, car les policiers en avaient actuellement nécessité afin de consulter ce que Victoria Bergman avait laissé exactement derrière-elle au sein-même de sa clé USB.

La thérapeute alla alors parler à son supérieur médecin, et elle passa ensuite aux policiers un portable, tandis que l'enquêtrice Thorsson se trouvait aux toilettes.

Ainsi, ils furent complètement stupéfiés par les écrits de Victoria Bergman, celle-là même qui dénonçait une sorte de secte appelée “Les Masques”.

Mais Jack Fillion voulut garder secret que Thorsson connaissait sans doute cette femme, cette Victoria..., parce qu'il voulait lui en parler lorsqu'ils en auraient tous les deux l'occasion – néanmoins qu'il n'aurait certainement jamais le temps de le faire, puisque l'heure avançait et qu'ils savaient tous et toutes que le lendemain s'annoncerait sûrement comme le jour inévitable de l'arrestation de la secte.

Apprenant toujours de plus en plus de détails au fur et à mesure qu'ils avançaient tous les trois dans ce récit révélateur quoique macabre, l'enquêteur-chef Jack Fillion fut grandement surpris de savoir que Bergman elle-même avait veillé sur eux – c'est-à-dire, sur sa mère et sur lui –, et que cette secte avait bel et bien tué son père, et que l'organisation sectaire des Masques représentait manifestement un danger pour tous les États-Unis d'Amérique ainsi que plus que probablement pour le monde en entier.

Ils songèrent alors également – suite à leur lecture – que Victoria Bergman était devenue complètement psychopathe en lisant la “Trilogie de ses Visages” puisque, selon Thorsson qui était revenue des toilettes – et qui, par après, avait aussitôt lu le manuscrit qu'elle avait laissé –, son histoire ne

possédait en aucun cas d'éléments similaires à ceux évoqués au sein-même de cette série de romans noirs sur toile policière.

•

« Eh bien, maintenant, il y a un tas de choses que je comprends, affirma Jack Fillion à la lecture de ces écrits. Pourquoi j'ai vécu tant de souffrances à travers les années, et pourquoi il a fallu que j'en passe par-là... Cette secte des Masques, elle est un véritable péril pour l'humanité..., mais pourquoi souhaite-t-elle détruire tous les écrits qui existent présentement en cette Terre ? parce qu'après tout, cette Victoria Bergman cite dans son texte comme une phrase qui revient souvent dans l'esprit et dans la mentalité des sectaires – du moins, comme leur objectif ultime ou encore comme leur devise inviolable, voire tout à fait impitoyable : *car toute littérature cessera définitivement d'exister...* Mais qu'est-ce-que cela veut bien dire exactement, c'est-à-dire réellement ? je n'en sais pas plus – si ce n'est que c'est cruellement intrigant...

— Cela veut dire : j'appelle le lointain cousin de ma mère pour obtenir des explications, car je connaissais le nom de Victoria Bergman et ce, puisqu'une fois, ma mère a oublié qu'elle ne devait pas m'en parler..., déclara alors Thorsson à la stupéfaction de tous. Je n'ai toutefois guère su ce qu'étaient exactement les Masques, pour tout vous dire, et il me répugne de devoir reconnaître qu'Ernest Wilson en fait actuellement partie ! pourquoi ne m'en a-t-il jamais discuté... ? (Elle semblait mentir à ce propos, mais ses autres coéquipiers ne le virent pas.) Sans doute parce que je l'aurais dénoncé tout de suite, exactement comme Victoria Bergman aurait pu le faire si elle en avait été en mesure, bien sûr ! et ce, même si je savais cependant qu'il pouvait être barbare.

— Non, ce serait trop dangereux ! n’as-tu donc pas lu ce que le manuscrit de Bergman nous racontait de lui en vérité ? c’est un véritable monstre ! », clama Jack.

Et ils étaient toujours à l’hôpital, plus précisément à l’urgence, en attente de médecins. D’ailleurs, celle-ci était extrêmement bondée ; rien d’étonnant, pour tout vous dire, mes chers lecteurs, compte tenu que le verglas continuait toujours à faire des ravages par-dehors pour cause que les nuages s’étaient déplacés plus au Nord vers les plus petites villes ainsi que vers la banlieue avoisinant Virginia Beach, et que cette maritime cité détenait quant à elle le seul hôpital de la région – du moins, à la connaissance de Jack.

« Je comprends, dit Thorsson. Mais n’empêche que nous devrions faire quelque chose afin de pouvoir les atteindre !

— Bien d’accord avec toi, dit Thomson en regardant Meier. Mais écoutons Jack... Ce serait mieux.

— Effectivement ! », émit Meier en souriant à son beau Harry.

Cette femme-là, elle était toujours en forme, et rien ne pouvait ni ne pourrait plus l’arrêter à présent. Dynamique, elle l’était horriblement, pour ainsi dire. Folle, elle le pouvait être aussi – et dérangée, probablement encore plus que ce qu’ils ne pouvaient bien entendu en penser.

Tout à coup, Jack Fillion fut apostrophé par une vieille dame, qui lui tapa l’épaule, juste à côté de lui, et qui avait une transfusion de liquide transparent dans le bras : « Vous êtes policiers ? est-ce vous qui enquêtez sur l’affaire concernant Dorothée Mackenzie et Gabriel Reid – en tout cas, récemment ? les questionna-t-elle. Ça a fait le tour des journaux.

— Mais que voulez-vous nous dire par-là ? lui demanda Jack, à présent inquiet.

— Vous ne l’avez pas lu ni vu, aux nouvelles ? c’est qu’il paraîtrait que cette Dorothée à propos de laquelle vous enquêtez aurait sorti un livre, dont je ne me souviens plus du titre, mais qui a été édité chez Knopf, une grande maison d’édition de New York, un roman qui a maintenant dépassé la borne du premier

million d'exemplaires vendus en un mois ; du jamais vu, vous dis-je ! et elle a même paru dans les médias ! »

C'est ainsi que les policiers la crurent véritablement – sachant fort bien à présent qu'il existait quelqu'un qui se faisait dorénavant passer pour Dorothee, car l'éditeur n'aurait pas pu publier son roman sans d'abord l'aviser pour la cérémonie de lancement, le banquet et les séances de dédicaces qui s'en suivraient, d'après les coutumes américaines en vigueur au sein du monde de l'édition.

•

Abasourdis, les enquêteurs se questionnèrent : comment cela avait-il bien pu leur échapper – comment avaient-ils pu tout simplement rater ce fait national, et comment leurs collègues de NYPD de New York avaient-ils pu le louper eux aussi ?

Jack Fillion questionna plutôt la vieille dame afin d'en savoir davantage à ce sujet : « Mais... ? »

— Vous savez, ils ne la mentionnent sous ce nom que dans un tout petit journal local et lors d'une émission d'une petite station-radio... Elle utilise actuellement un nom de plume ! et je pense que celui-ci est VICTORIA BERGMAN, pour tout vous dire, ce qui me rappelle étrangement le nom d'une série de romans noirs suédois que j'ai déjà lue dans le passé – et qui sera d'ailleurs bientôt disponible en langue anglaise à compter du vingt-sept juin prochain et ce, en un seul volume... Pensez-vous que cela a un rapport avec votre enquête ?

— Je ne puis vous en dire plus hélas, madame..., déclara Jack : mais sachez que vous avez été d'une grande aide pour cette enquête, et que donc nous vous en remercions infiniment.

— Eh bien, tout le plaisir est pour moi », dit-elle en rougissant devant la galanterie de Jack.

Soudain, une infirmière l'appela par son nom, et elle s'en alla.

•

Tous enfin sortis de l'hôpital, ils appelèrent finalement la maison d'édition Knopf située à New York pour savoir ce qui advenait réellement de Dorothée Mackenzie et de son compte de banque, puisque c'était invraisemblable que cela ait pu leur passer sous le nez, ce qui était extrêmement gênant compte tenu qu'ils n'avaient pas été avertis et qu'ils n'avaient pas lu les journaux traitant de cette information.

L'homme à l'autre bout du fil, l'éditeur de Dorothée Mackenzie, semblait ne rien comprendre à la scène : « Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ; elle a bel et bien disparu en 2015 selon mes sources – mais on s'entend que je n'ai pas demandé à mon autrice pourquoi son nom figurait partout dans les journaux, car j'ai toujours été en contact avec elle et ce, depuis septembre, même si je ne devrais pas vous en parler car je suis moi aussi tenu au secret de la profession –, et elle est ici-même, en ma présence. Morte – vous me dites que vous avez trouvé son corps ? ce n'est pas possible, puisque je l'ai devant moi ! ok, d'accord, je vous la passe... »

Les enquêteurs patientèrent alors une bonne minute au téléphone – qui était d'ailleurs en mode “mains libres” ; puis, une voix s'annonça : « Bonjour, ici Dorothée Mackenzie...? »

Sans aucun doute possible, bel et bien, Jack Fillion reconnut alors la voix de sa protégée.

Mais comment était-ce possible, tout simplement, alors qu'il l'avait déjà vue morte, portée sur une civière en direction de la morgue...? Jack n'arrivait plus à y croire, désormais.

« Dorothée ? c'est bien toi ? »

— Oui, c'est moi... Mais ça fait longtemps, Jack ! que s'est-il passé, pour que tu ne m'appelles plus ? je me suis demandée si je t'avais fait quelque chose..., enfin, c'est ironique..., je ne peux pas vraiment

te parler ; car je suis écoutée : oui, je comprends bel et bien ce que tu te demandes. Ton équipe et toi, vous pensiez que j'étais morte, n'est-ce-pas ? »

D'ailleurs, ça ne pouvait pas être plus clair que ça.

« Mais bon sens, Dorothee, explique-nous comment se fait-il que tu es encore en vie ! », s'exclama alors l'enquêteur-chef.

Et mais cette fois-ci, Dorothee Mackenzie ne savait plus que dire, interdite par ce qu'il lui racontait à présent – et sachant que désormais, chez son éditeur, on la regardait et on l'écoutait attentivement.

Elle reprit finalement : « Jack, je ne sais pas de quoi tu veux parler – enfin, tu sais que ce n'est pas ce que je veux te dire –, mais je crains qu'il ne faille qu'on en parle ailleurs..., car je suis écoutée, et tu t'en doutes – je le sais. Veux-tu, rejoins-moi avec tes collègues au café Europa au numéro trois, Times Square demain à 13 heures pour que nous en discussions... À plus. »

Et elle raccrocha aussitôt, laissant les policiers abasourdis par toute l'ampleur que prenait désormais cette enquête : Dorothee Mackenzie, vivante ? ça devait certainement cacher quelque chose...

C'est que les policiers ne pourraient désormais plus avoir la conscience tranquille.

Avec toute la prudence requise à cette fin, ils se dirigèrent vers la gigantesque cité de New York pendant la nuit et ce, en autobus, dormant d'un sommeil extrêmement léger quoique réparateur compte tenu de ce qu'ils avaient vécu récemment, n'ayant reçu aucun appel du FBI concernant le piratage des systèmes informatisés de l'État de Virginie, puisqu'ils devaient certainement être sur un pied d'alerte eux-aussi tout comme la CIA.

•

Les forces de l'ordre de l'ancien poste de police de Virginia Beach arrivèrent au Times Square en autobus à la fin de la nuit.

Se profilant dans les rues, les cinq inspecteurs purent intercepter un taxi jaune comme il était habituel d'en voir un afin de louer ses services, cachant leurs armes de service sous leur chemise pour ne pas effrayer celui qui les amènerait à leur hôtel.

« Où voulez-vous aller ? demanda le taximan aussitôt qu'ils furent tous et toutes embarqués dans sa voiture.

— J'ai vérifié sur mon smartphone pour un hôtel, et il est à la prochaine avenue, répondit spontanément Jack Fillion.

— Vous venez tous en vacances à notre Big Apple préférée ? demanda l'homme plutôt barbu à ses clients, ne sachant pas le moins du monde qu'ils étaient des policiers et ce, puisqu'ils n'avaient pas leurs uniformes car à Virginia Beach, ça n'était pas vraiment important. Vous venez du Sud, n'est-ce-pas ?

— Pas vraiment », répondit pour sa part Jack.

C'est qu'il ne souhaitait pas que celui-ci sache qu'ils étaient des enquêteurs en mission – et encore moins que ce dernier s'aperçoive qu'ils détenaient leurs armes en possession, bien que dissimulées.

Ils arrivèrent rapidement à destination – et essayèrent de le payer. Mais l'homme du taxi leur révéla finalement : « Ne vous en faites pas, car quelqu'un a déjà payé pour vous, déclara-t-il tout bonnement comme si tout cela, eh bien, ça n'était rien.

— Et mais qui est-ce ? lui demanda Fillion, de plus en plus inquiet.

— C'est cette femme, là-bas, qui vous salue de la main ; elle vient tout juste de me faire un virement afin de payer le service, d'après ce que j'en constate... Bonne nuit à vous tous ! »

C'est ainsi qu'ils virent Dorothée Mackenzie, en femme d'affaires efficace, les saluer de la main au loin...

Et alors ils s'exclamèrent tous en même temps : « Bien sûr ! »

•

« Vous êtes rapide », la complimenta Fillion, qui ne savait plus que dire au juste : devait-il encore la tutoyer ? elle semblait à présent provenir d'un autre monde que le sien, ou bien que celui d'où elle provenait à l'origine, et elle sembla alors brusquement s'en apercevoir...

« Mais tutoies-moi : car c'est grâce à toi si je m'en suis sortie vivante. Venez au hall de l'hôtel ; j'ai tout préparé.

— Mais dis-moi, Dorothée ! se vexa subitement Meier, même si elle ne l'était pas le moins du monde. Comment as-tu pu savoir que nous y réserverions une chambre ?

— Disons que j'ai plus d'un tour dans mon sac », lui répondit-elle, l'air courageuse. C'était comme si elle avait vieilli tout à coup. Ses dix-huit ans, elle ne les faisait pas, pour tout dire.

« Bien, alors, entrons », les pria soudainement Thomson, enjoué.

Thorsson, quant à elle, se faisait très distante tout à coup, comme si elle cachait quelque chose... Mais ses collègues n'en firent point de cas et ce, compte tenu de tout ce qui venait de leur arriver récemment : puisqu'après tout, ils avaient quand même triomphé de plusieurs calamités.

Et Dorothée Mackenzie était vivante, comble de l'absurde, voire même de l'irréel...

Cela dit, l'inspecteur Jack Fillion ne se l'expliquait véritablement pas.

Ce dernier avait d'ailleurs appelé plus tôt son adolescent ; un adulte, à présent, capable de vivre ses propres expériences de vie ; et à qui il avait demandé s'il avait besoin de quelque chose, parce qu'il était déjà parti pour New York, mais qu'il était prêt à revenir s'il le fallait et de confier le reste de son enquête aux trois autres.

C'est ainsi que Jack lui annonça également que Dorothée Mackenzie était vivant. Il en fut tout étonné – croyant qu'il s'agissait au tout début d'une blague ; mais plus son père en parlait, et plus il acceptait de le croire. C'est ainsi d'ailleurs qu'il accepta finalement cette vérité.

Mais son fils lui affirma bravement au téléphone : « Je retourne chez maman aujourd'hui, tu n'as donc de cette manière pas à t'inquiéter outre mesure, papa. On se revoit bientôt ?

— Bien sûr, mon fils..., mais en es-tu bien certain ? comme j'aimerais être plus souvent là pour toi – oui, avec toi...!

— Je sais, je sais ; mais fixe-toi des objectifs réalistes, et ne rivalise pas avec ma mère : elle ne sait rien de tout ce que je te dis quand je te parle ainsi, mais c'est pour te dire que je t'aime et que je sais qu'un jour, le monde vivra en paix et que tu n'auras plus à accomplir ce sale boulot que tu fais à présent pour notre avenir à tous. Je te laisse ; ciao, papa. »

Ainsi, Sam raccrocha, et Jack eut alors une larme de mélancolie au coin de l'œil...

Il savait qu'il était son fils et que, malgré tout, il le reconnaissait comme son père, à moins d'avoir une preuve du contraire. Mais, bien plus que souvent, les simples mots d'amour filial pouvaient être extrêmement plus puissants et saisissants que les plus purs des moments partagés en famille : et c'est qui les réconforta tous deux.

Car Sam ne voulait pas perdre son père comme Jack, lui, l'avait perdu.

C'est ainsi qu'ils s'assirent tous et toutes sur des chaises dans le hall, tandis que Thomson finalisait leur réservation.

Et Dorothée Mackenzie leur confia finalement : « Bien, je pense qu'il va falloir que je raconte tout depuis le début de cette rocambolesque histoire si vous désirez comprendre un tant soit peu à présent ce qui m'est réellement advenu. »

•

« Il est urgent de les arrêter maintenant ! », cria Ernest Wilson dans le noir en compagnie du Hacker, qui avait alors arrêté de pianoter sur son clavier d'ordinateur : son écran faisait encore défiler les chiffres à une vitesse ahurissante.

Ce dernier lui répondit finalement : « Oui, bien sûr. J'appelle immédiatement Thorsson, celle-là qui est à même de nous aider à présent. »

•

Cette même policière reçut d'ailleurs un étrange appel sur son portable dissimulé dans la poche intérieure de son manteau.

Ainsi, elle s'excusa auprès de Dorothée et de ses collègues – la “fausse-morte” n'ayant même pas pu encore entamer ce qu'elle désirait exactement leur raconter – et se dirigea précipitamment vers une cabine au sein des toilettes qui étaient à proximité de la réception, toutes ayant des trônes ultra-propres, car elles étaient toujours extrêmement bien entretenues par les services sanitaires de cet hôtel réputé pour sa fraîcheur selon le site-web TripAdvisor.

Elle prit alors son appel entrant et signala : « Masque numéro “Quinze” à l'appareil. »

Celui qui lui téléphonait lui répondit finalement de sa voix fatidiquement froide et assassine : « Tue-les immédiatement.

— Bien reçu », déclara aussitôt Thorsson.

Et c'est alors qu'elle raccrocha inévitablement.

Son arme de service fermement dans ses mains, la crapule de policière savait exactement ce qu'elle devait accomplir à l'instant-même pour le bien de leur secte, de leur mentalité et de leur idéologie malsaines, voire tout à fait maléfiques.

La parente d'Ernest Wilson était prête à tout à présent – y compris à se défaire de la mascarade provisoire qu'elle avait utilisée pour entrer au sein de la police de la cité de V. A. Beach afin de surveiller Jack Fillion, exactement comme l'avait fait à leur insu depuis si longtemps Victoria Bergman.

Et folle, elle l'avait toujours été, pour tout vous dire.

C'est ainsi qu'elle sortit prudemment des toilettes, vile comme une ombre qu'on aurait pu confondre avec un serpent rampant jusqu'à sa proie afin de la mordre et d'indubitablement la tuer sans rien pour l'arrêter, et d'agir de manière meurtrière avec ceux qu'elle n'avait jamais considérés comme ses amis, mais plutôt comme des nuisances face à leurs desseins, et qui empêcheraient désormais les desseins des Masques de se réaliser s'ils n'agissaient pas rapidement...

Et Thorsson s'élança alors pour qu'ainsi toute forme d'écriture ne soit plus que cendres et poussières tout compte fait trépassées.

•

Ils furent extrêmement surpris de la voir arriver aussi barbare, aussi sanguinaire et sauvage, et encore plus avec son flingue dans les mains.

Qu'est-ce que cela pouvait bien dire...? Thorsson était-elle un danger ? Jack devait réagir vite, et que ça saute...!

Il beugla alors : « Tout le monde à terre ! », avant que ceux-ci ne fussent criblés de balles aux intentions des plus noires.

Ils se préparèrent puis se redressèrent avec leurs fusils ; tous les clients de l'hôtel, y compris le personnel de ce dernier, s'étaient enfuis à l'extérieur, craignant certainement d'être mis à mort *in extremis*.

Ainsi, il y eut des hurlements et plusieurs coups de feu.

La policière technicienne en informatique était-elle devenue cinglée ? ou y avait-il une explication plus logique, voire, plus explicite, vitale et fatale encore...?

Jack Fillion ne le savait décidément plus, tandis qu'ils se cachaient tous et toutes derrière les sofas pour ne pas trépasser de manière tout à fait vulgaire devant leur traîtresse de collègue.

Ce fut finalement Thomson qui parvint à l'atteindre dans l'épaule : elle hurla aussitôt de douleur, sachant fort bien que son heure était désormais sonnée.

Tous les policiers s'en allèrent alors vers la traîtresse, Dorothee en retrait car elle se sentait menacée par autant de tours de force. Toutes les vitres du magnifique hôtel étaient brisées et le verre qui les composaient était complètement fracassé, et il ne fut pas très difficile de la maîtriser et de lui ôter son arme à feu : elle fut ainsi et alors mise hors d'état de nuire.

Mais qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête...? C'est-à-dire, Thorsson était-elle vraiment ce qu'elle prétendait être ? ou était-elle alliée aux Masques...? Elle devait certainement en avoir fait depuis toujours partie.

Pendant qu'on essayait de stopper son hémorragie, elle souffla fatalement ces derniers mots avant d'ultimement soupirer pour de bon et jusque dans les ténèbres les plus opaques, et les glas de la mort qui lentement résonnaient pour l'heure de son trépas : « Les Masques ont finalement gagné – et vous ne pourrez rien y changer, sales vermines ! »

L'esprit de Jack Fillion s'alluma alors : elle-même leur avait naguère révélé qu'elle était parente avec Ernest Wilson ! comment les enquêteurs avaient-ils pu être ainsi aussi stupides pour ne point la retirer tout de suite de cette affaire ?

Jack se disait toutefois : *Ce n'est sans doute pas de notre faute – mais certainement à cause des dangers collatéraux que nous avons dû surmonter durant ce mois d'avril...*

Et c'est ainsi qu'elle mourût.

•

« Elle est morte », annonça Meier, car Thorsson n'avait plus de pouls, et ses yeux s'étaient définitivement fermés sur le monde.

Johanna continua quant à elle : « On aurait tellement dû être plus vigilants à propos de Thorsson...

— Effectivement : mais ce qui est fait est fait, déclara Fillion tout bonnement.

— Je ne m'aurais jamais attendu à ce que Thorsson fût l'une des Masques..., se désola Thomson.

— Moi non plus, affirma Dorothée Mackenzie, qui s'était finalement avancée. L'une des policières de Virginia Beach, traîtresse..., se désola-t-elle alors pour eux.

— Mais ce n'est pas fini, leur rappela Jack. Dorothée, je me questionne : Gabriel Reid est-il vivant, lui aussi ?

— Non, malheureusement, il est vraiment mort quant à lui..., leur dévoila-t-elle sombrement. Mais je vous explique mon histoire, maintenant...?

— NYPD ! déclara tout haut un homme armé de son revolver. Police de New York ! les mains en l'air.

— Inspecteur-chef Jack Fillion, police de l'État de Virginie, annonça-t-il lui aussi. Voici mon badge, et je peux tout vous expliquer.

— Qui est cette femme..., cette morte, là ? le questionna le policier en uniforme.

— Longue histoire..., vous savez, je connais le commandant Sorrow – bien que je sais qu’il est supposé d’être disparu avec celle que voici..., émit-il finalement en l’endroit de Dorothée Mackenzie, l’écrivaine à succès. Vous pouvez nous assister, car elle nous racontait justement son témoignage, puisque nous aurons sûrement besoin de votre aide pour arrêter les membres d’une secte qui fout vraiment le bordel en ce moment ; car Dorothée ici présente est sensée être morte.

— Je n’y comprends plus rien, mais d’accord, lui répondit le premier enquêteur des six qui étaient venus expressément au nom du NYPD : quelqu’un avait sûrement dû les contacter, courant dans l’avenue. Vous nous raconterez votre propre témoignage plus tard, d’accord ?

— Entendu, leur confirma Jack.

— Alors, autant bien commencer par-là », conclut inévitablement Dorothée Mackenzie – car c’est ainsi qu’elle débuta sous les yeux scrutateurs des policiers en charge de l’enquête et ce, à propos des événements et des incidents sordides qui avaient eu lieu.

Et Dorothée Mackenzie, l’écrivaine, leur donna alors son témoignage.

•

« Bien, alors, je commence. Comme vous le savez, nous avons tous été kidnappés : en premier, le commandant du NYPD, James Sorrow ; ensuite, Gabriel Reid, mon amour, qui avait toujours rêvé d’être un meurtrier sans que je ne m’en doute ; puis moi, qui s’en est sortie fort heureusement pour vous raconter cette histoire, mais aussi malheureusement, parce que Sorrow est encore emprisonné au sein d’une des caches ténébreuses des Masques... Et je te remercie encore, Jack, de m’avoir sauvée.

— Mais pourquoi dis-tu que je t’ai sauvée ? je ne comprends pas...

— Je te l'explique : Ernest Wilson a tenté de me tuer tandis qu'il avait déjà assassiné Gabriel, parce que mon amour avait naguère découvert que ce tyrannique Masque m'avait séquestrée au sein du sous-sol de ce très gothique Manoir des Masques...

— Le Manoir des Masques...? demanda alors Meier. Mais qu'est-ce que c'est exactement ?

— Le repère secret de la secte, au sein du Massachussetts, là où ils entreposent également une vieille machine qui peut prendre le contrôle de tout système informatique si c'est ce qu'ils désirent vraiment.

— Le super-ordinateur de la Deuxième guerre mondiale..., devina aussitôt Harry Thomson. Celui dont Thorsson nous parlait, chef, pendant le trajet vers New York..., et d'après ce que l'on en sait, elle nous a menti ; puisque celui-ci ne se trouvait pas du tout en Grande-Bretagne – et ce, bien qu'elle n'y ait fait seulement qu'allusion.

— Eh oui, c'est vrai, leur affirma Mackenzie.

— Mais encore...? répéta l'enquêteur-chef Jack Fillion, de plus en plus intrigué par ce qu'elle leur dévoilait alors.

— Disons que j'ai pu collaborer au manuscrit de Victoria Bergman – et que j'en connais donc un lot sur sa propre vie, leur révéla-t-elle. C'est grâce à elle en majeure partie si je suis encore d'entre les vivants à présent, ainsi que de la tienne, Jack, puisqu'elle a toujours veillé sur toi et ta mère.

— Je vois, émit le principal intéressé.

— Puis, je me suis échappée, grâce à l'aide de Victoria Bergman... Elle me sauva, et j'en ressortis indemne. Mais pour Gabriel, c'était déjà trop tard..., et ce, même si j'aurais voulu qu'il puisse s'en sortir et ainsi, avoir des soins psychiatriques adaptés à la condition mentale dans laquelle il était plongé bien malgré lui à l'époque. Parce que sans doute, il avait toujours rêvé d'être un meurtrier...

— Ce qui m'amène à poser cette fatale question : mais pourquoi avait-il toujours rêvé d'être un meurtrier, selon toi ? dit Meier.

— C’est parce que c’est Bergman qui m’a révélé qu’il était en train d’être formé par les Masques en plus d’une trentaine d’autres apprentis aussi dingues que mon défunt amour..., d’où les quatorze adolescents morts retrouvés près du Boardwalk au début du mois d’Avril de la présente année. Bref, c’est...

— Ça nous avance de le savoir, acquiesça Fillion. Et puis ?

— Enfin, j’ai dissimulé mon identité... Mais comme je le vois, ça n’a pas pris trop de temps avant que vous ne le sachiez pour votre part.

— En effet, lui répondit le chef en songeant à la vieille dame de l’hôpital. Mais, je veux dire...

— Quoi ? ton ami ?

— Oui, James Sorrow...

— Il est en vie ; du moins, je crois, lui annonça Dorothée Mackenzie. Il est toujours emprisonné chez les Masques, si ce que Victoria Bergman m’a dit est bel et bien vrai. Et il y a autre chose..., vous savez, Réal Desjardins ? eh bien, il vous a bien eus ; je vous explique pourquoi ; c’est parce qu’il est mort.

— Quoi ? comment le sais-tu et comment cela se fait-il ? lui demanda Jack Fillion.

— Oui, il est mort ; mais quel arnaqueur ! pensa tout haut Mackenzie. C’est pour cette raison que ta mère, Jack, sous la menace des Masques, n’a jamais pu revoir Desjardins ni d’ailleurs pu rétablir le contact après la mort de ton père, car de toute façon ils étaient tous les deux trépassés... Ils sont morts en 1992. Bon, je termine enfin ! », leur dévoila-t-elle.

Puisqu’elle disait toujours vrai, elle leur raconterait comment Victoria Bergman était fatidiquement arrivée dans sa vie d’étudiante moraliste au sein de l’institution d’enseignement nommée Columbia University.

« Mais qui est cette femme ? », se souvenait d'avoir demandé Dorothée Mackenzie à Ernest Wilson par rapport à sa nièce, ou à sa fille – ce qu'elle ne savait pas encore à cette époque-là toutefois –, parce que les justiciers savaient que Victoria Bergman était sa mère et qu'elle était elle-même la fille de cet horrible monstre appelé Ernest – sans pouvoir ne serait-ce que l'interrompre pendant qu'elle racontait cet épisode aux policiers de Virginia Beach, car ils avaient juré à Victoria, bien qu'elle fût morte lorsqu'ils le décidèrent, que Dorothée ne le saurait pas de leur bouche...

Et Dorothée l'avait questionné à ce sujet quand son recteur était venu l'encourager après sa soulerie de la veille.

« Telle est ce qu'elle est, Victoria Bergman : ainsi, je ne saurais te la décrire davantage. »

Elle se rappelait qu'il le lui avait dit sur un ton affreusement sec.

Tout avait été alors si glacial chez lui. Puis, il lui avait dit : « Il faut se méfier de cette femme, mais...

— Pourquoi dites-vous ça ? même si son nom me dit vaguement quelque chose – pour tout vous dire, monsieur le recteur – ça ne saurait justifier de tels propos... Vous savez, vous la connaissez à peine, cette Victoria ; vous n'êtes pas proches cela est sûr, et vous dites qu'il faudrait s'en méfier..., mais pourquoi donc ?

— Oh, je ne me parlais qu'à moi-même ; mais elle pourra nous venir en aide – car cela, c'est du moins certain », mentit-il, et elle le goba aussi facilement que l'on avale quelque bouteille d'eau rafraîchissante.

Comme elle avait été naïve de faire confiance à Ernest Wilson.

Et bien plus tard, au Massachussetts, une fois Sorrow et Reid et Dorothée subjugués par les Masques, en réalité, Victoria était Victoria ; et elle dit alors à Mackenzie, qui était séquestrée dans le sous-sol du Manoir des Masques : « On va simuler ta mort – dans la mesure du possible et du concret...

— Mais qu'est-ce-que ça veut dire ?

— On va tromper la science : on va trouver une morte pour ne pas devoir te tuer – puisque tu ne mérites rien de tel : personne ne le mérite, en fait... Enfin, pas une morte, mais une presque morte ; car elle doit mourir à ta place...

— Et elle me ressemblera ?

— Oui ; et je la maquillerai moi-même de façon à ce qu'elle ait et les contusions nécessaires et tes traits. »

Et c'est ainsi, aussi invraisemblablement et irréallement que cela puisse bel et bien paraître à vos yeux, mes chers lecteurs, que Dorothee survécut.

•

« Est-ce tout ? la questionna alors Fillion.

— Non, bien sûr, lui répondit Dorothee Mackenzie. Maintenant, je vous dévoile dès à présent la toute dernière chose que je sais à propos des Masques : l'identité du Hacker, leur chef – parce qu'effectivement, toute bonne secte possède un dirigeant, ou “gourou”. Ce n'est pas une personne, mais il s'agit en réalité de trois êtres bien distincts – ou bien deux, si l'on compte que celle qui est morte sur le plancher, juste-là, près de nous, est dorénavant éliminée – et je n'osais point vous le dire, sachant très bien qu'elle pourrait nous être imprévisible si je ne te la dénonçais pas en privé, Jack, c'est-à-dire tout en étant à l'abri de ses oreilles indiscretes. Le Hacker, c'est à la fois ma mère Linda Mackenzie-King en prison et l'avocat qui la défendait à la cour, durant cette journée fatidique d'automne 2014. »

•

« Mais que veux-tu dire par cela ? cela me semble bien impossible. Ta mère..., elle est en prison, n'est-ce-pas ? », la questionna Harry Thomson pour l'énième fois.

Mackenzie ne sut alors que répondre d'autre que ce qu'elle leur avait déjà dispensé.

« Je le sais..., mais ce n'est pas ce que vous croyez. Voyez-vous, dès qu'elle a accès à un ordinateur – et elle le fait toujours très sournoisement, lorsque les prisonniers ont droit à leur seule et unique période d'informatique de la journée –, elle arrive à tout contrôler depuis sa geôle, du Massachussetts jusqu'au niveau international, puis au niveau mondial – du moins, d'après ce que Victoria Bergman m'a révélé... Je ne l'ai jamais vue pianoter sur un ordinateur auparavant, mais je crois mon amie Victoria à ce propos.

— Et mais où est sa prison ? l'interrogea Meier avant qu'ils ne partent de New York.

— J'espère que vous me croirez : elle se trouve au Massachussetts, tout près du Manoir des Masques, leur quartier général, avec une source inépuisable de matériel informatique. »

•

« Alors, qu'est-ce qu'on attend ? s'exclama Meier. Allons-y ! »

Jack répéta inéluctablement l'idée de Johanna : « Alors, allons-y ! »

L'un des six policiers du NYPD demanda alors au chef-détective Fillion : « Pouvons-nous vous aider ? nous serions vraiment heureux de le faire : car après tout, notre chef James Sorrow est prisonnier de cette secte immonde et infernale...

— Bien sûr, lui assura Jack. Comme je vous l'ai promis auparavant...

— De quoi avons-nous besoin ?

— De beaucoup d’hommes, d’armement et, surtout, d’hélicoptères ultra-rapides », décréta l’inspecteur Fillion.

Ce qu’ils firent d’ailleurs en obtempérant.

Promptement, on réunit les forces et le matériel nécessaire pour cette mission : gilets pare-balles, des mitrailleuses, des capteurs de rayons rouges et tout le tra-la-la informatisé et militaire qu’il fallait pour se diriger vers le Manoir des Masques.

Quant à lui, Jack Fillion prit un pistolet des plus ordinaires, ainsi que le firent ses coéquipiers.

Les hommes du NYPD étaient plus armés qu’eux ; de plus, le SWAT les accompagnerait, car il ne fallait pas prendre de risques inutiles afin que tout échoue indubitablement.

« À quelle distance de là sommes-nous si nous nous fions à la capitale économique et géographique du Massachussetts ? demanda soudainement un homme du SWAT à Dorothée Mackenzie.

— À partir de Boston, ce n’est pas très loin ; environ trente minutes », leur dévoila-t-elle.

Enfin, dans les abîmes ancestrales des bois du Nord, Jack Fillion put entrevoir les vestiges de ce Manoir, là où il pourrait d’ailleurs accomplir sa “revanche”, celle dont il avait depuis si longtemps attendu l’accomplissement.

•

Ernest Wilson “presque-Hemingway” avait été averti de l’arrivée d’intrus au sein du périmètre de sécurité de leur manoir par l’ordinateur de la prison contrôlé par cette mégère du nom de Linda Mackenzie-King, qui s’appelait maintenant juste King.

Il avait reçu un e-mail sur son smartphone qui n’affichait d’habitude rien...

Et le courrier électronique en question déclarait : « Danger ! intrus sur le territoire : vigilance requise ! »

Mais qu'est-ce qui se passait, exactement ? n'avait-il donc pas été assez prudent...?

Domage, les autres Masques étaient tous partis à l'étranger pour faire d'autres disciples maléfiques – ce qui ne l'aidait en rien. Il ne savait plus que faire, soudainement... À présent, se dit-il, c'était bel et bien la guerre : les forces de l'ordre avaient réussi à s'infiltrer dans leur quartier général !

Il prit inévitablement la décision d'aller les attendre dans le sous-sol, en pointant sa lame contre le cou de James Sorrow.

Et il ne pouvait se permettre de mourir ; du moins, pas encore, car il avait tant de choses à accomplir !

•

« Rien ici non plus ! annonça un gars du SWAT, qui avait vérifié quant à lui l'une des nombreuses pièces sombres du Manoir et ce, de fond en comble, pour savoir s'il y avait des passages entre les murs ou bien des trappes sous le sol – puisque le bâtiment ne semblait pas récent et que “Dracula” – qui n'existait pas toutefois ; du moins, on mentionne bel et bien celui des films – aurait sans doute pu vivre heureux dans cette pénombre tellement celle-ci était sinistre et horifiante.

— C'est bien ! continuons, alors », les encouragea Jack Fillion.

Tout était terriblement délabré dans cette résidence de ténèbres des plus opaques : autant les murs que les plafonds que les plafonniers et que les luminaires accrochés sur les sombres parois, qui n'éclairaient somme toute rien ou sinon, une maigre part des lieux, car la lumière était dispensée par des

bougies artisanales – signe qu’il n’y avait sans doute aucune source d’électricité dans cette portion-ci du Manoir préféré de cette secte diabolique.

Il y avait des toiles d’araignée çà et là, et y rongeaient partout des mites et des blattes et d’autres insectes du genre que Fillion avait grande peine à identifier puisqu’il les trouvait tous plus dégoûtants les uns que les autres, au fur et à mesure qu’ils avançaient dans la noirceur de plus en plus terrible et froide de cet endroit néfaste à toute lumière environnante et ce, bien qu’ils se trouvaient en pleine forêt et que la demeure devrait être un peu plus lumineuse compte tenu de la réaction chimique appelée photosynthèse à l’intérieur des feuilles des arbres, puisqu’il y avait beaucoup d’inondation de soleil pour ces dernières.

Fort malheureusement, les bâtisseurs de ce lieu vide de toute trace de luminescence ne s’étaient pas attardés le moins du monde à construire des fenêtres hautes sur toutes les façades du Manoir ! car il n’y en avait que dans le grand hall qui était beaucoup plus petit que le reste de la demeure en elle-même. Et les fenêtres étant rares, la luminosité ne parvenait pas à filtrer au sein de cette résidence de pénombre, ce qui augmentait ainsi l’effroyable ambiance du castel.

Il n’y avait, en soi, point de pire maison que celle-ci pour habiter ; mais aussi, guère de meilleur lieu pour les Masques qui adoraient quant à eux l’obscurité ainsi que tout ce qui avait rapport avec cette dernière, tout comme des insectes nocturnes absolument incapables de vivre lorsque les temps et les saisons sont diurnes, là où le Soleil perce l’atmosphère terrestre de parts en parts.

« Police ! y a-t-il quelqu’un ? si oui, montrez-vous, et les mains en l’air ! », demanda Jack pour la millionième fois déjà.

Et c’était puisqu’il n’y avait personne au sein de cet étage ; là non plus, il n’y avait pas de vie qui se mouvait.

Celui qui parlait habituellement pour les intérêts du NYPD déclara inévitablement aux autres corps de justice présents dans le Manoir des Masques : « Nous allons à présent visiter l’étage suivant grâce aux

escaliers qui sont tout près ; après, si nous ne trouvons personne, nous devons nous rendre jusque dans la cave pour savoir ce qui se traficote exactement dans cette résidence du diable...

— Bien ! », acquiescèrent Jack Fillion et le chef attitré du SWAT.

Ils pénétrèrent ainsi dans des labyrinthes tous plus bizarroïdes les uns que les autres : des sortes de chambres et de passages secrets entre les murs, qui les faisaient accéder à des salles qu'ils n'auraient jamais pu atteindre s'ils ne les avaient pas d'abord empruntés.

Ces pièces étaient d'ailleurs beaucoup plus lugubres et beaucoup plus sales que les autres ; aussi, après leur inspection, ils se dépêchaient d'en ressortir, néanmoins avec l'appréhension et l'impression que l'air devait fort probablement contenir de l'amiante, car elle était très vieille et ce, même s'ils ne savaient pas du tout s'il y en avait réellement.

Ils se dépêchèrent ainsi de terminer la vérification de l'étage et de repasser l'endroit de fond en comble par crainte d'avoir pu y oublier quelque chose – et ils n'y trouvèrent rien, comme ils s'y étaient d'ailleurs attendus.

Le SWAT décida finalement : « Nous allons dans la cave ; car c'est certain à présent qu'ils se terrent là-dessous ! »

Ce fut ainsi qu'ils entreprirent d'entrer dans le sous-sol de la demeure, se remplissant de courage afin d'affronter efficacement leurs appréhensions les plus profondes et les plus terribles – puisqu'ils étaient certains que ce qu'ils verraient ne serait ni très beau ni très magnifique pour leurs yeux et pour leurs consciences.

Ce qu'ils y constateraient, sans doute, ce serait vraiment épouvantable.

•

Il n'y avait jamais eu de sens logique à cette aventure, songea subitement Jack Fillion.

Et les Masques étaient à la fois tous fous et complètement zélés pour leur idéologie maléfique : ils visaient non pas la justice céleste, mais bien l'élimination de la vie des hommes, en toute et due forme. C'est qu'ils ne désiraient de cette manière que les anéantir...

(...et de la même manière, d'ailleurs, toute littérature cesserait réellement d'exister.)

Mais que pouvait-ce bien signifier réellement ? le sauraient-ils aujourd'hui, ou ne le sauraient-ils donc jamais ? seraient-ils confondus jusqu'à leur mort quant à cette énigme farfelue..., et mais si cela voulait dire autre chose... ? Les écrivains étaient-ils en danger de mort ? mais il y en avait beaucoup trop pour qu'on le puisse ! serait-ce alors un plan à long terme qui conduirait tranquillement le monde jusque dans l'ignorance et dans le chaos, comme au Moyen-Âge, tandis que l'Église Catholique de Rome avait proscrit la lecture et la diffusion de la Sainte Bible durant la période des inquisitions et de la montée du protestantisme.

Et mais était-ce possible que c'était ce que désiraient précisément les Masques en trouvant innocence à l'extérieur des États-Unis quant à leur propre secte abjecte ? était-ce pour cela que de nouveaux tyrans s'étaient enfuis du pays dans le secret le plus noir et absolu... ?

Puis, était-ce véritablement pour cet objectif qu'ils combattaient tous, *pour que toute littérature cesse définitivement de battre dans le cœur des hommes*, et était-ce pour cette raison que les Masques s'étaient entraînés ? et, également, qu'est-ce que cela impliquait réellement... ?

Les enquêteurs ne le savaient pas le moins du monde et ne le sauraient d'ailleurs jamais.

« Et l'avocat ? demanda Meier à Thomson. Le pirate informatique..., celui dont a parlé Dorothée et Bergman ? mais où est-il ?

— On l'a retrouvé sous une table tout à l'heure, lui répondit son amour. Il est mort..., du moins, de ce que l'on peut en constater ! ce qui m'amène à penser qu'il devait être conscient que si Linda Mackenzie-

King se trouvait en prison après le procès pour lequel il avait fait exprès de ne point la défendre, elle aurait eu davantage de pouvoir qu'à l'intérieur même de leur secte, puisque cela lui aurait bel et bien octroyé une plus grande marge de manœuvre afin de manipuler les politiciens du gouvernement actuel et ce, tout en étant l'une des prisonnières de l'État, mais en train de pianoter sur ses touches alphanumériques.

— Je suis d'accord. »

On pénétra finalement dans la cave avec prudence.

« SWAT : let's go on ! », cria leur chef.

C'est ainsi que les forces spéciales avaient rapidement pris le contrôle du sous-sol.

« Mais il n'y a rien, chef ! dit l'un de ceux qui appartenaient au SWAT tranquillement.

— Zut !

— Attendez ! il y a un courant d'air, par ici... »

C'est alors que Jack Fillion pressa sa main sur la paroi rocheuse et qu'un déclic se fit aussitôt, la cave s'ouvrant sur des souterrains encore plus abyssaux. « Allons-y, afin de réduire ces criminels en charpie ! », décida l'enquêteur-chef du BCI de Virginia Beach.

Et c'est là qu'ils y entrèrent.

•

Des masques..., des millions de masques, des parures qui s'engouffraient jusque dans les profondeurs de sous la terre ; des ignominies, des irrévérences et des folies.

Et il y avait même des poupées qui portaient des masques en guise de sombre ornement, en milliers. Tout comme si depuis leur plus jeune âge, les Masques s'étaient entraînés pour rayer *toute littérature* de

la carte ; exactement comme si, depuis des temps immémoriaux, on avait désiré que l'Humanité soit enchaînée dans l'ignorance et dans le refus du savoir...

Les inspecteurs ne savaient alors plus que faire : et mais il fallait pourtant passer outre les masques et affronter cette ombre qui se dressait, là-bas, cachée en arrière d'un mur épais de béton et de silence.

L'équipe du SWAT fut la première à y pénétrer, suivie du NYPD puis, par plus loin, des enquêteurs de Virginia Beach.

Ils y entendaient par-ci par-là des cliquetis métalliques, signe qu'on torturait quelqu'un ou bien quelque chose..., ce n'était pas très évident à savoir avec certitude. Mais quand ils entendirent subitement des cris humains, ils s'élancèrent tous et toutes précipitamment en direction d'où ces derniers provenaient et virent, tout ensanglanté, James Sorrow, chef du NYPD, toujours vivant, mais accompagné d'Ernest Wilson qui, quant à lui, se tenait en avant de lui ..., avec de la bave et de l'écume entre les lèvres, allongé sur le sol, présage d'empoisonnement et de suicide.

« Il faut qu'il crache ! dit l'un des membres du NYPD présents au sein des profondeurs de ce Manoir. On ne peut pas risquer qu'il meure ! »

L'un des gars d'entre le SWAT le prit et le releva tout en lui pressant l'abdomen par le dos afin qu'il ne trépasse point et pour qu'il déglutisse par la substance.

Et il vomit inéluctablement le poison qu'il avait ingéré.

Il leur cracha enfin : « Vous avez eu de la chance que je n'en meure pas...!

— Monsieur Ernest Wilson-Hemingway, recteur de la Columbia University, vous êtes en état d'arrestation pour crimes majeurs et voies de faits ainsi que terrorisme, entre autres.

— Je veux un avocat, et tout de suite ! clama-t-il alors haut et fort.

— Le seul avocat qui aurait pu vouloir vous défendre, vous l'avez vous-même tué dans sa chambre du premier étage, déclara l'homme du NYPD, presque jouissif de ce qui était en train d'arriver. Vous avez

le droit de garder le silence, mais sachez que tout pourra être retenu contre vous si vous décidez de nous parler de quoi que ce soit en rapport avec la présente enquête : cependant, je ne vous recommande pas de vous taire, puisque vous serez certainement admis à la Cour Suprême des États-Unis d'Amérique, du fait de la gravité de vos crimes.

— Dans vos rêves, sales nœuds ! crevez tous autant que vous êtes. »

C'est ainsi qu'ils l'amènèrent jusqu'à l'hélicoptère, là où Wilson vit d'ailleurs Dorothée Mackenzie mais fit comme s'il ne la reconnaissait pas. Celle-ci ne s'en offusqua pourtant pas, puisqu'elle haïssait véritablement tout ce qui était criminel en ce monde.

Parce que ce n'est pas ceux-là qui hériteront de la compassion imméritée du Créateur.

« Médecin ! cria alors Jack Fillion vers ce dernier. Voici James Sorrow, et dans un sale état... »

L'amoché était étendu sur une civière improvisée, puisqu'il était très lourd et extrêmement sanguinolent.

« En effet », déclara-t-il simplement.

Le docteur prit le temps de l'examiner attentivement, puis établit rapidement un diagnostic. Ensuite, il leur dit : « Il s'en sortira : quand il y a autant de sang, c'est souvent bon signe. Ça paraît souvent pire que ça l'en a l'air, pour tout vous dire – oui, c'est vrai, il n'en a pas perdu beaucoup ; et c'est mieux ainsi. »

Fillion en fut alors soulagé...

Maintenant, il ne resterait plus qu'à aller faire une visite à la mère de Dorothée Mackenzie en compagnie de celle-ci, elle qui était à présent déterminée à affronter une toute dernière fois la méchanceté de sa génitrice.

« Je me rends », leur dit-elle finalement en les voyant arriver, le sourire aux lèvres.

Linda King se leva alors, cessa de pianoter sur son ordinateur et fut conduite ailleurs, menottée.

C'est ainsi que s'achève cette histoire, finalement..., en une époque plus que jamais anormale et écartée de Dieu.

En un temps, oui..., ou en un jour de sang pourpre, de feu, de glace et de péché.

Bien à vous et espérant vous revoir un jour,

Dorothée Mackenzie, moraliste littéraire

et autrice, *Les Enfants de Virginia Beach*.

— WILLIAM-E. LACOURSIÈRE, **Sainte-Agathe-des-Monts**, Québec, Canada ;

en date du lundi 3 avril 2017 à 16h52 de l'après-midi –

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE du dimanche 10 juin 2018, à 14h52.